
SUÉDE
MARTIAL ARDANT
FRÈRES









Institut Tessin

Inköpt Seinekajen, 6 mai
1934
Esn.

Bibliothèque Religieuse, Morale, Littéraire,

POUR L'ENFANCE ET LA JEUNESSE,

Publiée avec Approbation

DE Mgr. L'ARCHEVÊQUE DE BORDEAUX,

DIRIGÉE

PAR M. L'ABBÉ ROUSIER,

Directeur de l'œuvre des bons livres, aumônier du Lycée de Limoges.



L'HISTOIRE DE TOUS LES PAYS,

RACONTÉE A LA JEUNESSE CHRÉTIENNE,

à l'usage des Séminaires, Colléges, Maisons d'Éducation.

EN VENTE :

L'histoire d'Allemagne, racontée à la Jeunesse, 2 v. in-12.
— d'Autriche, Bohême, Hongrie, Prusse, 2 v. in-12.
— de Charlemagne, 2 v. in-12.
— de Chine, 2 v. in-12.
— de Carthage, 2 v. in-12.
— de Danemarck et Norwège, 1 v. in-12.
— d'Espagne, 2 v. in-12.
— d'Ecosse et d'Irlande, 1 v. in-12.
— d'Egypte, 1 v. in-12.
— des États-Unis, 1 v. in-12.
— de France, 2 v. in-12.
— d'Italie, 2 v. in-12.

L'histoire de Savoie, Sardaigne, Corse, Sicile, 1 v. in-12.
— de Portugal, 1 v. in-12.
— de Russie, 1 v. in-12.
— de Pologne et des villes Anséatiques, 1 v. in-12.
— de Suède, 1 v. in-12.
— de Suisse, 1 v. in-12.
— de Turquie, ou empire Ottoman, 2 v. in-12.

L'HISTOIRE UNIVERSELLE, OU
— histoire Ancienne, 1 v. in-12.
— histoire Romaine, 1 v. in-12.
— histoire du Moyen-Age, 2 v. in-12.
— histoire Moderne, 2 v. in-12.



Hé bien dit Charles XII qu'a de commun la bombe avec ce que je vous dicte? continuez.

L'HISTOIRE
DE SUÈDE,

RACONTÉE

A LA JEUNESSE CHRÉTIENNE,

Par J. F. DE LUNDBLAD,
Ancien Conseiller de Légation, et Membre de l'Institut historique de France.





LIBRAIRIE DES BONS LIVRES

PARIS, MARTIAL ARDANT FRÈRES quai des Augustins, 25.

LIMOGES, MARTIAL ARDANT FRÈRES rue des Taules.

1851.



LIMOGES ET ISLE..... Imp. de MARTIAL ARDANT FRÈRES.

ABRÉGÉ

DE

L'HISTOIRE DE SUÈDE.

TEMPS FABULEUX.

Tous les peuples ont eu leur mythologie, par laquelle ils ont cherché à expliquer soit l'origine et la conservation du monde, soit la destinée de l'homme pendant sa vie et après sa mort. Ces idées ont aussi préoccupé les anciens Scandinaves; ils nous les ont transmises dans un livre appelé l'*Edda*.

On y lit qu'au commencement des temps, il n'y avait ni terre ni ciel, mais un grand gouffre, nommé *Ginnungagap*. D'un côté, à *Niflhem*, régnaient les ténèbres et le froid; de l'autre, à *Muspelhem*, la chaleur et la lumière. Les vapeurs de Niflhem, pénétrées par les rayons lumineux de Muspelhem, furent fécondées et donnèrent le jour à un géant terrible, appelé *Ymer*. Cet être malfaisant transmit sa nature à ses descendants, qui portèrent le nom de *Rimtussar*. Mais les trois dieux, *Odin*, *Vile* et *Ve*, tuèrent Ymer; toute sa famille fut noyée dans

son sang, à l'exception de *Bergelmer*, qui se sauva dans une nacelle avec sa femme, et perpétua sa race. Les dieux portèrent le corps d'Ymer dans le Ginnungagap, et en firent la terre; de son sang, se formèrent des mers et des lacs; ses os devinrent des montagnes, ses cheveux des forêts, et ses dents des pierres. La voûte du ciel est son crâne, élevé au-dessus de la terre; Aux quatre coins du monde furent posés en sentinelles quatre nains : l'est, l'ouest, le nord et le sud. Les astres que nous voyons au-dessus de nos têtes sont des étincelles que les dieux firent jaillir de Muspelhem. Puis ils créèrent le soleil et la lune, le jour et la nuit. Ces dieux élevèrent au milieu de la terre, avec les sourcils d'Ymer, un château fort, qu'ils appelèrent *Midgord* et dont ils firent leur résidence : les géants ne séjournaient que sur le rivage des mers. Les dieux ayant trouvé un jour sur la côte deux arbres sans séve et sans vie, en formèrent les premiers hommes, *Ask* et *Embla*, souche du genre humain. Ces deux êtres habitèrent avec les dieux dans le Midgord.

Odin est le plus grand, le plus ancien, et comme le père des dieux. La sagesse est son principal attribut; il a mis en gage un de ses yeux pour avoir la permission de la chercher dans la fontaine de *Mimer*. Sur ses épaules, sont perchés deux corbeaux, *Hugin* et *Meenin* (préscience et souvenir), qui volent autour du

monde et reviennent dire à Odin ce qu'ils ont vu et appris. Celui-ci brandit le terrible javelot *Gugner;* il monte le cheval *Sleipner,* qui a huit jambes. Il est entouré de respect et de vénération; les dieux et les hommes jurent par son nom, qui a été donné au mercredi, *Onsdaguen,* le jour d'Odin; il a pour palais le *Walhalla.* C'est le séjour de tous ceux qui ont succombé sur les champs de bataille, troupe d'élus qui portent le nom de *Einheriars.* Chaque jour, ils se rendent sur les remparts pour combattre entre eux, et ne rentrent que le soir. Alors leurs blessures se ferment d'elles-mêmes, et une multitude de vierges, les belles *Walkyrior,* leur versent l'hydromel et leur servent du lard rôti. Ce lard provient du porc *Schrimner,* grillé et mangé chaque jour, puis ressuscitant chaque nuit pour subir le même sort le lendemain. Telle est la vie que mèneront les Einheriars, jusqu'au *Ragnarauk* (dernier jour).

Asa-Thor est le plus robuste des dieux et des hommes. Ses forces sont doublées lorsqu'il entoure ses reins du *Megingiard,* sa puissante ceinture. Son marteau *Mjolner* brise tout ce qu'il frappe, et revient toujours dans sa main. Il ne dépose jamais ses gantelets de fer, auxquels est attachée la faculté de diriger à son gré ce marteau formidable. Sa principale tâche est d'en poursuivre et d'en écraser les géants et les démons. Il faut le voir parcourir l'espace, assis dans un char, traîné par deux boucs, faisant

trembler et mugir les montagnes, d'où s'échappent des milliers d'étincelles. Telle est l'origine du tonnerre, en suédois *thordon* (le bruit de Thor). Ce dieu a donné également son nom au jeudi, *thorsdagen*, jour de Thor. Lorsqu'il ne combat pas, il se repose dans son château de *Trugwand*.

Frey est le dieu des récoltes; il a donné son nom au vendredi, *fredag*, jour de Frey. *Brage* est celui de la poésie; dans une boîte que possède son épouse *Idun*, il y avait des pommes qui donnaient l'immortalité: les dieux en mangèrent pour ne pas vieillir; mais ces pommes, ayant été volées, perdirent leur propriété merveilleuse; les dieux devinrent vieux comme les humains, et leurs cheveux blanchirent.

Baldur est le dieu de l'innocence. Il était tellement aimé, que toute la terre promit à sa mère *Frigg* de ne lui faire jamais de mal. Tant qu'il vécut, les dieux furent invincibles.

Heimdal, armé de son fameux cor, *Giallarhorn*, garde le pont qui conduit de la terre aux cieux, et empêche les géants de le franchir. Ce pont, qui s'appelait alors *Bifrat*, se nomme aujourd'hui l'Arc-en-Ciel.

Frigg, épouse d'Odin, est la première des déesses. Elle connaît la destinée des hommes. *Freya*, femme d'Œder, préside à l'amour. Elle est inconsolable quand son mari la quitte, et ses larmes, qui ne tarissent pas, se changent en pluie d'or.

Le frêne *Ygdrafill* est le plus grand des arbres. Son ombre couvre toute la terre; sa cime touche le ciel. Il a trois racines; l'une s'étend jusqu'à Ginnungagap, où coule la fontaine de Mimer, asile secret de la sagesse; l'autre descend jusqu'à Niflhem, où elle est rongée par le dragon Nidhogg; la troisième enfin ne s'arrête qu'au Midgord, où elle est contiguë à la fontaine sacrée d'Urda, résidence des trois *Nornor*, ou déesses du sort : *Urd* (le passé), *Werdandi* (le présent) et *Skuld* (l'avenir) : ce sont elles qui règlent tous les événements de ce monde; les dieux mêmes sont soumis à leurs décrets.

Loke, un des descendants de Rimtussar, est le mauvais principe dans la mythologie scandinave. De son union avec une géante naquirent trois enfants qui participèrent de la détestable nature de leur père; c'étaient le serpent de *Midgord*, le loup de *Fenris* et *Hel*. Odin précipita dans la mer le serpent de Midgord, qui y prit un tel développement, qu'il embrasse la terre entière de ses replis. Le loup de Fenris fut attaché à un rocher, et Hel jeté dans le Niflhem, où il a sous sa domination tous ceux qui meurent de vieillesse ou de maladie, origine de l'enfer scandinave, *Helvete*.

Les dieux avaient coutume de tirer sur Baldur, et ils étaient émerveillés de voir que flèches, javelots, pierres, rien ne pouvait le blesser, ce qui était un grand honneur pour

Baldur et un grand sujet de jalousie pour Loke. Celui-ci, sachant que Frey avait négligé de s'emparer de l'écorce d'une petite branche appelée mistelten, la prit et en fit une flèche qu'il donna à un des Ases, *Hœder-l'Aveugle*, le priant de tirer sur Baldur, pour lui faire honneur, comme les autres. Hœder s'en défendit, alléguant sa cécité ; mais Loke dirigea sa main ; la flèche alla frapper Baldur, qui tomba raide mort.

C'était le plus grand malheur qui pût arriver aux dieux et aux hommes. Un des dieux se rendit à la résidence de Hel pour racheter Baldur, mais Hel répondit qu'il le garderait tant que l'univers entier n'aurait pas pleuré sa mort. Les dieux envoyèrent donc des messagers, afin que toute la terre le pleurât ; ce qui arriva en effet. Les dieux, les hommes, les animaux, les plantes, les pierres et la terre pleurèrent la mort de ce dieu si bon. Mais, en revenant au Walhalla, les messagers rencontrèrent les femmes d'un géant nommé *Tock*, qui ne voulut pas leur faire le sacrifice d'une larme. Baldur fut donc obligé de rester chez Hel. Mais les Ases surent que c'était Loke, qui, sous la figure de Tock, leur avait préparé ce second deuil. L'ayant cherché et trouvé, ils l'attachèrent à trois rochers, et étendirent sur lui un serpent, dont le venin lui tombait goutte à goutte sur le visage. Son épouse, *Sigyn* est assise près de lui, tenant un vase dans lequel elle

recueille le venin; et, tandis qu'elle le vide, la bave du serpent inonde de rechef le visage de Loke, et lui cause un frissonnement qui fait trembler toute la terre.

Ragnarauk sera le dernier jour du monde, ou le crépuscule des dieux. Alors régneront des guerres sans fin, et des flots de sang couleront partout. Les frères égorgeront leurs frères; les enfants tueront leurs mères, et il se commettra des crimes inouïs; puis viendra un hiver terrible, qui durera trois ans, sans aucun intervalle d'été. Le serpent étant sorti de la mer, ses flots s'abaisseront; la terre commencera à trembler et à se dissoudre, Locke et le loup de Fenris seront déchaînés. Surtur arrivera de Muspelhem, et montera sur le pont Bifrost, qui tombera en ruines; accompagné de Locke, du serpent de Midgord, du loup de Fenris et de tous les Rimtussar, il s'élancera dans la grande pleine de Wigrid.

Heimdal, à son aspect, se lèvera, et sonnera de son giallarhorn, qui fera retentir toute la terre. Odin se rendra à la fontaine de Mimer, pour y chercher des conseils, et il n'en recevra pas. Ygdrafill sera ébranlé, ainsi que tout ce qu'il y a dans le ciel et sur la terre. Les Ases se prépareront au combat; ils accourront à cheval, avec les Einheriar dans la plaine de Wigrid. Odin, avec son javelot Gugner, brillera à leur tête. Le loup de Fenris marchera à sa rencontre. Il ouvrira une gueule si épou-

vantable, que la mâchoire inférieure touchera la terre, tandis que l'autre atteindra les hauteurs du ciel. Il l'ouvrirait encore davantage s'il avait plus d'espace. Ce furieux animal engloutira Odin; mais il sera taillé en pièces par le fils de ce dernier, *Widar-le-Silencieux.* Thor attaquera le serpent de Midgord et le tuera; mais il tombera lui-même à neuf pieds de là, étouffé par la vapeur qui s'échappera du venin de son ennemi. Loke et Heimdal s'entr'égorgeront. Alors le soleil et la lune s'obscurciront; les étoiles tomberont du ciel; Surtur jettera des flammes; la terre en sera consumée et disparaîtra dans les vagues.

Puis viendra un monde nouveau, plus parfait, et d'où le mal sera banni. Du sein de la mer surgira une terre toujours verdoyante, embellie de cascades et riche de moissons venues sans culture. Le soleil donnera le jour à une ravissante jeune fille, qui suivra son père dans sa course autour du monde. Baldur-le-Bon reparaîtra avec tous les hommes justes; une génération meilleure que l'ancienne habitera la terre. Le Tout-Puissant, dont le nom ne doit jamais être prononcé, viendra gouverner et juger les hommes. Les justes auront pour demeure le magnifique château de *Gimle*, plus brillant que le soleil et tout couvert d'or. Bien loin s'élèvra le château de *Narstrand*, dont les portes seront tournées vers le nord. Les murs, au lieu de pierres, auront été construits avec

des serpents. Leurs têtes, dirigées vers l'intérieur, vomiront sans relâche un venin dont les flots inonderont le parquet. Là, nageront éternellement pêle-mêle les parjures, les assassins et tous les méchants.

CHAPITRE Ier.

Ancien état de la Suède. — Arrivée d'Odin dans ce pays; sa législation ; ses successeurs. — Famille d'Ynglinga.

Les anciennes sagas du nord parlent peu de l'état de la Suède avant l'ère chrétienne. Le pays était alors couvert de vastes forêts, sous lesquelles erraient les habitants qui cherchaient leur nourriture dans la pêche et la chasse. Ils avaient pour armes des massues, des couteaux de pierre, des arcs et des flèches. Leurs vêtements se composaient de peaux d'animaux sauvages. Le peuple habitait des huttes creusées ordinairement sous terre. On ne sait si la forme du gouvernement était alors monarchique, car l'histoire ne nous a transmis le nom d'aucun roi de cette époque. Odin et Thor furent l'objet d'un culte divin. Les Grecs donnaient à cette contrée le nom de *Thule*, et les Romains celui de *Scandinavie*; ils la représentaient comme très-froide et presque déserte.

Environ cent ans avant Jésus-Christ, les *Ases* habitaient la partie nord-est du littoral de la mer Noire. Ce peuple avait pour roi *Sigge Fridulfsson*. Les Ases ayant été attaqués par les

Romains, qui avaient alors subjugué tous les peuples et porté leurs armes jusque sur les bords de cette mer, Sigge résolut d'abandonner ces contrées. Il émigra et chercha d'autres foyers vers le nord. Les Ases étaient plus avancés dans les arts et dans les connaissances humaines que les autres peuples septentrionaux. Sigge surtout se distinguait par une profonde sagesse et par une rare prudence. Il savait que dans tout le nord Odin était vénéré et respecté comme un dieu. Aussi, avant de partir, s'entoura-t-il d'une grande pompe; il se donna pour Odin, et fit passer les chefs de ses guerriers pour autant de dieux. Ce fut ainsi qu'il parcourut plusieurs contrées, la Russie, la Saxe, la Westphalie, et à tous les peuples conquis il imposait ses fils comme rois. Dans la Fionie, où il séjourna quelque temps, il fonda la ville d'Odensée, et lui donna le nom qu'il avait usurpé. Mais, ayant appris qu'à l'extrémité de la Suède, il y avait de grandes plaines fertiles et riches, il laissa le Danemarck à l'un de ses enfants, qui bâtit dans l'île de Seland le temple et la ville de *Lejre*, et dont les descendants y régnèrent de longues années sous le nom de *Skoldungars*.

Le nouvel Odin se rendit alors par mer en Suède. Ce pays avait à cette époque pour roi *Gylfe*, le premier monarque dont l'histoire ait conservé le nom. Il reçut le prince étranger avec le respect et la vénération dus à un dieu, et lui offrit son royaume. Celui-ci fonda sur les

bords du lac Melaren une ville qu'il appela de son propre nom *Sigtuna*, demeure de Sigge. Il en fit sa résidence et y édifia un temple. Les terres environnantes furent partagées entre les chefs des Ases, qui devaient y présider avec lui aux sacrifices et à l'administration de la justice ; il les appela *Diar*, et tous furent regardés comme des dieux ; mais le faux Odin était le premier. Sa taille était majestueuse et élevée. Autant son aspect inspirait de joie à ses amis, qu'il invitait à ses banquets, autant il était un objet de terreur pour ses ennemis. Sa parole était si éloquente, qu'elle passait pour l'expression de la vérité. Il introduisit la poésie dans le nord, et fut le premier qui employa les caractères alphabétiques. Ces lettres furent appelées *runiques* ; elles étaient gravées sur bois, et le peuple les prenait pour des signes cabalistiques. Outre le mystérieux usage qu'il était supposé faire de ces signes, on lui attribuait un pouvoir magique, qu'on exprimait par le mot *Seid*, et qui donnait à ses paroles la vertu d'éteindre le feu, d'apaiser les tempêtes et de diriger les vents. Il pouvait à son gré laisser reposer son enveloppe terrestre dans un sommeil semblable à la mort, tandis que son âme, revêtant la forme d'un oiseau, d'un poisson, ou de tout autre animal, parcourait l'immensité et portait au loin ses ordres. Il possédait un vaisseau, *Skidbladner*, qui se pliait comme un tissu et que le vent portait toujours vers le point où il voulait di-

riger sa course ; sans doute on a employé cette métaphore pour indiquer que le premier, dans le nord, il fit usage de voiles, et pratiqua l'art de courir des bordées. A sa voix, à son moindre signe, ses guerriers se précipitaient au combat avec une valeur qui bravait toute arme défensive. C'est pour cela qu'ils sont appelés *Berserkar*, *dépourvus de cottes de mailles*, des deux mots *ber*, nud, et *serk*, cotte de maille, cuirasse ; et leurs attaques *berserksgang*, *combat sans cuirasse*.

Odin établit un impôt sur tous les nez ; c'était l'impôt personnel. Il ordonna que les morts fussent brûlés avec leurs biens, et la magnificence de leur réception dans le Walhalla était proportionnée à la hauteur qu'atteignaient les flammes du bûcher. On déposait ensuite les cendres dans la terre. Des *tumulus* s'élevaient pour les hommes de haute naissance, et des pierres sépulcrales (*bantastenar*) pour ceux qui s'étaient couverts de gloire dans les combats. Il promit en outre à ceux qui succomberaient dans la mêlée ou qui périraient de mort violente, de les recevoir dans le Walhalla, où ils couleraient des jours heureux. Pénétré de cette idée, il ne voulut pas mourir dans son lit, *Strotdod* sur la paille. Quand il sentit sa fin approcher, il se fit faire une incision avec la pointe d'un javelot, et annonça en mourant qu'il allait tout préparer dans le Walhalla, pour recevoir ceux qui le suivraient. Le peuple pensa qu'il s'était retiré à *Asgord*, résidence des an-

ciens dieux, car il savait que son protecteur ne l'abandonnerait pas. Une guerre menaçait-elle le pays, il apparaissait à plusieurs durant leur sommeil, présageant aux uns la victoire, invitant les autres aux plaisirs du Walhalla, double présage que tous croyaient heureux. Cette croyance animait l'ardeur belliqueuse de la nation, et la portait à mépriser la mort. Les hommes qui se sentaient vieillir, se la donnaient par le fer, ou en se jetant dans des précipices, pensant qu'il était indigne d'eux de l'attendre misérablement dans leur lit.

Niord succéda à cet Odin, en qualité de Drott (prince) de Sigtuna. Les récoltes furent abondantes et les années heureuses sous son règne; aussi était-il honoré comme le dieu des vents et des saisons. Il eut pour successeur son fils *Yngve Frey*, qui comme lui eut sa part aux honneurs divins. De Sigtuna, Yngve transporta sa résidence à *Upsala*, où il jeta les fondements d'un grand temple. Une partie des terres du royaume fut affectée à l'entretien des sacrifices et à celui du Drott. On appela ces terres *Upsala Ode* (propriétés du roi d'Upsala) ; elles portent encore aujourd'hui le nom de *domaines royaux*. Sous son règne, dit-on, la paix régnait sur la terre, et l'on croit qu'il faut rapporter à cette époque la naissance de Jésus-Christ. Yngve, après sa mort, fut déposé dans un tumulus, à Upsala, qui renferme plusieurs autres tombeaux de rois dans son temple. Son image

est placée auprès de celles d'Odin et de Thor.

Le peuple se réunissait trois fois par an pour délibérer sur les affaires publiques et pour faire des sacrifices. La plus importante de ces assemblées se tenait au milieu de l'hiver, et s'appelait l'*Alsher jarting* (assemblée de toute l'armée ou de tous les Suédois). Le roi, debout sur un tertre, présidait aux délibérations, entendait les plaintes et manifestait sa volonté. L'assistance y adhérait, ou témoignait son improbation soit par des cris, soit en choquant ses armes contre ses boucliers.

Les descendants d'Yngve Frey sont connus sous la dénomination de *famille d'Ynglinga* (Ynglingar). Longtemps, ils présidèrent aux sacrifices et gouvernèrent la Suède. Nous avons dit qu'ils portaient le titre de Drott; *Dygve*, le dixième, prit celui de roi. Son petit-fils *Agne* fut un grand prince; il possédait de nombreux vaisseaux, qu'il menait sans relâche à des expéditions ayant pour but la piraterie (wikingatog). De là lui vint le surnom de *Skepssbo* (habitant des vaisseaux). Un été, il apparut dans la Finlande, qu'il ravagea. *Froste*, prince des Finnois, avait appelé tous ses guerriers au secours de la patrie; mais il succomba dans une bataille avec son armée, et la Finlande fut soumise.

Anund, vingt-troisième roi de la dynastie des Ynglinga, fut chéri de ses sujets; la paix et l'abondance embellirent son règne. Il y avait alors

en Suède des terres incultes couvrant une étendue de plusieurs journées de marche. Il y transporta des colons qui défrichèrent le sol, celui des forêts surtout, qu'il trouva propre à la culture, se réservant des domaines sur chaque district, en augmentant ainsi l'*Upsala Ode.* Il ouvrit, à travers les marais et les montagnes, des chemins qui le conduisirent au cœur de son royaume, et mérita, par les services qu'il rendit à l'agriculture, le surnom de *Braut Anund*, ou *Anund* (celui qui défonce la terre).

Un jour que, près de Himmelshed, en Néricie, il suivait une vallée profonde, resserrée par de hautes montagnes, des quartiers de rochers se détachèrent de la masse, et ensevelirent le roi et toute sa suite. *Ingiald*, son fils, prit alors le sceptre d'Upsala. Il était d'usage à cette époque que, pour célébrer les funérailles des rois et des jarls, leurs successeurs donnassent un grand banquet. L'amphytrion y figurait assis jusqu'à ce que les convives eussent bu à sa santé dans la coupe de Brage. Alors il se levait, se penchait vers la coupe et la vidait après avoir fait une promesse. Il était ensuite conduit à la place qu'occupait son prédécesseur, et entrait en pleine possession du pouvoir.

Ingiald, pour célébrer les funérailles de son père, avait construit à Upsala une très-grande salle, avec sept places d'honneur. Tous les rois de districts (fylkis-konungar) furent invités à la cérémonie. Quand la coupe lui eut été re-

mise, Ingiald jura de reculer une fois plus loin vers les quatre points cardinaux, les bornes de son royaume, ou de périr. Il tint parole. Le soir, ses hôtes étant pris de vin, il ordonna à ses gens, qui se tenaient dans l'ancienne salle royale, de s'armer et de fermer les portes de la nouvelle salle, qu'il livra aux flammes. La plupart des guerriers périrent dans l'incendie ; ceux qui cherchèrent à s'enfuir tombèrent sous les coups des soldats. Six rois succombèrent ainsi avec leur suite. Ingiald tomba sur leurs états, qu'il rendit tributaires; mais cet acte de cruauté lui attira la haine du peuple, qui le surnomma *Illroda*.

Il avait une fille, *Aza*, qui n'était ni moins ambitieuse, ni moins cruelle que son père. Elle avait épousé *Gudrod*, prince de Scanie, qui régnait sur cette contrée avec son frère *Halfdan*. D'abord elle conseilla à son mari de tuer son frère; puis elle sacrifia celui-ci à son intérêt : elle voulait exercer seule le pouvoir. Toutefois, redoutant la vengeance que ne pouvait manquer de susciter son crime, elle se réfugia auprès de son père. Halfdan avait un fils nommé *Ivar*, jeune héros dont les exploits retentissaient sur les bords de la Baltique. A peine est-il instruit du sort de son père, qu'il rassemble une armée et s'avance vers la haute Suède. La cour d'Ingiald Illroda, réunie à Renninge, dans l'île de Fogdon, sur le lac Melaren, apprend qu'Ivar s'approche. Le

roi et sa fille savent qu'ils ne peuvent compter sur leurs sujets, dont ils sont détestés. Ils savent qu'Ivar ne respire que vengeance. Pour échapper au sort qui les attend, ils enivrent toute la cour, et livrent aux flammes la salle royale, dans laquelle ils sont consumés avec leurs convives. Cet événement eut lieu l'an 600 après J.-C. Ingiald Illroda fut le dernier prince de la dynastie des Ynglinga. Son fils *Olof* se réfugia dans le Wermland, dont il abattit et brûla les forêts ; de là son nom de *Tretelja*.

CHAPITRE II.

—

Ivar Widfamne et sa famille. — Ragnar Lodbrok et ses fils.

═

Ivar, fils de Haldan, tué par son frère Gudrod, devint, après la mort d'Ingiald, roi d'Upsala, et fut un monarque très-puissant. Il étendit sa domination sur le Jutland, une portion de la Saxe, les provinces littorales de Prusse et la cinquième partie de l'Angleterre. Il n'avait qu'une fille, *Oeda* la riche, qui fut mariée à *Rorek*, roi de Leire, en Seland. Elle mit au monde *Harald Hildetaad*, ainsi nommé de la déviation de ses dents incisives, jaunes comme l'or. Ivar, après avoir engagé son gendre à tuer Helge, frère de ce dernier, le tua lui-même à son tour. Oeda se réfugia en Russie, auprès d'un prince, nommé *Radbart*, qu'elle épousa. Ivar marcha contre lui et trouva la mort dans cette expédition. Harald Hildetaad fut alors proclamé roi de Danemarck et de Suède. Il n'avait alors que quinze ans; son bonheur était tel dans les combats, qu'il ne portait ni bouclier, ni cuirasse. On disait qu'Odin lui avait enseigné l'art de ranger les troupes en bataille ; aussi,

se faisait-il tellement respecter, qu'il jouit de cinquante ans de paix.

Radbart avait eu de la princesse Oeda un fils appelé *Randwer*. Harald, qui faisait sa résidence à Leire, l'avait élevé, sous son vasselage, à la royauté d'Upsala et de Vestrogothie. Il périt dans une expédition contre l'Angleterre, et son fils *Sigurd Ring* lui succéda. Harald, âgé de cent cinquante ans, pensa qu'il était trop vieux pour défendre ses états, et résolut de mourir en roi, en héros. Il envoya des messagers à Sigurd Ring, pour lui déclarer qu'aimant mieux mourir en combattant que dans son lit, il l'invitait à venir à sa rencontre jusqu'à Browiken, où ils pourraient se mesurer avec leurs armées. Cette bataille de Brawalla est la plus célèbre de ces temps reculés. La flotte de Harald était si nombreuse, disent les sagas, qu'elle couvrait tout le Sund. Les guerriers qui marchaient sous ses ordres étaient accourus des différentes parties de ses vastes états. Tous les Ostrogoths, de leur côté, avaient répondu à son appel. Les plus braves de ses compagnons étaient *Ubbe*, de Frise, et *Brune*, qui, selon quelques récits, avait beaucoup contribué à cette sanglante collision des deux rois. L'armée de Sigurd se composait des guerriers de la Vestrogothie, de la Norvège et de la Suède proprement dite. Le plus fameux de ses capitaines était *Starkotter*. On en vint aux mains dans une grande plaine, sur les bords d'un des golfes de la Baltique,

appelé Browiken, non loin du lieu où s'étend la ville de Norrkœping, au pied de la grande chaîne de montagnes qui s'élève de la mer, sous le nom de Kolmorden, et court à travers le pays jusqu'au lac Wettern, où elle prend celui de Tiweden. La bataille se termina par la mort de Harald, qui, debout sur son char, combattit comme un lion, et périt en héros. Sigurd Ring rendit les derniers devoirs à son oncle et régna sur tout le nord.

Il eut un fils, *Ragnard*, l'un des plus célèbres aventuriers normands de cette époque. Les grands souvenirs qui se rattachent à son nom ne nous apparaissent malheureusement qu'à travers le voile des sagas. Il fut surnommé *Lodbrok*, des peaux de bêtes sauvages dont il était revêtu quand il tua le serpent qui gardait la princesse *Thora Borgarhjort,* sa première épouse. L'amour qu'il lui portait ralentit son ardeur pour les expéditions lointaines. Mais, après sa mort, ne trouvant rien dans son royaume qui pût dissiper ses ennuis, il chercha des distractions dans les combats, et sillonna les mers de ses flottes puissantes. En Norvège, il rencontra *Aslang,* fille de *Sigurd Fofnisbane,* le plus grand héros qui, en Allemagne, eût parlé la langue scandinave. Il avait été tué, ainsi que tous les siens, par ses beaux-frères; sa fille, depuis son enfance, avait été élevée dans les montagnes de la Norvège, près du golfe de Spangerhed. Aslang, en Norvège, s'appelait Kraka; c'était

la plus belle fille de ces contrées lointaines; ses cheveux soyeux descendaient jusqu'à terre. Ragnar envoya ses hommes sur la côte pour lui préparer du pain. Celui qu'ils rapportèrent étant tout brûlé, ils prétendirent avoir trouvé une fille si belle, que son aspect leur avait fait tourner la tête. Ragnar l'épousa; il en eut plusieurs enfants, dont l'un fut surnommé *Bjorn Jernsida* (flanc de fer). Ils ne furent pas moins valeureux que leur père; bientôt ils devinrent la terreur des mers, et celui-ci apprit avec joie, dans sa retraite, que partout on disait qu'il n'existait point de guerriers comparables aux fils de Ragnar. La gloire qu'ils ne cessaient de recueillir ralluma même son humeur belliqueuse, et il résolut d'attaquer Ella, roi d'Angleterre. Avec deux vaisseaux, il débarque dans la grande Bretagne; mais ses guerriers, peu nombreux, sont vaincus, et lui-même est fait prisonnier. Comme il refusait de dire son nom, on le jeta dans une fosse pleine de serpents. Il y mourut au milieu de tourments inouïs, chantant ses combats dans un poëme qui nous est resté et qu'on appelle le *Bjarkamal*.

Après lui, la Suède échut en partage à *Biorn Jernsida*, de qui descendent beaucoup de rois de ce pays.

CHAPITRE III.

—

Anschaire, apôtre du nord.

═

Anschaire naquit dans l'Allemagne, où le christianisme s'était déjà répandu. Il perdit de bonne heure sa mère, et fut placé par son père dans une école. D'abord il parut se livrer avec plus d'ardeur aux jeux de son âge qu'à l'étude. Mais il lui sembla, dans un songe, qu'il *se trouvait dans un lieu couvert de boue et d'ordures, mais traversé par un beau chemin, émaillé de fleurs, sur lequel se promenait une femme vêtue d'une robe blanche et toute lumineuse. Il crut reconnaître la sainte vierge. Elle était suivie d'une foule de saintes femmes, parmi lesquelles il aperçut sa mère. Il voulut courir à elle; mais il ne pouvait sortir de la boue. Marie alors s'approcha et lui dit: « Mon fils, si tu veux voir ta mère, fuis les vanités de ce monde; cherche à purifier tes mœurs; car nous avons horreur des vanités, et celui qui s'y abandonne ne peut être avec nous.»* Ce songe produisit dans le jeune écolier une métamorphose complète. Il se traça un nouveau plan de conduite, et ne s'occupa plus que de choses sérieuses. Ses études

achevées, il entra dans un couvent de Corbay, où il se rendit célèbre par la régularité et la simplicité de ses mœurs. Les moines racontèrent qu'il avait souvent des révélations. Sa réputation grandit, et il fut choisi par l'empereur Louis-le-Débonnaire pour prêcher le christianisme dans la Péninsule cimbrique. Il remplit sa mission avec succès, au milieu des périls sans nombre dont il se vit entouré chez les peuples idolâtres.

A cette époque des nuées de pirates suédois, norvégiens et danois, sillonnant toutes les mers, jusqu'aux rivages les plus éloignés, répandirent partout la terreur qu'inspiraient leurs armes et leurs déprédations. L'Italie, la Sicile, la Méditerranée entière portaient des traces de leurs passages. Ce sont eux que l'histoire désigne sous le nom générique de *Normands*. Plusieurs conciles prirent le parti d'essayer de les convertir au christianisme, d'adoucir ainsi leurs mœurs, et de mettre un terme à leurs ravages. Emund, roi d'Upsala, envoya à l'empereur des ministres chargés de lui annoncer qu'une multitude de leurs compatriotes désiraient recevoir le baptême. Nul n'osait se charger de cette mission : Anschaire seul en eut le courage. Il partit avec les envoyés suédois. Arrivé dans la Baltique, le vaisseau qui le portait fut attaqué par des pirates, et l'apôtre n'échappa qu'avec peine au danger. Ses compagnons voulaient rebrousser chemin, mais lui s'y refusa

formellement : « *Je me donne à Dieu, dit-il, corps et âme, et je ne m'en retournerai pas avant d'avoir prêché le christianisme dans ces pays.* » Sans se laisser abattre par les obstacles de la route, tantôt à pied, à travers les forêts, tantôt sur une barque, coupant de grands lacs qui, dans le récit, sont comparés à des mers, il arriva avec ses compagnons au port de Birca, qu'on appelle aussi la *Place du Commerce*, village sur les bords du Melaren, où résidaient de riches marchands. *Biorn-sur-la-Colline*, co-régent du roi Emund, reçut le missionnaire avec bonté; il lui permit de prêcher sa doctrine, et grand nombre de payens se convertirent à sa voix, entre autres *Hergeir*, conseiller du roi, qui commandait à Bjorko. Ce dignitaire fit bâtir la première église chrétienne qui ait été élevée dans le nord. Anschaire, à son retour de Suède, accepta le siége archiépiscopal de Hambourg, fondé pour la conversion des peuples septentrionaux. Il sacra évêque de Biorko un moine du nom de *Gautbert*, connu sous celui de *Simon*, lui traçant une honorable règle de conduite dans ses rapports avec le peuple; lui conseillant de n'accepter aucune donation, mais de vivre du fruit de son travail et de servir, par une vie sainte et sans reproches, de modèle aux Scandinaves. Malgré ces bons avis, Gautbert devint bientôt si odieux aux idolâtres, qu'ils le massacrèrent, et la Suède resta longtemps sans apôtres; personne n'osant s'y

rendre, Anschaire enfin prit le parti d'y faire un second voyage. Un autre roi régnait alors sur ces contrées. L'exaspération du peuple paraissait telle aux amis d'Anschaire, qu'ils l'engagèrent à s'éloigner des rivages du Melaren; mais lui, repoussant ces insinuations, se fraya un passage jusqu'au roi, qui l'accueillit fort bien, et n'osa cependant prendre sur lui de lui permettre de prêcher sa doctrine. Il fallut d'abord consulter le peuple réuni en *ting* (assemblée générale). Un vieillard se leva et prononça ces paroles : « Écoutez, peuple et roi ! personne de nous n'ignore que le dieu des chrétiens aide ceux qui ont foi en lui. Grand nombre d'entre nous en ont eu la preuve dans les hasards de la mer et au milieu d'autres dangers. Pourquoi rejeter ce qui peut nous être utile ? pourquoi aller chercher ailleurs ce que nous avons aujourd'hui sous la main ? Car plusieurs des nôtres, pour connaître cette nouvelle religion, ont fait le voyage de Dorstad. Mon avis est de recevoir les serviteurs de ce dieu, qui est plus puissant que tous les autres, et dont il est bon d'avoir la protection, pour le cas où nos dieux nous deviendraient contraires. » Le peuple y consentit, et Anschaire commença à semer la parole du Christ. Une église s'éleva par ses soins. Il secourait les pauvres, et rachetait les captifs. Simple, humble et bon, il versait des larmes au récit d'un trait d'inhumanité. Il ramena de Suède des prison-

niers qui avaient été arrachés de leur patrie, et son biographe dépeint la vive émotion qui saisit une mère à la vue d'un fils que les Suédois lui avaient ravi, et que lui rendait le saint évêque. Il avait été toute sa vie plein de respect pour la vertu miraculeuse des saints; l'église, toujours juste et reconnaissante, le canonisa lui-même après sa mort.

CHAPITRE IV.

—

Erik-le-Victorieux et Styrbiorn-le-Fort.

═

Olof et *Erik*, deux frères de la famille royale d'Ivar, régnèrent simultanément sur la Suède. Olof ne vécut pas longtemps. Il laissa un fils, *Styrbiorn-le-Fort* (Starke). Celui-ci étant encore enfant à la mort de son père, le pouvoir resta à Erik. Ce prince, aimé de son peuple et très-brave, soumit la Finlande, et porta ses armes jusque dans la Livonie et l'Estonie. Son neveu était d'un caractère violent. Parvenu à l'âge de douze ans, il refusa de s'asseoir à la table de son oncle, et s'en alla sur la tombe de son père, indiquant par là qu'il voulait entrer dans son héritage. Erik promit de le lui restituer dès qu'il aurait atteint sa seizième année. Mais, lui continuant à troubler la tranquillité du pays, on lui confia soixante vaisseaux bien équipés, pour lui fournir l'occasion d'aller exercer au loin son humeur inquiète et vagabonde. Bientôt il devint le chef des pirates de Jomsbourg, sur les côtes de la Poméranie, le plus fameux repaire du nord,

formant une espèce de république fondée sur des principes que devaient, au XVII. siècle, renouveler à leur insu les flibustiers des Indes occidentales. De là il revint en Suède, où il contraignit Harald Blatand à l'accompagner. Celui-ci céda à la force; mais il abandonna plus tard son compagnon au milieu du péril. Erik, à la nouvelle que les forces redoutables de Styrbiorn s'approchaient des bords du Meleren, convoqua tous les hommes en état de porter les armes, dans les plaines d'Upsala, appelées Firiswall. Styrbiorn mit le feu à ses vaisseaux, pour ne laisser à ses soldats d'autres ressources que la victoire, et marcha courageusement sur Upsala. Là, fut livrée la célèbre bataille de Firiswall (983), qui dura trois jours, et où le succès obtenu par Erik lui valut le surnom de *Victorieux*. Pendant que Styrbiorn vaincu sacrifiait à Thor, Erik se rendait au temple d'Odin, et lui promettait de se vouer à lui dans dix ans s'il complétait sa victoire. Styrbiorn fut exterminé avec tous ses guerriers. A l'issue de la bataille, le fils d'Erik, *Olof*, âgé de deux ans, fut présenté au peuple armé, et proclamé successeur de son père. De là lui vint le surnom de *Roi au berceau* (Skœtkonung). Dix ans après cette bataille, Erik mourut. Il allait rejoindre Odin, selon la croyance du peuple.

Erik avait épousé *Sigrid*, qui, ne pouvant vivre en bonne intelligence avec lui, s'était re-

tirée dans ses terres, en Vestrogothie. Un petit roi de Norvège, *Harald Grenske,* vint un jour demander sa main; elle rejeta sa proposition, et partit pour un autre domaine. Espérant vaincre sa répugnance, Harald la suivit. Il se rencontra avec un prince russe, amené par les mêmes prétentions. Sigrid les traita si bien, qu'ils s'endormirent ensemble dans les vapeurs du vin. Alors, à la nuit tombante, Sigrid mit le feu au palais, et fit ainsi périr ses deux hôtes, « pour ôter, disait-elle, aux roitelets l'envie de l'importuner de semblables propositions. » Cette morgue lui valut le surnom de *l'Orgueilleuse* (Storroda).

CHAPITRE V.

Olof Roi au berceau (Skœtkonung).

Olof Skœtkonung régnait en Suède en même temps qu'*Olof Trygwasson* en Norvège. Celui-ci était déjà célèbre par ses talents et sa valeur. Il avait voyagé dans sa jeunesse, et s'était converti au christianisme pendant son séjour en Angleterre. Il montra beaucoup de zèle pour la propagation de la foi. À son retour en Norvège, *Haquin* (Hakon), jarl qui dominait alors sur ces contrées, fut tué et Olof Trygwasson proclamé roi de tout le pays. Il employa tantôt la persuasion, tantôt la force, pour amener le peuple à se faire baptiser, et envoya à l'orgueilleuse Sigrid des messagers chargés de demander sa main. Sa proposition fut favorablement accueillie. Le roi et la reine eurent une entrevue l'été suivant, et convinrent de célébrer bientôt leur union. Cependant Olof, exigeant qu'elle se fît chrétienne, en reçut une réponse pleine de hauteur. Irrité, il lui lança son gant au visage en lui disant : « *Je ne veux pas de toi pour épouse, chienne de payenne.* » Sigrid se leva en s'écriant : « Cet outrage te coûtera la vie. »

Ils se séparèrent la rage dans l'âme. La princesse épousa *Swen Tweskagg*, roi de Danemarck, qu'elle ne cessa d'exciter ainsi que son fils, Olof Skœtkonnug, à attaquer le roi de Norvège. Celui-ci épousa bientôt la princesse *Tyri*, sœur du roi Swen, et veuve de Styrbiorn-le-Fort. Elle lui persuada d'armer une grande flotte pour réclamer sa dot de Burislef, roi du Vindland (pays des Wendes, le long de la côte orientale de la Baltique). Il obtint ce qu'il avait demandé, mais, en revenant, il fut attaqué près de l'île de Swalder (1000), par les flottes combinées du roi de Danemarck et d'Olof Skœtkonung. Les trois rois du nord assistaient à cette bataille. Olof Trygwasson, se voyant accablé par le nombre, se couvrit de son bouclier et se précipita dans les flots. Les uns disent qu'il y trouva la mort, les autres, que, s'étant sauvé sur un autre vaisseau, et ayant renoncé pour toujours aux montagnes de sa patrie, il se rendit à Rome, et de là à Jérusalem, où il attendit une mort obscure au fond d'un monastère.

La Norvège fut divisée en quatre parties. Olof Skœtkonung en reçut une, dont il confia le gouvernement à *Swen*, jarl marié à sa fille Holmfrid.

Depuis la mort d'Anschaire, la religion chrétienne avait langui dans la Suède. Elle ne reprit son ancien essor qu'à l'arrivée de *Sigfrid*, prêtre de la ville d'Yorck, en Angleterre, qui

s'établit à Vexiœc, dans le Smoland. Olof Skœtkonung fut baptisé par ses soins, dans la fontaine de Husaby en Vestrogothie (1001); ce premier prince chrétien qui ait régné sur le pays prit le titre de roi de Suède (Suéa). Sa cour était brillante, mais son caractère altier son amour-propre excessif lui donnaient plus de ressemblance avec sa mère qu'avec son père. Il n'aimait pas la guerre, et laissa reprendre par les ennemis tout le territoire que les armes victorieuses d'Erik avaient soumis à la Suède.

Harald Granske, brûlé par la mère d'Olof, avait laissé un fils, *Olof Haraldsson*, qui ne tarda pas à se signaler par une grande élévation d'âme et par un courage sans bornes. Il était d'une taille moyenne, replet et d'une constitution robuste. Il fit ses premières armes contre la Suède, parcourut le lac Melaren, et ravagea ses côtes. Ce lac n'avait alors qu'une issue; Olof Skœtkonung la fit fermer et attendit son adversaire à la tête d'une armée formidable, mais celui-ci fit creuser un autre canal, et s'enfuit ainsi avec tout ce dont il s'était emparé dans son expédition. A son retour en Norvège, il en chassa le gendre d'Olof Skœtkonung, mit fin à la puissance danoise et suédoise dans ce pays, dont il devint roi, et fut célèbre dans l'histoire sous le nom de saint Olof. Le monarque qui régnait sur la Suède, aveuglé par son orgueil, n'avait pris aucune mesure pour défendre ses frontières. Cette indifférence

excita dans la nation un mécontentement qui finit par éclater à l'*Alsherjarting* d'Upsala (assemblée du peuple armé). Olof n'avait pas voulu entendre parler d'une réconciliation avec la Norvège, malgré les souffrances des provinces limitrophes et les plaintes toujours croissantes de leurs habitants. Mais Olof Haraldsson signa un traité de paix avec *Ragewald,* jarl de la Gothie (Gotaland), et la bonne intelligence fut ainsi rétablie entre les Norvégiens et les Goths. Puis Olof Haraldsson envoya une ambassade à Olof Skœtkonung, lui offrant la paix et lui demandant la main de sa fille *Ingegerd;* la princesse y consentit; mais son père la refusa. Ragewald promit de faire partie d'une seconde ambassade; il avait un ami puissant dans son père adoptif, *Thorgny*, sénéchal du palais, et le plus sage paysan de tout le nord, à cette époque.

Il arriva à Upsala : lorsque les affaires portées devant le ting eurent été discutées suivant l'usage, l'envoyé de Norvège se leva et exposa à haute voix l'objet de sa mission. Mais le roi, s'élançant de son siége, l'interrompit par des paroles de colère. Le jarl Ragewald exprima, au nom des Visigoths, les mêmes sentiments, et y joignit des vœux de réconciliation; mais il ne fut pas mieux accueilli. Le silence qui régnait ne dura pas longtemps; Thorgny s'était levé, ainsi que tous les paysans. On entendit les murmures du peuple et le cliquetis des armes. Cependant, le calme s'étant un peu rétabli

dans la foule, Thorgny prit la parole : « Les rois de Suède, dit-il, agissent aujourd'hui bien autrement qu'autrefois. Thorgny, mon grand-père, se rappelait fort bien Erik Emundsson, roi d'Upsala, et disait de lui que, dans sa jeunesse, alors qu'il entreprenait tous les ans des expéditions guerrières et qu'il soumettait la Finlande, le Kirialand, l'Estonie, la Courlande et tous les pays qui l'avoisinent à l'est, où des fortifications en terre et des remparts attestent ses travaux, il n'était pas si orgueilleux qu'il ne prêtât l'oreille à ceux qui avaient à lui parler. Mon père, Thorgny, vécut longtemps auprès du roi Bjorn; il connaissait ses mœurs et ses habitudes. Ce prince était affable envers tous, et le royaume florissait. Moi-même je me souviens d'Erik-le-Victorieux; j'ai assisté à la plupart de ses expéditions et de ses combats. Il agrandit ses états et les défendit vaillamment; cependant il était accessible à tout le monde. Mais le roi qui règne aujourd'hui ne laisse parler personne et ne veut écouter que ce qui lui est agréable à entendre. J'ajouterai qu'il perd, par son indifférence, tous ses tributaires. Il a néanmoins la prétention, qui n'est jamais venue à l'esprit d'aucun roi de Suède, de dominer la Norvège. Ses sujets doivent donc être dans une crainte continuelle. Mais nous, paysans, nous voulons que vous, roi Olof, fassiez la paix avec le roi des Norvégiens et que vous lui donniez en mariage votre

fille Ingegerd. Si vous désirez recouvrer les provinces que vos ancêtres ont possédées à l'est, nous sommes prêts à vous suivre; mais si vous dédaignez nos paroles nous tomberons sur vous, pour vous massacrer ; car nous ne sommes pas disposés à souffrir vos outrages. Ainsi agissaient nos ancêtres, quand ils jetèrent à l'eau cinq rois orgueilleux comme vous. Nous attendons votre décision. » A peine eut-il achevé, que le peuple se livra de rechef au tumulte et que l'air retentit du bruit des armes. Mais le roi se leva en disant qu'il acceptait les propositions qu'on lui faisait. Il ajouta qu'en agissant de la sorte, il suivait l'exemple des rois de Suède, qui avaient toujours pris conseil du peuple.

Cependant Olof manqua à sa parole. Il ne voulut plus bientôt donner sa fille au roi de Norvège, qui l'attendit vainement aux frontières de son royaume. Celui-ci envoya à son ami Ragewald jarl, qui lui proposa la sœur d'Ingegerd, la princesse *Astrid*, élevée à sa cour. Comme elle était très-belle, Olof Haraldsson y consentit volontiers. Mais le peuple était si mécontent, qu'Olof Skœtkonung fut obligé de se rendre sur les limites de la Norvège et de la Suède, et de faire la paix avec la Norvège, en s'adjoignant son fils *Jacques* comme co-régent. Les idolâtres, qui trouvaient que ce nom chrétien sonnait mal, y ajoutèrent celui d'*Anund* (1056)...

Après lui régna *Emund*, surnommé *le vieux*. Élevé dans un pays étranger, au sein de sa famille, il n'aimait pas le christianisme. Sa méchanceté et son avarice lui valurent le surnom de *dur* (Den Slemme). Il mourut sans laisser de descendants mâles. Ce fut le dernier des membres de la famille Ivar Widfamne qui monta sur le trône de Suède (1061).

CHAPITRE VI.

—

Famille de Stenkil.

—

STENKIL.

═

Stenkil était parent, à plus d'un degré, de l'ancienne famille royale. Son père, *Ragewald*, jarl de Vestrogothie, était cousin d'Olof Skœtkonung. Sa mère, de la famille d'Ynglinga avait épousé Emund-le-Vieux, après la mort de Ragewald. Stenkil était d'une taille élevée et d'une force prodigieuse. Personne dans son royaume ne l'égalait à manier l'arc. Courageux dans les combats, il conservait au milieu du péril un sang-froid imperturbable. Dès le règne de son prédécesseur, il s'était distingué par son zèle religieux. Son élection à la dignité suprême est le premier signe de l'influence prépondérante du parti chrétien. L'Evangile fut prêché dans toutes les parties du royaume; *saint David* apporta sa lumière chez les Westmanlandais; *saint Adalward* aîné, évêque de Skara, chez les Wermlandais; *saint Etienne* (Stephane) pénétra dans le Norrland supérieur, et propagea la loi

nouvelle jusqu'aux extrémités de l'Helsingie. Mais la prudence ne régla pas toujours sa conduite; voulant détruire les images des idolâtres, il fut jeté par eux dans la rivière qui sépare cette province de la Gestricie. Un des évêques les plus célèbres de ce temps, celui de Lund, en Scanie, *saint Egino*, convertit les habitants du Bleking et ceux de l'île de Bornholm. Ces apôtres fervents voulaient brûler le temple d'Upsala; mais Stenkil leur fit observer que ce serait exposer leur vie et sa couronne; qu'on le chasserait lui-même pour leur avoir donné accès dans le royaume, et que l'idolâtrie ne tarderait pas à triompher de nouveau. On suivit heureusement ses conseils : le peuple insensiblement s'habitua aux prêtres chrétiens; il fut frappé de ce qu'on lui racontait des miracles de Jésus, et les anciennes croyances perdirent de jour en jour leur autorité.

Stenkil, en mourant (1066), laissa deux fils, *Inge* et *Halstan*. Leur grande jeunesse fit qu'on choisit *Haquin-le-Rouge* pour roi. Son règne n'offre rien d'intéressant. Il eut pour successeur *Inge*, chrétien non moins zélé que son père, et qui fit partout la guerre au culte des idolâtres. Ceux-ci, irrités, l'invitèrent au ting. Ils lui dirent qu'il fallait, comme son père, rester fidèle aux coutumes du pays et à ses serments; mais il leur répondit courageusement qu'il ne voulait pas renoncer à sa croyance. Alors ils lui lancèrent une grêle de pierres, et le chassèrent du

ting. Son beau-frère, *Blot Sven*, idolâtre zélé, resta dans l'assemblée du peuple, tandis qu'Inge quittait Upsala, et proposa aux paysans de le proclamer roi à sa place, leur promettant de conserver les anciens sacrifices. Le peuple y consentit: Blot Sven fut reconnu roi de Suède, et Inge se réfugia en Vestrogothie. Le nouveau monarque fit amener au milieu du peuple un cheval, qui fut dépecé et sacrifié. On barbouilla de son sang les images des faux dieux, et l'on accomplit tous les rites idolâtres. Blot Sven gouverna trois ans la Suède proprement dite. Sur ces entrefaites, le roi Inge séjournait en Vestrogothie, où le christianisme faisait des progrès rapides, tandis que son empire s'affaiblissait graduellement dans les autres parties du royaume. Les sacrifices furent célébrés avec leur ancienne pompe dans le grand temple d'Upsala, construit avec d'énormes blocs de granit gris, et revêtu intérieurement de plaques d'or. On y voyait les statues d'Odin, de Thor et de Frey, auxquelles le peuple immolait non-seulement des coqs, des oiseaux, des chiens, des chevaux, mais même des hommes, dans les circonstances difficiles. Pendant ces cérémonies, les prêtres entonnaient des chants lugubres, et les cadavres qui n'étaient pas consommés dans le repas qui suivait le sacrifice étaient pendus aux arbres du bois qui entourait le temple. Ce bois était sacré aux yeux du peuple; on y voyait souvent plus de cinquante corps exposés, surtout à l'époque

des grands sacrifices, qui avaient lieu tous les neuf ans. On immolait durant cette solennité neuf animaux mâles de chaque espèce. Ce culte rendu aux dieux s'appelait le *Blota* (l'effusion de sang); de là, le nom de *Blot* donné à *Sven*, parce qu'il rétablit ces sacrifices.

Inge réunit en secret une petite armée, se dirigea à marches forcées vers le Melaren, tomba de nuit sur Blot Sven, incendia son palais et le tua. Proclamé de nouveau roi de la Haute-Suède, il brûla le temple d'Upsala, et fit abattre le bois sacré qui l'entourait. Il ne resta que les quatre murs de l'édifice, qui fut réparé plus tard par Sverker-le-Vieux, et agrandi par Erik-le-Saint, tel que nous le voyons aujourd'hui. C'est l'église actuelle de l'ancienne Upsala. On voit encore les débris grossiers du temple idolâtre. Inge fit adopter le christianisme par tous les peuples de la Suède. Il l'y établissait, quelquefois par la violence, mais plus souvent par la persuasion. Ceux qui ne voulurent pas renoncer à leurs anciennes croyances se réfugièrent en Ostrogothie et dans les sombres forêts du Smoland, pays qui obéissaient à un autre prince. Là, Erik, fils de Blot Sven, continua à pratiquer les anciens sacrifices. C'est de lui que les grandes familles du pays tirent leur origine. Il fut la souche de la dynastie royale de Swerker; sa fille Cécile, mariée à Erik Gedwerd Bonde, donna le jour à Erik-le-Saint, qui fut la souche de la famille royale d'Erik.



A cette époque, régnait en Norvège *Magnus*, surnommé *Barfort* (Pied nu). Ayant porté ses armes à l'étranger, il avait adopté le costume des montagnards de l'Ecosse. Il était passionné pour la guerre, et il la déclara à Inge, parce qu'il voulait que Wiken (préfecture de Bohus) fût enclavé dans la Norvège. Une entrevue (1101) que les deux rois eurent à Kongshell et à laquelle se rendit également Erik Ejegod, roi de Danemarck, mit fin à la querelle. Cette réconciliation fut cimentée par l'union de Magnus et de la fille d'Inge, Marguerite, que cette circonstance fit appeler *Fridkulla* (Vierge de la Paix). Le frère d'Inge, *Halstan*, lui succéda, et laissa le royaume à ses fils, *Philippe* et *Inge*. Avec eux s'éteignit la famille de Stenkil.



CHAPITRE VII.

Guerre civile.

Depuis les temps les plus reculés, les habitants de la Suède avaient le droit de choisir leurs monarques, et le nouvel élu, aussitôt son avénement, était obligé de faire une tournée dans son royaume (Eriksgata). Il laissait des otages aux frontières de chaque province, et jurait au milieu du ting d'observer la loi. Les autres provinces étaient jalouses de ce privilége dont jouissaient les Suédois du haut pays (Uppsvearne). Les Visigoths surtout ne pouvaient contenir leur mécontentement. Comme les rois de la race de Stenkil étaient Visigoths, ceux-ci crurent avoir le droit de participer à l'élection. Ils s'assemblèrent dans le but de se donner un prince, et leur choix tomba sur *Magnus Nilsson* de Danemarck, fils de Marguerite Fridkulla et de Nils Svensson, qu'elle avait épousé après la mort de Magnus Barfort. Les Suédois du haut pays, ne voulant rien perdre de leur privilége, élurent, de leur côté, *Ragewald*. C'était un prince de haute stature et d'une grande force, mais fougueux, emporté; ce qui lui fit donner le sur-

nom de *Knaphœfde*. Dans sa tournée, il négligea de donner des otages, en pénétrant dans la Vestrogothie; les habitants se réunirent et le tuèrent, dans un lieu voisin de Falkœping (1131), où l'on voit encore son tumulus.

Magnus Nilsson souilla son règne par un autre crime, qui le rendit odieux au peuple danois lui-même. Ayant invité son cousin *Canut Laward*, canonisé plus tard, à se rendre auprès de lui, il l'assassina traîtreusement afin de n'avoir aucun compétiteur au trône. Après Ragewald, les Suédois choisirent le fils d'Erik, *Orsœl Sverker* qui avait embrassé la foi chrétienne, et qui régna sur l'Ostrogothie. Les Visigoths restèrent fidèles à Magnus. Mais, comme Canut Laward était chéri de tout le Danemarck, une violente révolte éclata contre le roi Nils et son fils Magnus Nilsson. Erik Emund, frère de Canut Laward, combattit les rebelles, mais sans avantage. Enfin Magnus Nilsson résolut d'écraser la puissance d'Erik. Il rassembla secrètement 20,000 hommes du Jutland et des îles, marcha contre Erik, qui n'avait sous son obéissance que le Halland et la Scanie, et, pour qu'il ne fût pas informé de son approche, établit une croisière de vaisseaux en vue des côtes de la Scanie. Mais le fidèle Magnus Saxeson, un des guerriers d'Erik, se fit descendre, durant une nuit sombre, dans le précipice de Stewen, passa le Sund, et avertit son maître du danger qui le menaçait. La flotte danoise arriva bientôt, et

jeta l'ancre à Fotewig, près de Skanor. Magnus fit débarquer toutes ses troupes; mais, certain de la faiblesse de son ennemi, il négligea de les ranger en bon ordre. Cinq évêques et beaucoup de prêtres l'accompagnaient; ils lui conseillèrent de ne pas combattre ce jour-là, qui était la Pentecôte. Magnus dédaigna ce conseil, et, quand il vit ses soldats découragés, il leur adressa ces mots : « Qui peut vous faire peur, mes braves gens? Nous sommes 20,000, et nous serions capables d'enlever Rome même, si cette ville était devant nous. » Mais les troupes avaient peu de confiance dans l'issue du combat.

Asker, archevêque de Lund, accompagnait Erik. Dans une allocution aux soldats, il leur dit que les hommes lâches ne sont pas agréables à Dieu, et que celui qui succombe les armes à la main est bien accueilli dans le ciel. Il engagea ses prêtres à parcourir les rangs. Erik fit aussi un discours à l'armée; il rappela la lâcheté avec laquelle Canut avait été assassiné, et excita les troupes à venger, non-seulement ce meurtre, mais aussi toutes les cruautés commises par son adversaire. Ce ne fut qu'un cri d'acclamation dans toute l'armée; elle jurait de vivre et de mourir avec son roi Erik, et s'avançait hardiment contre les masses d'hommes de Magnus. La cavalerie marchait la première. L'armée danoise était placée au-dessus de Fotwiken, près de la bourgade de Hammar. A peine eut-elle aperçu la poussière soulevée par la ca-

valerie d'Erik, que la peur lui fit chercher un refuge sur ses vaisseaux. Son désordre était déjà complet lorsqu'elle se vit atteinte par les Scaniens. Nils fut légèrement blessé; à l'aide d'un cheval que lui offrit un paysan, il regagna le le rivage. Magnus, couvert de sa cuirasse, ne voulait pas reculer. Il excitait ses soldats à combattre, et une lutte à mort s'engagea. Le porte-étendard de Magnus, Sigurd-le-Fort, couvrait vaillamment son maître, dont il avait été le camarade d'enfance. Magnus et l'évêque Roskild tenaient ferme; Sigurd, voyant que tout espoir était perdu, et que Magnus cherchait à se faire tuer, jeta son étendard, enleva le prince dans ses bras, et prit sa course du côté de la flotte. Mais les soldats d'Erik leur coupèrent la retraite, et tous deux furent pris (1134). Le carnage fut horrible. Une multitude de combattants trouva la mort dans les flots. Cinq évêques, cinquante prêtres, et Magnus lui-même succombèrent dans la lutte. Le roi Nils revenait en Danemarck, lorsque, sur sa route, il fut assassiné par les bourgeois de la ville de Schleswig. Erik lui succéda, et, après la mort de Magnus, *Swerker* fut proclamé roi de toute la Suède. Il fut la souche d'une nouvelle dynastie, celle des Swerker.

CHAPITRE VIII.

Familles de Swerker et d'Erik.

Swerker-le-Vieux, prince d'une grande douceur, était fort attaché aux doctrines du Christ. Les plus anciens couvents de la Suède, ceux de Nydala, dans le Smoland, de Warnhem, au pied du Billengen, en Vestogothie, et d'Alwastra, près de l'Omberget, en Ostrogothie, datent de son règne. Il fit aussi élever un grand nombre d'églises. Sous ses auspices, le premier concile de Suède fut tenu à Linkœping, par le cardinal Nicolas Albanensis (1153). Dans cette assemblée, les Suédois s'engagèrent à payer au pape un tribut connu sous le nom de *denier de saint Pierre*. Là aussi, il fut défendu au peuple de porter des armes. Le cardinal devait installer un archevêque ; mais, par suite de division survenue entre les Suédois, qui voulaient qu'il siégeât à Upsala, et les Goths, qui tenaient à le voir établi à Linkœping, la cérémonie n'eut pas lieu. Cette époque peut être regardée comme celle du triomphe du christianisme dans le nord. Avec les sacrifices, dispa-

rurent les *Alsherjarting* (assemblées du peuple armé), et depuis les paysans ne prirent aucune part aux affaires publiques. Cette exclusion et l'interdiction du droit de porter des armes, amenèrent peu à peu la ruine de leur ancienne influence. Toutes les questions importantes furent dès lors résolues par les évêques et les grands, dans les *assemblées des seigneurs* (Herredagar).

Swerker avait un fils nommé *Jean*, qui s'éprit d'un violent amour pour la femme de Charles, gouverneur du Halland, pour le Danemarck. Elle était d'une beauté remarquable. Le jeune homme l'enleva de force, en l'absence du mari; mais il tomba victime de la haine que cette conduite avait soulevée contre lui dans le cœur des paysans suédois. *Swen Grate*, roi de Danemarck, considéra cette action comme un outrage fait à la nation danoise, et résolut d'en tirer vengeance par les armes. Ce fut en vain que Swerker lui dépêcha des ambassadeurs pour conjurer l'orage; Swen resta sourd à toutes les propositions. Durant l'hiver de 1154, il envahit le Smoland. Mais, parvenu jusqu'au district de Werend, il le trouva changé en un désert; les habitants s'étaient enfuis dans les bois. L'hiver devenait rude; l'armée danoise commençait à en éprouver les rigueurs; la quantité de neige qui couvrait la terre s'opposait aux mouvements des troupes. Un jour que le roi était à table, on lui raconta que les pay-

sans avaient abattu des arbres pour lui barrer le chemin. Il se lève irrité, se rend sur les lieux, et ordonne à ses soldats de franchir l'obstacle. Les paysans qui se trouvaient derrière la barricade lui demandèrent grâce, sans pouvoir réussir à émouvoir son cœur. Obligés de se défendre, ils tinrent bon jusqu'au soir; puis ils se retirèrent à la faveur de la nuit, et le chemin resta ouvert aux troupes danoises. Cependant, la rigueur de la saison leur avait fait essuyer de grandes pertes; la cavalerie surtout avait beaucoup souffert. Les soldats commençaient à se lasser d'une guerre où les fatigues étaient grandes et le butin presque nul. Ils regagnèrent furtivement leurs foyers; et l'armée royale s'affaiblissait journellement. Cette circonstance détermina Swen à se replier précipitamment sur la Scanie, par les chemins de traverse. Un autre corps, sous la conduite de Charles, entra dans le Smoland, revenant des frontières du Halland. Il fut bien accueilli du peuple, qui lui donna des vivres à discrétion; mais un soir, le chef s'étant enivré, on le fit monter dans un grenier pour dormir, et on y mit aussitôt le feu. Il n'échappa aux flammes que pour périr dans un combat. Les prisonniers furent noyés dans le Nissa.

Cette invasion avait ainsi consommé la perte de l'armée danoise. Les femmes du district de Werend reçurent certains priviléges, en récompense de la bravoure qu'elles avaient déployée

dans cette circonstance. Elles eurent une part égale à celle des hommes dans les héritages, et le tambour battit à leurs noces.

Peu de temps après, Swerker, se rendant à l'église le matin de Noël (1135), fut tué par son palefrenier. On l'enterra au couvent d'Alvastra.

De nouvelles dissensions éclatèrent après sa mort entre les Suédois du haut pays et les Goths. Personne ne voulait du prince danois Magnus Henriksson. Les Goths choisirent *Charles*, fils de Swerker, et les Suédois, *Erik*, fils de Jedward Thorson, bon et riche paysan, selon l'expression de l'ancienne chronique suédoise, et de Cécile, fille de Blot Swen. Cet Erik fut un prince doux, religieux, libéral, simple, prudent et brave. Il était aimé de ses sujets et cher au clergé. Avant lui, il n'y avait à Upsala ni prêtres, ni église. Il fit construire plusieurs temples, et se déclara le protecteur des pauvres contre l'oppression des riches.

Le christianisme avait adouci les mœurs des Suédois, et rendu meilleure la condition des serfs. Les moines répandirent la lecture et l'écriture. Les parvis des églises devinrent des marchés, où le commerce prit une nouvelle vie. L'agriculture fut en honneur dès que la jeunesse ne courut plus les mers. De l'autre côté de la Baltique, vivaient les Estoniens et les Finnois, qui étaient restés payens, et inquiétaient les côtes de la Suède ; Erik résolut de les

convertir, et de vivre en paix avec eux; Rome encourageait ces saintes croisades contre les idolâtres. Mais, avant de commencer les hostilités, il envoya des messagers pour les engager à embrasser la loi du Christ. Il traversa lui-même la mer, et arriva à l'embouchure de la rivière d'Aura. Là, il rencontra une forte armée, au lieu où est située la ville d'Abo, ancienne capitale du pays. Une sanglante bataille s'engagea; Erik en sortit vainqueur. Pendant que ses soldats se réjouissaient de leur triomphe, lui, versait des larmes amères sur la perte de tant d'âmes qui n'avaient point connu la foi. Les vaincus étaient frappés de terreur; Erik soumit le sud de la Finlande et du Nyland, et fit baptiser tous les infidèles qui tombèrent entre ses mains; il ne reprit enfin le chemin de son royaume qu'après avoir fait tous ses efforts pour déraciner de ce sol le paganisme, et avoir fondé plusieurs églises. Il laissa en Finlande Henri, évêque d'Upsala, qui l'avait suivi dans cette croisade. C'était un homme plein de courage et de zèle, qui fonda l'église de Marie à Abo, et baptisa les idolâtres dans la fontaine de Kuppis. Mais, ayant entrepris une tournée dans l'intérieur de ce sauvage pays, il fut assassiné par un paysan, nommé Lalli. Vénéré comme un saint, il a été choisi pour patron de la contrée.

Le même prince danois, Magnus Henriksson, qu'on soupçonnait d'avoir pris part au meurtre

de Swerker, voulut, par la mort d'Erik, se frayer une route au trône de Suède. Il rassembla secrètement une armée, et arriva, par le Melaren, à Upsala, pendant qu'Erik était à l'église. Un de ses serviteurs étant venu annoncer à celui-ci la présence de l'ennemi, « laisse-moi, lui répondit Erik, entendre la fin de la messe ; j'assisterai ailleurs aux vêpres. » Il sort bientôt du temple, entouré d'un petit nombre d'amis et ne conservant aucune espérance de succès. Il se défendit d'abord vaillamment contre les Danois ; mais, accablé par le nombre, il fut fait prisonnier, et décapité par l'ordre de Magnus (1060). On raconte que du lieu où son sang coula, jaillit subitement une source limpide, qui a conservé le nom de fontaine de St. Erik. Son corps fut déposé à la cathédrale d'Upsala, où ses os ont été conservés dans un reliquaire d'argent. De tous les saints de la Suède, aucun n'a été aussi vénéré. Pour les Suédois des temps catholiques, il était plus que St.-Louis pour les Français. Il devint le patron du royaume ; les rois, comme les simples paysans, juraient par son nom. Sa tête figure dans les armoiries de la ville de Stockholm. Sa bannière n'était arborée contre l'ennemi que dans les plus grands dangers. C'est de son frère qu'est issue la noble famille de *Bonde,* en Suède.

Après la mort d'Erik-le-Saint, Magnus Henriksson se fit proclamer roi par le peuple consterné. Mais il ne jouit pas longtemps de son

triomphe : le pays tout entier avait pris le deuil de son prince bien-aimé ; les Helsingiens, commandés par Tale Bure l'aîné, et les Ostrogoths, sous les ordres de Charles, fils de Swerker, bien qu'il eût été soupçonné d'avoir tramé la mort du saint, s'avancèrent pour combattre l'usurpateur. Les deux armées attaquèrent Magnus Henriksson, non loin d'Upsala. Il resta sur le champ de bataille, ainsi que tous les Danois qui l'avaient accompagné (1161). En mémoire de cette victoire, on éleva sur le lieu même du combat un édifice qui prit le nom d'église du Danemarck.

Erik-le-Saint laissa un fils, nommé *Canut*, qui brigua l'héritage de son père; mais, après plusieurs combats entre son parti et celui de Charles, il fut contraint de se retirer en Norvège, laissant la couronne à son rival. Charles prit le titre de *roi des Suédois et des Goths*. Vers le même temps la Suède eut pour la première fois un archevêque, appelé Etienne, qui établit sa résidence à Upsala. Après quatre ans d'exil, Canut revint à l'improviste et tua Charles, dans la petite île de Wisingsoe, sur le lac Wettern (1168). Christine, épouse de Charles, ne parvint qu'à grand'peine à se sauver, avec son fils Swerker, encore en bas âge. Elle trouva un asile chez ses puissants parents. La possession de la couronne ne tarda pas à être disputée à Kol et à Burislaf, par deux princes de la maison de Swerker, qui ne purent soutenir leurs pré-

tentions, et furent forcés de prendre la fuite. La discorde agitait le pays. Le Wermland, le Dal et la Vestrogothie étaient en proie à des troubles intérieurs. Ceux qui désolèrent la Norvège obligèrent les grands à s'exiler. Ils trouvèrent appui et protection auprès du jarl de Vestrogothie, Birger Brosa, de la famille Folkunga. D'un autre côté, les Estoniens arrivaient avec une flotte, ravageaient les côtes et pénétraient dans le lac Melaren, jusqu'à Alkmare Stœke, à deux milles d'Upsala; ils tuèrent l'archevêque Jean et détruisirent son château. Puis, se jetant sur Sigtnua, ils le réduisirent en cendres, et depuis, cette malheureuse ville n'a jamais pu sortir de ses ruines. Canut, qui s'était associé le jeune Swerker comme co-régent, mourut en Vestrogothie (1199). On voit encore sa pierre tumulaire au couvent de Warnhem.

Swerker Carlsson vécut d'abord en bonne intelligence avec les fils de son bienfaiteur; plus tard il conçut contre eux des soupçons, et les attaqua à l'improviste (1205) à Elgaros, en Vestrogothie. Trois succombèrent; Erik, l'aîné, se sauva en Norvège. Swerker Carlsson, malgré sa bonne grâce, sa bravoure et son éloquence, malgré son alliance avec la puissante famille de Folkunga et la protection qu'il accordait au clergé, s'était attiré par sa perfidie la haine du peuple suédois. Aussi Erik, à son retour de Norvège, trois ans après, trouva-t-il de nombreux partisans, et mit-il dans une déroute si

complète, à Lena, en Vestrogothie, l'armée du roi, que celui-ci même ne dut son salut qu'à la vitesse de son cheval. Il tenta encore une fois le sort des armes, et fut battu à Gestilren, où il périt de la main de son beau-père, Sema Folkesson.

Erik Knutsson ne régna que six ans. Il fut le premier roi qui se fit sacrer, et mourut dans l'île de Wisingsoe, en 1216.

Jean, fils de Swerker, monta sur le trône, et, comme presque tous les rois de cette époque, se déclara le protecteur du clergé. Sur l'invitation du pape, il entreprit une croisade contre les Estoniens; mais, à son retour en Suède, il eut la douleur d'apprendre que le jarl Charles-le-Sourd, et Charles, évêque de Linkœping avaient été massacrés par les idolâtres. Il mourut dans l'île de Wisingsoe, en 1222. C'est le dernier roi de la famille Swerker.

Erik XI, *Eriksson-le-Boiteux*, fut un prince prudent et sage. Les Folkunga, qui avaient gouverné l'état durant son enfance, se révoltèrent lorsqu'ils le virent majeur et marié. Ils le battirent en 1229, et *Canut Johansson-le-Long*, l'un d'eux, fut proclamé roi. Son règne ne jouit pas d'un instant de paix : des révoltes le troublèrent sans relâche jusqu'à l'année 1234, époque où Erik, aidé des Danois, revint et lui livra la bataille de Sparsetra, que Canut perdit avec la vie. Le concile de Skenninge fut réuni sous le règne d'Erik (1248). Parmi les princi-

pales décisions qui y furent prises, on remarque la défense faite aux prêtres de se marier, et le droit réservé au pape de pourvoir aux évêchés vacants. La bienveillance et la piété composaient le fond de son caractère, mais il eut le tort grave de se laisser influencer, d'abord par le jarl Ulf Fasi, puis par Birger, jarl de Bjellbo. Il mourut en 1250, empoisonné, dit la tradition. Il ne laissa pas de postérité; mais de sa sœur Marguerite descendent les familles de Sparre et d'Oxenstjerna, qui fleurissent encore en Suède, et ont fourni des grands hommes à leur patrie.

CHAPITRE IX.

—

Famille des Folkunga.

—

BIRGER JARL.

—

Au temps de l'idolâtrie, vivait un homme très-considéré, nommé *Folke Filbyter;* il est devenu la souche d'une famille puissante et nombreuse, celle des *Folkunga.* Son petit-fils, *Folke-le-Gros,* fut jarl du roi Inge l'aîné. Il passait pour l'homme le plus puissant de son époque, et sa réputation était telle dans le nord, qu'il obtint en mariage une princesse de Norvège; ses enfants contractèrent des alliances avec toutes les maisons royales, et acquirent ainsi des richesses et une influence considérables. Il paraît que les dignités de jarl, de sénéchal et d'évêque étaient alors exclusivement réservées à cette famille. Mais Folke-le-Gros et son petit-fils Birger Brosa durent la considération dont ils jouirent, plutôt encore à leurs qualités personnelles qu'à leur fortune. Après leur mort, la famille Folkunga s'enorgueillit de sa puissance et de l'éclat que ses richesses ré-

pandaient sur elle. La jalousie désunit ses membres; aussi, lorsque Canut-le-Long eut été proclamé par eux, en opposition à Erik-le-Boiteux, plusieurs de ses parents se tournèrent-ils contre lui, prêtant secours à Erik, qui cherchait à ressaisir la couronne. Birger Brosa avait un frère, Magnus Moneskold, qui résidait à Bjellbo, en Ostrogothie. Il avait épousé Ingerd Ylfra, femme de rares capacités et d'une ambition peu commune. Entre leurs nombreux enfants, *Birger,* l'aîné, devint le plus célèbre. Pendant la guerre qui divisa Canut-le-Long et Erik, il embrassa le parti du dernier, et obtint la main d'Ingeborg, sœur du roi. Cependant Birger, malgré ses éminentes qualités, ne parvint pas de prime abord au comble de ses vœux. Dans la paix qu'Erik conclut avec les partisans de son adversaire il fut stipulé qu'il accepterait pour jarl celui de Canut, Ulf Fasi, homme tellement jaloux de son autorité et si sévère, que tout plia bientôt sous lui. Dans ces conjonctures, Lubeck, la plus importante des villes anséatiques de la Baltique, fut assiégée par le roi de Danemarck. Les habitants réclamèrent l'assistance d'Erik, qui envoya Birger à leur secours. Celui-ci s'acquitta de sa mission avec tant de bonheur, que la ville, reconnaissante, accorda au commerce suédois de nombreux priviléges. Cette expédition attira sur Birger l'attention de ses compatriotes et en particulier celle du roi, qui, après la mort d'Ulf Fasi, le

choisit pour son jarl, à l'exclusion du fils de ce dernier. Cette conduite éveilla la jalousie des autres membres de la famille Folkunga. Le monarque n'avait pas d'enfants, et il était à présumer qu'à sa mort, aucune autre famille noble ne pourrait se présenter à l'élection du peuple pour la dignité royale.

A son entrée en fonction, Birger déploya une grande vigueur, et le légat du pape, qui assistait au concile de Skenninge, dit que c'était l'homme le plus puissant du royaume. Sa fille Rikissa épousa Hakon, roi de Norvège. Il dut surtout sa célébrité à ses croisades contre les idolâtres. Le siége épiscopal d'Abo était alors occupé par un Anglais, *Thomas*, prêtre zélé, mais quelquefois imprudent. Les Tawastiens, peuples idolâtres, qu'il avait irrités, envahirent la Finlande méridionale et y mirent tout à feu et à sang. Erik et Birger annoncèrent une nouvelle croisade contre eux. Ils y étaient surtout déterminés par les instances du pape, qui y avait attaché les mêmes avantages qu'à celles de Palestine. Birger fit un appel aux évêques et au peuple. L'esprit guerrier, longtemps assoupi, se réveilla. Les Tawastiens étaient braves, mais cruels. Les croisés débarquèrent là où a été bâtie depuis la ville de Wasa, y plantèrent une croix et battirent les idolâtres sur tous les points. Ceux qui consentirent à recevoir le baptême furent bien traités, et Birger établit, au moins extérieurement, le

culte chrétien dans le Tavastland et l'Ostrogothie. Tandis qu'il soumettait la Finlande, opération qui dura plusieurs années, Erik-le-Boiteux rendait le dernier soupir (1250). Il y avait beaucoup de prétendants à la couronne, appartenant tous à la famille Folkunga; mais leur désunion leur ôtait la force nécessaire pour agir avec succès. Quelques-uns travaillaient dans l'intérêt de Birger, d'autres pour le fils de Canut-le-Long, ou pour le jeune Charles fils d'Ulf Fasi. Le pays redoutait les troubles qui paraissaient devoir être la suite inévitable de ces prétentions opposées. Il y avait dans le même temps au château de Groneborg, près de la petite ville d'Enkœping, un chevalier très-puissant, du nom d'*Ivar Bla*. Pour prévenir une guerre civile, il convoqua tout à coup une diète, et, par son influence, *Waldemar*, fils de Birger, fut proclamé roi, quatorze jours après la mort d'Erik. Birger à son retour, irrité de voir qu'un autre que lui eût été appelé au trône, demanda avec hauteur qui avait osé en son absence donner un monarque à la Suède : « C'est moi, répondit Ivar ; et si vous n'êtes pas content, nous saurons bien où en trouver un autre. » Le jarl garda quelques instants un profond silence : « Qui voulez-vous donc pour roi ? ajoute-t-il enfin.—Sous l'habit que je porte, réplique Ivar, il pourrait s'en rencontrer un autre. »

Birger Jarl s'en tint à cette explication. Mais

en 1251, il fit couronner son fils à Linkœping. Cet acte d'autorité lui attira la haine des Folkunga. Ils résolurent de le combattre, quoiqu'ils ne fussent pas d'accord sur le chef auquel devait échoir la couronne. Après avoir cherché des alliances en Allemagne et en Danemarck, ils rassemblèrent une grande armée, avec laquelle ils envahirent la Suède. Birger ne resta pas tranquille spectateur de cette levée de boucliers; il réunit ses forces, et les deux partis se trouvèrent en présence devant le pont de Herrewad, dans le Westmanland; les armées n'étaient séparées que par la rivière. Les troupes des Folkunga n'avaient pas seulement l'avantage du nombre; elles étaient braves jusqu'à la témérité. Le jarl commençait à craindre pour l'issue de l'affaire. Il proposa une entrevue à ses adversaires, par l'intermédiaire de Kol, évêque de Strengnæs. Celui-ci, à force de promesses et de serments, détermina les Folkunga à le suivre au delà du fleuve; mais à peine eurent-ils passé le pont, qu'il les fit arrêter et décapiter. Les victimes de cette infâme trahison furent Philippe, fils de Canut-le-Long, Canut, fils de Magnus Brok et plusieurs autres membres de cette famille. Birger attaqua immédiatement leur armée, qui, privée de chefs, ne put résister, et se dispersa dans les montagnes et les forêts. Il fit périr tous les Allemands qu'il rencontra, et crut avoir assuré par ce coup de main les droits de ses enfants à la couronne.

En expiation de son crime, il se soumit à la pénitence que lui imposa l'archevêque Laurent Lilje. Kol, saisi d'une douleur et d'un regret profond, pour avoir, quoiqu'innocemment, contribué à cette trahison infâme, ne voulut jamais dire la messe et prononcer les paroles sacramentelles sur le corps du Christ, de cette même bouche qui avait trompé tant de braves gens. Il fonda l'église de Kolbeck, près du pont de Herrewad, pour racheter son crime. Mais il ne put recouvrer le repos. Il déposa enfin la crosse et la mître, quitta le sol de la patrie, et entreprit le pèlerinage de la Terre-Sainte. Il y trouva un tombeau et la fin de ses remords.

Le jeune Charles Folkunga, fils de Canut-le-Long, quoique faisant partie de l'insurrection, ne se trouvait pas à l'armée; cet heureux hasard lui sauva la vie. Les amis, de part et d'autre, réconcilièrent Birger et Charles, qui n'en conservèrent pas moins, au fond de leur cœur, une défiance réciproque. Charles, las d'une vie toujours menacée, passa en Prusse et prit parti dans l'ordre teutonique. Il périt glorieusement dans un combat contre les idolâtres. A cette nouvelle, Birger dit à sa femme : « Dieu veuille avoir son âme; mais il est heureux que nous soyons séparés. »

On a vu que la première femme de Birger Jarl était Ingeborg. L'ayant perdue, il épousa en seconde noces la reine douairière Mechtild de Danemarck (1261), et donna en mariage

au roi Waldemar, son fils, la princesse danoise Sophie, célèbre par sa beauté. Birger était, à cette époque, le souverain le plus puissant du nord. Il prit le titre de duc, et dès lors celui de jarl disparaît de l'histoire. On le vit user de son autorité pour maintenir la paix dans le royaume et améliorer la législation. On lui doit entre autres réformes l'abolition de l'épreuve par le fer rouge et celle du servage volontaire. C'était par ce mot qu'on désignait l'état de ceux qui, de leur plein gré, aliénaient leur liberté.

On lui attribue encore la fondation de la ville de Stockholm. Il est cependant certain qu'on avait commencé à y bâtir des habitations dès la destruction de Sigtuna par les Finnois. La petite île sur laquelle était bâtie la première ville entre les deux bras du Melaren fut fortifiée; on en fit un boulevard contre ce peuple, si redoutable encore, que le pape, par une bulle de 1259, crut devoir engager les rois de Suède et de Danemarck à réunir leurs forces contre les déprédations des idolâtres sur les côtes de Suède. Birger Jarl, le dernier et le plus puissant des jarls suédois, avait exercé l'autorité d'un roi, sans en avoir le titre; il mourut le 1er octobre 1266, laissant des regrets, quoique sa vie n'eût pas été exempte de reproches. « Les vieillards et les jeunes gens le pleurèrent, disent les chroniques, et les femmes, dont il avait réhabilité et assuré les droits, prièrent pour son âme. »

Après sa mort, le royaume fut partagé conformément à ses dernières volontés. On resserra le pouvoir royal dans des bornes plus étroites. Comme Waldemar se montrait aussi ami du plaisir et des femmes que son frère Magnus était actif et entreprenant, l'autorité du roi s'affaiblissait à mesure qu'on voyait grandir celle du duc. Ce dernier tenait une cour brillante à Nikœping. Les plus braves chevaliers y accouraient à l'envi ; Waldemar en fut jaloux, et la reine mit tout en œuvre pour accroître sa haine. Elle apostrophait sans cesse Magnus de l'épithète de *chaudronnier*, parce qu'il était maigre et avait le teint brun. Son autre beau-frère, Erik, prince doux et bon, était, disait-elle, un vaurien. Ces épithètes ne furent pas ignorées des princes, et Magnus promit de raccommoder un jour la batterie de cuisine de la reine Sophie.

Elle avait une sœur, supérieure du couvent de Roskild, appelée Juta, belle comme un ange, mais dont les mœurs s'accordaient mal avec la rigidité de la vie claustrale. Quittant son pieux asile, elle reprit les terres et les biens qu'elle avait donnés au couvent. En vain ses tuteurs lui conseillèrent-ils d'accepter la main de l'un des princes, ses adorateurs ; elle déclara qu'elle voulait vivre libre, et que son seul vœu était de visiter sa sœur en Suède. Elle trouva dans le roi, son beau-frère, un amant. Juta était légère et Waldemar séduisant ; leur liaison ne fut bientôt plus un mystère pour la cour. Juta

mit au monde un fils (1273), souche, du côté des femmes, de la noble famille de *Leyonhufvud*. La reine, accablée de chagrins, perdait chaque jour sa beauté ; elle, autrefois si joyeuse, se consumait maintenant en sinistres pensées. La conduite criminelle du roi inspira de l'horreur à tout son peuple ; car Juta n'était pas seulement sa belle-sœur, elle appartenait encore à Dieu par des vœux solennels. Waldemar alla chercher à Rome l'absolution de ce double adultère.

A son retour en Suède, il convoqua une diète à Strengnaes. La jalousie éclate entre les frères dans cette assemblée. Les efforts des évêques et des seigneurs pour les réconcilier sont inutiles. Leur frère Benoit va jusqu'à leur offrir de partager entre eux son duché de Finlande, s'ils veulent consentir à vivre en bonne intelligence. Waldemar revient à Stockholm, et Magnus en Danemarck, où il se procure de l'argent par des emprunts. Il lève des troupes, et pénètre dans la Vestrogothie. Là, il trouve de nombreux partisans, à la tête desquels marche son frère Erik. Waldemar arme de son côté : ses troupes franchissent la grande chaîne de montagnes du Tiweden, et s'avancent dans la Vestrogothie. Mais il commit l'imprudence de s'arrêter avec sa femme à Hamundaboda, laissant ses soldats sans chef. Le prince Magnus les attaqua et les mit en déroute. Waldemar est réveillé par le bruit de la déroute de ses légions. A peine a-t-il le temps de fuir dans les forêts du Wermland

et de gagner la Norvège, laissant son fils entre les mains d'un seigneur du pays. Le vainqueur ne perd pas un instant. Profitant de la victoire qu'il vient de remporter, il arrive á Upsala, où il se fait couronner. Ses partisans qui s'étaient mis à la poursuite du roi, le firent prisonnier. Dans une assemblée que Magnus convoqua (1275), il donna la Gothie à son malheureux frère, et garda pour lui la Suède proprement dite.

Dans ces anciens temps, tout Suédois, au premier ordre du monarque, devait se présenter complètement armé, pour faire la guerre, c'est-à-dire muni, suivant la coutume de l'époque, d'un bouclier, d'un arc, de trente-six flèches, et pourvu de vivres pour plusieurs semaines. Bientôt l'art militaire se modifia en Europe. Les cavaliers se bardèrent de fer, de pied en cap; ils garnirent leurs chevaux mêmes de harnais de défense, et portèrent pour armes une épée et un javelot long et fort, qu'ils nommèrent lance. Cette armure les préservait presque entièrement des flèches de l'infanterie, et, lorsque ces cavaliers attaquaient en colonne serrée les fantassins, la résistance devenait presque impossible. Les lances atteignaient ces derniers avant qu'ils fussent en mesure de riposter; leurs rangs se rompaient, et ils étaient écrasés par les chevaux lourdement harnachés. Le roi Magnus, dans la guerre contre les Danois, reconnut l'utilité d'une pareille cavalerie. Il voulut en organiser une; mais les paysans

peu aisés ne pouvaient s'armer ainsi. Il fit donc annoncer que quiconque fournirait pour son service un cavalier et un cheval tout équipés, aurait ses propriétés franches de tout impôt. Ces terres privilégiées furent appelées *exemptes* (frelse), et leur possesseur *exempt* (noble); de là les expressions *exemption noble, état noble d'origine*, si fréquentes dans les écrits de cette époque. Ces nobles avaient coutume de peindre quelque figure sur leurs boucliers, afin de se reconnaître au fort de la mêlée, leur visage étant caché par la visière de leur casque. Ces emblèmes, transmis de père en fils, donnèrent naissance aux armoiries.

Magnus s'était fait beaucoup d'ennemis par la trahison dont il s'était rendu coupable envers son frère Waldemar et les membres révoltés de sa famille. Il chercha un appui contre le mécontentement des grands, dans le clergé, qu'il combla de faveurs, et décida le pape lui-même à le prendre sous sa protection. Il attira à sa cour des nobles étrangers et une foule de jeunes gens des premières familles, y introduisit un luxe inaccoutumé et créa des ordres de chevalerie. On lui doit aussi la fondation du couvent de Sainte-Claire; et c'est à cette occasion qu'il est parlé pour la première fois de la cérémonie de l'accolade. Enfin il passe pour avoir institué l'*ordre du Séraphin*, auquel on tint à grand honneur d'être admis, parce que la dignité qui en résultait était supérieure à

celle de chevalier d'armes. La femme du titulaire avait seule le droit de s'appeler *madame*. Les paysans étaient fort attachés à ce prince, parce qu'il les protégeait contre les violences des grands. Les Gotlandais, libres jusque-là, se soumirent et le reconnurent pour roi. En 1282, il ordonna les premières opérations du cadastre. Enfin, avant de descendre dans la tombe, il fit couronner son fils aîné *Birger*, et choisit pour son tuteur le marsk (connétable) Torkel Knutson. Quant à ses autres fils, il les pourvut de duchés, afin qu'ils tinssent un rang supérieur à celui des seigneurs. Il crut, par ce moyen, perpétuer la durée de la dynastie qu'il avait fondée sur la ruine de son frère et affermie par le meurtre de ses parents.

Magnus mourut dans l'île de Wisingsoe (1290). Les paysans lui donnèrent des larmes et portèrent son corps à Stockholm, où il fut inhumé dans le couvent des Franciscains (l'église actuelle de Riddarholm), sépulture des rois de Suède.

Magnus Ladulos avait trois fils : *Birger*, déjà roi élu, et les ducs Erik et Waldemar. Leur grande jeunesse rendait un régent nécessaire : ce fut, comme nous venons de le dire, Torkel Knutsson qui en remplit les fonctions. La prudence et le courage qui le distinguaient firent fleurir le royaume, tant que dura son administration. Il accorda une plus grande liberté au malheureux Waldemar, enfermé au château de Nykœping, et alla jusqu'à lui permettre un si-

mulacre de cour. Mais le fils de ce roi déchu fut gardé dans la forteresse de Stockholm, jusqu'à la mort de son père. Torkel s'appliqua à agrandir le cercle du pouvoir royal, et à restreindre les priviléges des clercs, qui avaient considérablement affaibli les revenus de la couronne. Cette conduite lui attira la haine du clergé et les anathèmes de Rome. Son activité ne s'arrêtant pas aux frontières du royaume, Erik-le-Saint, avait converti la Finlande méridionale, et Birger Jarl tout le Tawastland ; mais il existait encore au voisinage une contrée enveloppée dans les ténèbres de l'idolâtrie. C'était le *Karialand*, ou la *Carélie*, dont les habitants, sauvages, vivaient errants dans les forêts et les déserts, et sacrifiaient aux idoles. *Jumal* était pour eux le bon principe, et *Perkel* le mauvais. Ils avaient dans leurs foyers les statues en bois de ces divinités, et possédaient au milieu de leurs forêts de vastes plaines, au centre desquelles s'élevait une pierre sur laquelle se consommaient leurs rites affreux. Constamment en guerre les uns contre les autres, ils se dressaient sans relâche des embûches, et faisaient pleuvoir sur leurs têtes des blocs énormes de rochers. Leur haine seule contre les chrétiens était capable de les unir. Alors ils se précipitaient en foule de leurs repaires, et exerçaient toutes sortes de cruautés contre les adorateurs du *blanc Jésus* (*).

(*) Cette qualification imposée primitivement aux chrétiens était empruntée à la couleur blanche de leurs églises.

Torkel traversa la mer (1293) pour punir ces barbares, qui ne lui opposèrent pas de résistance. Pour les contenir en son absence, il fonda Wiborg, et y laissa des troupes. Il ne s'en tint pas là : les Russes avaient aidé les Caréliens dans leur invasion en Finlande ; il fallait les châtier. Leur citadelle de Kexholm, située au milieu des eaux, fut prise. C'était la première fois que les Suédois et les Russes se trouvaient en présence. A son retour, le marsk célébra l'union de Birger et de la princesse Marguerite, sœur du roi Erik Menwed (1298). Celui-ci avait épousé, deux ans auparavant, Ingebord, sœur du roi de Suède.

Pendant que la cour de Stockholm s'abandonnait aux fêtes, la guerre suivait son cours sur les frontières de Russie. Torkel avait remis le commandement de la garnison de Kexholm à Sigge Lake, qui se défendit vaillamment, et périt dans une sortie. Deux soldats seulement échappèrent à la mort, et vinrent annoncer le malheur qui avait frappé leurs frères d'armes.

Une nouvelle expédition, conduite par le marsk, se porta à l'embouchure de la Newa, et y éleva la forteresse de Landscrona. Matts Kettilmundsson fit des prodiges de valeur, et excita l'admiration des troupes. Mais, lorsque l'armée se fut éloignée, Landscrona fut reprise, et ruinée de fond en comble (1300). Cet événement mit fin à la première guerre entre les deux nations.

Peu de temps après, Birger fut couronné en grande pompe à Soderkœping (1302), et le duc Waldemar épousa Christine, la plus jeune des filles du marsk. L'état du pays était prospère, et la concorde régnait entre les trois frères. Cependant l'année suivante, la tutelle de Torkel Knutsson expirée, les princes, qui étaient sur le point d'entrer en possession des duchés que leur avait assignés le roi leur père, se souvinrent que Magnus, étant duc lui-même, avait déposé son frère, et ils tinrent conseil à ce sujet avec plusieurs autres seigneurs. Le roi pria Torkel Knutsson de garder son autorité. Les ducs mirent le drots *Ambjorn Sixtensson Sparre* à la tête des affaires. Les grands prirent parti dans cette querelle, qui devait finir d'une manière atroce. Elle éclata d'abord à Aranes (1304), dans un repas chez le marsk, où le roi exigea de ses frères l'assurance écrite qu'ils n'entreprendraient rien contre lui. Il les invita à se rendre dans l'île de Wisingsoe ; Erik seul s'y trouva. Mais Birger le reçut si durement, qu'il se crut fort heureux d'échapper à un guet-à-pens qu'il redoutait.

Une telle défiance faisait pressentir une rupture. Les ducs trouvèrent un appui dans la Norvège, et entrèrent en Suède. Mais, lorsque les frères se furent rencontrés, la voix du sang se fit entendre ; une réconciliation s'ensuivit (1305), par suite de laquelle les ducs jurèrent fidélité au roi et rentrèrent dans leurs droits.

Depuis lors ils paraissaient tous vivre dans la meilleure intelligence. Mais bientôt les ducs accusèrent Torkel Knutsson d'avoir été la cause de leur désunion. Les amis du marsk l'avertirent que le roi était mal disposé à son égard. Ce grand homme, convaincu qu'il n'avait agi que dans l'intérêt du monarque et de la patrie, répondit qu'il souhaiterait avoir aussi bien servi Dieu que le roi Birger. Cependant, en 1305, le prince, les ducs et une foule de chevaliers se rendirent à sa demeure de Lena, se saisirent de lui et le garottèrent. Torkel, apercevant Birger, lui dit : « Faites attention, sire, ce sera une tache pour votre règne. » Mais on jeta le vieillard sur un cheval, lui liant les jambes sous le ventre de l'animal, et on le conduisit ainsi d'un seul trait à Stockholm, où sa tête tomba sous la hache du bourreau (6 février 1306). Waldemar ne borna pas là sa vengeance; il répudia la princesse sa femme, fille de sa victime. Le roi avait cru désarmer ses frères en sacrifiant ce grand homme à leur vengeance : il n'en fut rien. En 1306, les ducs assistaient aux noces de cinq de leurs serviteurs, au château de Bjelbo, en Ostrogothie. Tout à coup, du milieu des fêtes, ils font partir secrètement pour Repland des hommes armés, partagés en plusieurs bandes, leur promettant de les rejoindre à une certaine distance. Après avoir passé le Kalmorden, ils s'embarquent tous, et tombent inopinément sur le château de Ho-

tuna, où séjournait le roi, et qui était à une demi-lieue du lac Melaren. Ils s'emparèrent du prince, de son épouse et de toute leur cour, et les conduisirent à Nikœping. Erik entreprit la soumission du pays. Cependant, à la faveur de la confusion qu'avait occasionnée cet enlèvement, un fidèle serviteur, *Arwid Smolenning* avait soustrait aux ravisseurs le jeune prince Magnus, fils de Birger. Il marcha jour et nuit, le portant dans ses bras, jusqu'à ce qu'il fût arrivé en Danemarck, où il le déposa chez son oncle, le roi Erik, qu'il instruisit de tout ce qui venait de se passer. Erik, qui était attaché à son beau-frère par un double lien, résolut de venir à son aide. Cette manifestation n'eut pas de suites. Une nouvelle réconciliation eut lieu en 1308, à Œrebro, et Birger rentra en possession d'un tiers du royaume. Mais à peine eut-il recouvré sa liberté, ainsi que la reine son épouse, qu'il alla en Danemarck implorer le secours d'Erik. Bientôt il apparaît dans le Smoland. Ses frères, trop faibles, évitent le combat, et se retirent en mettant tout à feu et à sang sur leur passage. Birger met le siége devant Nikœping, sans pouvoir s'en rendre maître. Pour la troisième fois, les frères se réconcilièrent à Helsingborg (1310). Birger accepta le tiers du royaume, et promit l'oubli du passé. Mais ces événements avaient porté un coup funeste à son pouvoir. Tandis que ses frères tenaient une cour brillante, le pays était en proie

à la misère et n'avait jamais été aussi écrasé d'impôts.

Le roi avait invité ses frères à le venir voir. Waldemar, une fois déjà, avait été bien accueilli; mais Erik concevait encore des craintes, surtout vis-à-vis de la reine et du drots *Brunke*; enfin il se laissa entraîner par les instances de son frère. Arrivés à un mille de Nykœping, ils rencontrèrent un chevalier qui leur dit que ce serait un grand malheur pour eux et leurs amis s'ils se rendaient auprès du roi. Ils furent sourds à cet avertissement et coururent à leur perte. Cordialement accueillis, ils furent traités de telle sorte, que le duc Waldemar commençait même à craindre que l'ivresse ne les gagnât. Mais la folâtre gaieté de la reine dissipa ses soupçons : jamais elle n'avait été plus aimable. La nuit venue, les princes se retirèrent dans leurs appartements ; leurs serviteurs furent logés dans la ville. Brunke veilla à ce que les portes fussent bien fermées. Cependant le roi eut un moment d'hésitation. Plusieurs de ses chevaliers lui conseillèrent d'abandonner une résolution qui ne pouvait que souiller son honneur. Mais la vengeance parlait plus haut que toutes les considérations ; les princes furent arrêtés. Le roi entra chez eux le regard étincelant : «Rappelez-vous Hotuna, leur dit-il; pour moi je ne l'ai pas oublié, et je vous en punis, quoiqu'un peu tard. » Il les fit charger de chaînes et jeter, pieds nus, dans des cachots, où ils furent plus in-

humainement traités que d'infâmes criminels.

Cette trahison consommée, le monarque envoya des messagers dans les duchés de ses frères, pour y faire reconnaître son autorité. Mais partout son crime était déjà connu; partout il avait soulevé une indignation générale. Les habitants de Stockholm lui refusèrent l'entrée de la ville, et le pays entier se souleva. Des chefs se mirent à la tête de chaque province. Birger Pehrsson organisa les Uplandais; Charles prit le commandement des Smolandais; Matts Kettilmunsson conduisit les Visigoths, et tous se dirigèrent vers Nikœping, dans l'intention de délivrer les prisonniers. Alors Birger put mesurer l'étendue du danger qui le menaçait. Une rage féroce s'empara de lui. Il ferma les portes de la tour où gémissaient ses frères, et en jeta les clefs dans le fleuve; lui-même quitta le château. La tradition rapporte que les ducs périrent de faim. Erik, malade et blessé, mourut le troisième jour; l'agonie du duc Waldemar se prolongea encore onze jours.

Cependant le prince Magnus, qui ne s'était point associé au crime de son père, avait quitté le Danemarck, où il était élevé, pour voler à son secours avec 600 lances; mais ce renfort était insuffisant. Birger évitait sans cesse le combat; il n'attaquait l'ennemi que par surprise, chaque fois qu'il en trouvait l'occasion. Cette conduite, plus digne d'un bandit que d'un chevalier, ajouta encore à la haine qu'on lui portait. Il

en vint à n'avoir plus d'autre ressource que de se réfugier dans l'île de Gottland, après avoir laissé de fortes garnisons dans les châteaux de Nikœping et de Stegeborg, où commandait son fils Magnus. Ces forteresses furent bientôt assiégées. La garnison de Nikœping exposa sur des brancards, en dehors des murs, les cadavres des ducs, couverts de brocards d'or, pour faire voir aux assiégeants que ceux pour qui ils avaient pris les armes n'existaient plus. Ce spectacle porta la rage à son comble : le château fut pris et rasé. Magnus Ladulos y avait enfermé son frère aîné, le roi Waldemar; là aussi, Birger, fils aîné de Magnus, avait été emprisonné par ses frères; enfin ceux-ci y avaient été traînés à leur tour et y avaient succombé aux tortures de la faim. Le prince royal, après une vigoureuse résistance, se rendit à discrétion. Dans une tentative désespérée pour le secourir, le *drots* Jean Brunke fut pris avec trois autres qui avaient trempé ainsi que lui dans le meurtre des ducs. On lui trancha la tête à Stockholm, sur la colline de Norrmalm, qui a retenu de là le nom de *Brunkeberg*. Deux ans après, le 28 octobre 1320, l'héritier de la couronne, *Magnus Bigersson*, âgé à peine de 20 ans, subit le même sort, quoiqu'il fût innocent du crime de son père, et que la capitulation lui eût garanti la vie sauve. La douleur que le roi ressentit de cette perte hâta sa fin. Il mourut à Spikaborg, en Danemarck.

La reine Marguerite lui survécut longtemps pour pleurer son crime et ses malheurs. Il ne restait plus d'autre descendant de Magnus Ladulos, que le fils du duc Erik Magnus, enfant de 4 ans.

Matts Kettilmunsson et les partisans des ducs convoquèrent à Upsala une diète dans laquelle le jeune prince *Magnus* fut proclamé roi sur la pierre de Mora (1319). Cette diète offre cela de remarquable, qu'elle fut la première où l'on vit réunis les quatre états qui constituent aujourd'hui l'assemblée nationale. Vers le même temps mourut Hakon, roi de Norvège. Magnus, en qualité de petit-fils de ce prince, était son héritier. Ce prince enfant se trouva ainsi à la tête des deux royaumes du nord, qui n'avaient pas été réunis depuis Sigurd Ring. Le Halland, la Scanie, le Bleking, mécontents du gouvernement danois, se déclarèrent pour la Suède, de sorte qu'à sa majorité (1333), il régnait sur toute la presqu'île scandinave. Matts Kettilmunsson mourut l'année suivante. Le roi perdait en lui un conseiller aussi sage qu'éclairé, son meilleur ami et son appui le plus ferme. Magnus avait épousé Blanche, comtesse de Namur. Sa sœur Euphémie était mariée au duc Albert de Mecklenbourg.

Cependant, sous l'apparence d'un calme profond, fermentait un sourd mécontentement contre Magnus et son pouvoir. Souvent il était en désaccord avec les sénateurs les plus influents, et il n'avait ni assez d'adresse pour prévenir

ces querelles, ni assez d'énergie pour réduire au silence ceux qui étaient à la tête de cette opposition. Leur jalousie prenait en grande partie sa source dans les faveurs que répandaient le roi et la reine sur *Benoît Algotsson*, homme de basse extraction, et d'un caractère dur et hautain. On reprochait encore à Magnus de se laisser gouverner par sa femme, princesse altière et méchante. Mais ce qui contribua par-dessus tout à le perdre dans l'opinion publique, ce fut l'exemple des mœurs légères et frivoles qu'il ne cessait de donner à sa cour. Quelques-uns attribuent à cette conduite le surnom d'*Enjoleur* (Smek) qui lui fut donné. Enfin, en 1342, une assemblée eut lieu à Skenninge, dans laquelle son fils aîné Erik fut proclamé roi de Suède, et Hakon roi de Norvège. L'union des deux couronnes fut donc ainsi de nouveau rompue. Mais, comme Erik n'était qu'un enfant, Magnus conserva le pouvoir. Des troubles et des dissensions agitèrent alors l'Estonie et la Livonie. Magnus résolut d'y porter la guerre, espérant se réhabiliter dans l'opinion par une victoire. Malgré les conseils de *sainte Brigitte*, il enrôle des mercenaires, et emprunte de l'argent au clergé. Ses premiers pas sont heureux: Noetheborg tombe entre ses mains; il fait baptiser et raser les Russes. Cependant, il ne devait ses succès qu'au petit nombre de ses ennemis; ils revinrent bientôt avec de nouvelles forces, et cernèrent les Suédois. Le roi ne leur

échappa qu'en faisant creuser une route souterraine qui favorisa sa fuite. Les troupes qu'il abandonna dans les garnisons furent massacrées.

Ce fut à cette époque, et au milieu de toutes ces agitations, qu'un fléau terrible, s'élançant des extrémités de l'Inde (1350), parcourut le monde, moissonnant sur son passage les populations épouvantées. On lui donna en Suède le nom de *Digerdœden* (grande peste, peste noire). Il fit de tels ravages dans le midi de l'Europe, qu'il emporta les deux tiers des habitants. Le vent, qui soufflait constamment du midi, apportait des brouillards épais et humides. Aucune pluie, aucun orage ne purifiait l'air. De fréquents tremblements de terre, et l'apparition de sinistres météores annonçaient une perturbation générale dans le jeu sublime de la nature. Une affreuse sécheresse vint ajouter aux malheurs du temps, et l'année suivante (1351) fut signalée de tous côtés par un manque absolu de récoltes. La peste avait été apportée à Bergen, en Norvège, par un vaisseau venant de Londres, dont l'équipage entier était tombé victime du fléau, et dont on avait imprudemment déchargé la cargaison. De la Norvège, il fit invasion en Suède, où il frappa grand nombre de victimes. La maladie se déclarait par une pleurésie; des crachements de sang la suivaient, et des pustules indiquaient son dernier période. Les hommes et les animaux étaient rapidement moissonnés. Les enfants surtout succombaient

en grand nombre, et ce fut pour cela qu'on désigna aussi la maladie sous le nom de *peste des enfants*. Aucune famille, aucune profession n'était épargnée. Des paroisses, des districts entiers devinrent déserts. Quatre cent soixante-six prêtres en moururent en Vestrogothie. Un jeune homme et deux filles restèrent seuls dans le district des mines du Wermland. Il existe encore aujourd'hui des ruines d'habitations, qui prouvent que certaines contrées n'ont jamais été repeuplées depuis. Longtemps après, un paysan du district d'Ek sortit de grand matin pour chasser des coqs de bruyère. Ayant manqué son coup, il alla chercher sa flèche, qu'il croyait tombée sur une roche couverte de mousse. A son grand étonnement, il découvrit une église ensevelie, oubliée, toute couverte de débris et de pans de charpente. Enfin le fléau s'apaisa; mais il avait laissé sur son passage des traces profondes; la misère était à son comble, l'irritation devenait générale ; car, dans ces temps reculés, le peuple croyait toujours que les fléaux du ciel étaient la punition des vices des monarques de la terre.

La division qui séparait les sénateurs et Magnus allait croissant. Ceux-là s'attachèrent à Erik, qui désapprouvait hautement la conduite de son père. Ce prince exila même Benoît Algotsson, sans s'inquiéter de la colère de son père. Ces ferments de discorde semés dans la famille royale cédèrent à une réconciliation,

qui eut pour base le partage du royaume entre le fils et le père (1357). Cette concession, arrachée à Magnus par la force des circonstances, n'était pas sincère. Il se rendit en Danemarck avec son épouse, pour offrir la Scanie à Waldemar en échange de l'appui qu'il réclamait de lui. Le jeune Hakon, de Norvège, fut fiancé à Marguerite, fille de Waldemar. Ce roi envahit la Scanie à la tête d'une armée, qui fut bientôt repoussée par Erik, suivi de nombreux paysans armés de massues, d'où le nom de *guerre des massues*, donné à cette expédition. Magnus ne gagna à cette tentative que le pillage des terres de ses sujets et un redoublement de haine de leur part. Il se vit contraint de conclure une nouvelle paix avec son fils Erik, à Sœderkœping, en 1359. La reine Blanche, poussée à la vengeance par les obstacles que son fils avait semés sur ses pas, l'invita, ainsi que sa jeune épouse Béatrix, à venir célébrer auprès d'elle les fêtes de Noël. Elle les empoisonna au milieu des joies de cette solennité. Béatrix expira sur-le-champ, avec l'enfant qu'elle portait dans son sein; Erik vécut encore vingt jours, en proie aux plus atroces douleurs, et rendit l'âme en s'écriant : « *Fallait-il que la vie me fût ôtée par celle à qui je la dois !* »

Un si abominable forfait souleva une indignation générale. Mais les Suédois ne tardèrent pas à éprouver les suites funestes de la mort d'Erik; Waldemar s'empara de la Scanie et du

Bleking, et Magnus lui céda les riches provinces qu'on avait achetées au prix d'impôts si accablants. Il n'était pas assez puissant pour s'opposer au sort horrible que Waldemar fit subir aux îles d'Otland et de Gœtand. Celle-ci principalement eut à supporter le poids de l'invasion. La ville de Wisby, une des plus riches de la Baltique, ne s'est jamais relevée depuis lors de sa ruine. Il exigea que les habitants remplissent d'or et d'argent trois grands bassins; mais le vaisseau qui portait la plus grande partie des trésors pillés se perdit dans la traversée. Magnus fut excommunié par le pape pour s'être porté à des voies de fait envers les ecclésiastiques. Méprisant les foudres du Vatican, il n'en fréquenta pas moins les églises; profanation que le peuple ne put lui pardonner. Les sénateurs, poussés à bout, choisirent pour roi Hakon, de Norvège (1362). Celui-ci, pour achever de se concilier leurs bonnes grâces, répudia Marguerite, pour épouser la duchesse Elisabeth de Holstein. Il emprisonna son père; mais se réconcilia bientôt avec lui et avec Waldemar, qui avait arrêté la princesse Elisabeth, dans son trajet pour se rendre en Suède. Il reprit donc Marguerite, et la princesse qu'il avait abandonnée, fatiguée de la vie, s'enferma dans le couvent de Wadstena. Les sénateurs, partis pour le Holstein, ne cachèrent pas, à leur retour, l'indignation que leur inspirait la perfidie de Hakon, d'autant plus

qu'il avait sanctionné l'acte de cession que son père avait faite des provinces de Scanie et de Bleking au roi de Danemarck. Ils se liguèrent donc contre lui; mais, de concert avec son père Magnus, il les condamna au bannissement. Ils offrirent la couronne au duc de Holstein, qui la refusa, et proposa à sa place le prince Albrekt de Mecklenbourg, fils de la princesse Euphémie. Le duc de Holstein arma une flotte, qui transporta le nouveau roi et les sénateurs à Stockholm (1365). Le château se rendit sans résistance. Une diète fut convoquée : Albrekt y fut proclamé roi. Cependant Magnus et Hakon restaient encore maîtres de toute la Gothie. Le royaume obéissait ainsi à la fois à trois souverains. Ils se dirigèrent sur Stockholm; on en vint aux mains dans la forêt de Gata, près d'Enkœping. Le père et le fils furent défaits. Hakon s'enfuit en Norvège, et Magnus, fait prisonnier, fut conduit à Stockholm, où il subit, pendant six ans, une dure captivité, dans le même château qu'il avait habité comme roi. Hakon fit tous ses efforts pour rendre son père à la liberté, et il y parvint, moyennant une forte rançon. Ils passèrent tous deux en Norvège, où ils étaient moins détestés qu'en Suède. Mais Magnus, ayant un jour entrepris un voyage par mer sur les côtes de Bergen, une tempête engloutit son vaisseau et tous ceux qui le montaient (1374). Là s'éteignit la famille des Folkunga, qui, pendant 124 ans, avait accablé

et épouvanté la Suède de ses guerres et de ses crimes. Cette race ne compte pas en effet un seul roi qui ne se soit souillé de quelque attentat, de quelque trahison, et qui n'ait choisi ses victimes dans ses plus proches parents. Les proscriptions dispersèrent les branches latérales ; il n'en est pas resté de vestige dans la noblesse du nord; un seul rameau a survécu dans la paroisse de Skerkind, en Ostrogothie, parmi des paysans, qui ont conservé l'orgueil, l'esprit querelleur et la dureté de leurs ancêtres.

CHAPITRE XI.

—

SAINTE BRIGITTE.

Le sénéchal d'Upland exerçait une grande autorité dans le royaume. Sous le roi Birger, ces fonctions étaient remplies par *Birger Pehrsson de Finnstad*, homme probe, riche, puissant, d'une haute naissance, et allié même à la famille royale. De cet ensemble de qualités résultait pour lui une influence marquée sur les affaires de l'état. Il est regardé comme la tige de la famille *Brahe*. Veuf en premières noces, il contracta de nouveaux liens avec la belle Sigrid, dont il eut plusieurs enfants, entre autres *Brigitte*, célèbre par ses vertus chrétiennes et canonisée plus tard. Traçons l'histoire de sa vie, telle qu'elle est rapportée dans la légende.

Même avant sa naissance, plusieurs miracles avaient annoncé sa gloire future. Privée de la parole jusqu'à l'âge de trois ans, elle s'en sert tout à coup avec une netteté et une facilité prodigieuses; ses parents étaient très-pieux; ils se présentaient souvent au tribunal de la péni-

tence, pratiquaient le jeûne et la charité et faisaient bâtir des églises. Ces exemples ne furent pas perdus pour Brigitte. Elle eut des visions, et c'était toujours *la vierge Marie*, qui lui apparaissait magnifiquement parée, tenant à la main une couronne, et lui disant : « Brigitte, venez ! » Brigitte s'approchait, et la vierge ajoutait : « Voulez-vous avoir cette couronne ? » La jeune fille faisait un signe affirmatif, et Marie lui posait la couronne sur la tête. Quand Brigitte regagnait son lit, la vision avait disparu ; mais elle conservait le souvenir du sentiment de bien-être qui avait parcouru tout son corps lorsqu'elle avait reçu la couronne; dès lors elle ne vécut plus pour ce monde; toutes ses pensées se tournaient vers une autre vie. Ses compagnes réunies s'occupaient-elles à broder, elle laissait son aiguille inactive et s'abandonnait à ses rêveries. Ces jeunes filles virent souvent apparaître au milieu d'elles une femme inconnue, qui remplissait la tâche de Brigitte, et la délicatesse du travail indiquait qu'il n'était pas l'œuvre de doigts humains. Ainsi croissait cette sainte vierge, blanche et pure comme un lys. On n'était pas moins ébloui de sa beauté qu'édifié de ses vertus chrétiennes. Cédant aux instances de son père, elle épousa Ulf Gudmarsson, qui partageait ses sentiments religieux. Elle fit traduire la Bible en Suédois, afin de pouvoir la comprendre. Elle visitait les couvents, et fréquentait les églises. Les pau-

vres étaient surtout l'objet de son affection et de sa sollicitude, et elle leur faisait construire de vastes salles d'asile dans ses terres. Elle entreprit, avec son mari, un pèlerinage à saint Jacques de Compostelle, voyage qui offrait alors autant de dangers, qu'il nécessitait de dépenses. Quand ils furent de retour, Ulf renonça au monde, et prononça des vœux au couvent d'Alvastra. Il avait eu de Brigitte quatre fils et quatre filles.

Après la mort de son mari, Brigitte commença à mener une vie plus sévère et plus recueillie; ses révélations devinrent plus fréquentes; ce qui n'étonnait pas le peuple, qui la voyait plus pieuse, plus charitable et plus juste que le reste des hommes. Un jour qu'elle était dans une de ses extases, elle entendit une voix qui descendait du ciel et qui lui disait : « Je suis ton Dieu, qui veux m'entretenir avec toi, et te choisir pour mon apôtre.» Elle fut comme frappée de la foudre; mais la même voix continua : « Ne craignez rien; je suis le créateur du monde, je ne parle pas pour vous, mais pour le salut de tous. Ecoutez ce que je vous dis et rapportez-le à maître Mathias, qui a appris par ma grâce et par sa propre expérience à distinguer l'esprit de mensonge de celui de vérité.» Elle reçut encore plus souvent des révélations du Christ et de la vierge Marie, et elle les communiquait à ce prêtre Mathias, qui les a transmises à la postérité. Elle était première dame

du palais de la reine Blanche; indignée des vices de la cour, ce fut contre elle qu'elle dirigea ses attaques. Le roi Magnus riait de son zèle et lui demandait souvent si elle n'avait pas rêvé de lui pendant la nuit. Voyant qu'elle ne pouvait rien pour la réforme des mœurs, elle se retira dans ses terres. Les mortifications qu'elle s'imposait volontairement, la firent passer pour folle aux yeux de sa famille. Elle fit le voyage de Rome (1346), et ne revit plus sa patrie. On la vit ensuite entreprendre des pèlerinages dans tous les lieux saints, laissant partout des souvenirs de son austérité, de sa charité et de sa modestie, et une renommée de sainteté qui vit encore. Elle accomplit, en société avec ses deux fils, le pèlerinage de Jérusalem, et mourut à Rome (1370), à l'âge de 70 ans.

La croyance en ses mérites était si bien établie, que le peuple accourut en foule, pour toucher son corps, au couvent de saint Laurent, où elle avait rendu le dernier soupir, et qu'on ne put l'inhumer qu'au bout de deux jours. Les religieuses gardèrent sa main droite, comme une relique; ses restes furent transférés en Suède. Objet de vénération pour le peuple suédois, comme elle l'avait été pour le peuple romain, partout sur son passage les populations voulaient toucher ses saints restes, qui furent déposés au couvent de sainte Brigitte, qu'elle avait fondé à Wadstena. Elle fut canonisée le 7 octobre 1391. Cet ordre de religieuses

prit le nom de celle qui l'avait créé, ou celui du sauveur. On disait que la règle en avait été dictée à Brigitte par J.-C. De tous les couvents de Suède, celui-ci jouissait de la plus grande popularité. On y faisait des pèlerinages. Les femmes des premières familles, des princesses mêmes y venaient chercher un refuge contre leurs malheurs, et des consolations dans les pratiques d'une piété fervente.

CHAPITRE XII.

ALBREKT ET LA REINE MARGUERITE.

Albrekt avait vaincu, à Enkœping, Magnus-*l'Enjoleur*, et s'était emparé de sa personne. Cependant son pouvoir n'était pas encore assis dans tout le royaume ; dans le midi et l'ouest, le roi déchu comptait parmi ses partisans la plupart des grands propriétaires de châteaux et de domaines. Leur influence excita des troubles, et l'on eut une guerre à soutenir avec Hakon, roi de Norvège, qui voulait secourir son père. D'un autre côté, Albrekt perdait peu à peu, par ses prodigalités, par les nouveaux impôts qu'il levait et surtout par sa prédilection pour les Allemands, l'affection que le peuple lui avait d'abord portée. Non-seulement il ne pouvait reprendre à Waldemar la Scanie, le Halland et le Bleking, mais il avait encore la faiblesse de céder des portions de son territoire ; et l'espoir qu'on avait mis en lui s'évanouissait chaque jour. Hakon, voulant profiter du changement qui s'était opéré dans l'opinion publique, envahit le pays, où il ne rencontra pas d'obstacles sérieux, et poursuivit ses succès jusqu'à

Stockholm, dont il commença le siége. Il avait assis son camp sur les hauteurs de Kungsbacken. Le danger détermina Albrekt à redoubler d'efforts pour rallier à son parti les grands seigneurs, avec lesquels il avait jusqu'alors vécu en mauvaise intelligence. La réconciliation eut lieu dans l'église des franciscains (aujourd'hui de Riddarholm), à l'entrée de la rue de la Reine. Il reconnut par écrit que ses agents avaient commis beaucoup d'exactions envers les habitants du royaume et il promit que ces abus ne se renouvelleraient plus à l'avenir. Pour garantie de cette promesse, il remit les châteaux aux mains des sénateurs. Toute la noblesse prit aussitôt les armes, et tout espoir de succès fut dès lors enlevé à Hakon. Il se hâta de faire la paix. Magnus fut mis en liberté, et on lui assigna une pension. En revanche, le père et le fils cédaient à Albrekt leurs prétentions sur la Scanie et sur la Suède.

Waldemar Otterdag, roi de Danemarck, le même qui avait obtenu du faible Magnus la cession de la Scanie, du Halland et du Bleking, avait trois enfants, Christophe, Marguerite et Ingeborg; Marguerite n'était pas belle; elle avait le teint brun, la taille forte et un esprit mâle; aussi son père disait-il souvent « que la nature s'était trompée en en faisant une femme. » Nous avons déjà dit qu'elle avait été fiancée dès son bas âge à Hakon, fils de Magnus-l'Enjoleur. La cérémonie nuptiale fut célébrée en

1365. Marguerite n'avait donc que onze ans, qu'elle portait déjà la couronne de Suède et de Norvège. La mort de son frère Christophe la rendit héritière de celle de Danemarck. Cette princesse fut envoyée en Norvège. On lui donna pour gouvernante, à cause de son jeune âge et de sa légèreté, la fille de sainte Brigitte, femme d'un caractère sévère.

Waldemar mourut en 1375 : *Olof*, fils unique de Marguerite, fut alors nommé roi ; sa mère devait prendre la régence jusqu'à sa majorité. Cinq ans après (1380), Hakon mourut en Norvège, et la reine Marguerite prit aussi la direction des affaires de ce pays. Enfin, Olof étant mort lui-même (1387), Marguerite se vit à la tête des deux royaumes de Norvège et de Danemarck; plusieurs princes firent des tentatives sur ces pays; mais elle déjoua leurs desseins, et sut conserver par sa prudence et par son énergie ce qu'elle devait au hasard de sa naissance et à la fortune.

Albrekt ne pouvait dissimuler son ressentiment contre les seigneurs, qui lui avaient imposé de si rudes conditions. Il mit de plus en plus sa confiance dans les Allemands. Le peuple se voyait tourmenté par des mercenaires de cette nation, qui exerçaient impunément toutes sortes de violences sur les regnicoles. L'irritation gagnait tout le monde, car, à tant d'outrages venaient se joindre encore d'énormes contributions, nécessitées par le luxe de la cour.

Bo Jonsson apparaît dans ces circonstances le plus riche seigneur qui ait jamais existé dans le nord; dirigeant, pour ainsi dire, le sénat, et maître de tous les châteaux, il faisait trembler Albrekt lui-même, et convoquait des assemblées sans même lui en donner avis. Les autres seigneurs, à son exemple, se mirent à fortifier leurs châteaux. La licence ne connut plus de frein; quiconque avait des titres de noblesse et de la fortune se croyait en droit de commettre les crimes les plus odieux. Matts Gustafsson assassina dans une église l'évêque Gottschalk (1372); et, malgré la puissance du clergé et les excommunications dont il ne se faisait faute, le meurtrier n'encourut d'autre peine que celle de faire don de quelques terres et d'une somme d'argent à l'église de Linkœping, sept ans après le crime commis. Bo Jonsson Grip lui-même, dans un transport de jalousie, immola le chevalier Ferla au pied de l'autel des franciscains, à Stockholm, sans que personne osât, dit-on, lui adresser un mot de reproche.

L'état marchait à sa ruine; le peuple languissait; les paysans, habitués à en appeler de leurs griefs à la justice et au roi, étaient privés de ce recours. Quiconque s'adressait à Albreckt recevait pour toute réponse ces mots: «Je ne puis rien faire pour vous, mon ami.»

Le riche Bo Jonsson expira en 1386. Sa fortune était immense; il avait, en propriété ou en nantissement, les châteaux de Stockholm, de

Nykœping, de Kalmar, de Wiborg, de Roseborg, de Tawastehus, de Korsholm, d'Œrosten, d'Oppensten et de Rumlaborg, avec toutes les préfectures et les contrées qui en dépendaient. Il possédait en outre d'immenses domaines dans toutes les parties du royaume ; et, ce qui peut donner une idée de son opulence, c'est qu'il fit présent à un de ses parents de 115,000 demi-onces d'argent. Il choisit en mourant dix des plus hauts seigneurs pour administrer ses biens. Sa mort débarrassa le malheureux Albrekt d'un adversaire redoutable. Il voulut, au nom de la couronne, rentrer dans les terres usurpées par ce seigneur ; mais ce projet lui aliéna la noblesse et le clergé. Plusieurs membres de ces deux castes quittèrent le pays; d'autres, et c'étaient surtout les administrateurs de la fortune de Bo Jonsson, se défendirent dans les châteaux, et finirent par demander du secours à la reine Marguerite, lui ouvrant les portes des forteresses et la saluant du titre de reine. Elle promit à la noblesse de maintenir ses priviléges et se déclara surtout la protectrice des seigneurs qui disposaient de l'héritage de Bo Jonsson. Les choses prenaient une tournure inquiétante. Albrekt fit lever une grande armée en Allemagne. Ces troupes étaient remarquables par la richesse de leur équipement et par la renommée des princes et des comtes qui marchaient à leur tête. Elles se croyaient assurées de la victoire ; Albrekt lui-même ne

parlait qu'avec mépris de la reine, qu'il appelait le *roi sans culotte*, la *femme du moine*, parce qu'on l'accusait d'avoir pour amant l'abbé de Soro. Marguerite, plus prudente que lui et n'affichant pas un orgueil déplacé, sut se retirer à temps. Elle donna à Erik Wase le commandement de son armée, dans laquelle servaient beaucoup de Danois. On en vint aux mains dans les plaines de Falkœping, Erik Wase s'appuya d'un côté sur le penchant de la montagne de Mœsseberg, de l'autre sur un marais. En vain les capitaines les plus expérimentés de l'armée d'Albrekt le conjurèrent de retarder l'attaque; plusieurs autres, parmi lesquels Gerd Shakenborg et les plus jeunes, lui persuadèrent que rien ne pouvait lui résister. Il descendit dans la vallée pour franchir le marais. Une grande partie des Allemands s'y enfonça avec ses chevaux; quelques-uns seulement parvinrent de l'autre côté, et furent facilement battus par les Suédois. Ceux-ci attaquèrent à leur tour; et leurs ennemis éprouvèrent un désastre complet; Albrekt et son fils furent au nombre des prisonniers. La reine, pour se venger des injures du prince, le traita ignominieusement. Elle le fit revêtir du costume d'un fou de cour, et jeter avec son fils dans le donjon du château de Lindholm, en Scanie.

En Allemagne, comme en Suède, les seigneurs de cette époque vivaient dans leurs châteaux. Ils ne reconnaissaient aucune autorité,

et méprisaient les lois et le roi. Avaient-ils besoin d'argent ou de subsistances, ils pillaient les pays d'alentour ou détroussaient les voyageurs. Les commerçants avaient surtout à redouter leurs brigandages. L'Allemagne était, plus que tout autre pays, le théâtre de leurs exploits. Plusieurs villes formèrent une sorte de ligue pour protéger le commerce contre les coups de main de ces brigands. Cette association fut appelée la *Hansa*. Presque toutes les villes situées sur la Baltique en faisaient partie. Le commerce, dont elles étaient le foyer, avait attiré en Suède un grand nombre de négociants allemands, qui s'étaient établis principalement à Stockholm, à Sœderkœping et à Kalmar. Les faveurs dont ils avaient été comblés par Albrekt lui en avaient attaché un si grand nombre, que la majeure partie de la population était Allemande; une haine profonde divisait ces deux races indigène et étrangère; elle éclata surtout dans la guerre d'Albrekt et de Marguerite; les Suédois étaient du parti de la reine, les Allemands, de celui du roi. A Stockholm, qui avait une garnison allemande, les étrangers l'emportèrent, et tinrent la ville pour le compte d'Albrekt, qui gémissait dans la sombre tour de Linholmen. Marguerite leur donna le sobriquet de *Haette Broder* (frères du chapeau).

Albrekt avait des parents et des partisans en Allemagne. Ils armèrent des corsaires, qui capturèrent tous les vaisseaux appartenant à

l'un des trois royaumes, et portèrent la désolation sur les côtes. On les appela *Vitalie* ou *Fitalie Broeder* (compagnie ou frères de victuailles), parce qu'ils alléguaient pour cause de leurs déprédations le besoin de ravitailler Stockholm. Comme ils entretenaient des intelligences avec leurs compatriotes de la capitale, ils entrèrent par cette ville dans le lac Melaren, dont ils ravagèrent impitoyablement les rivages. Enkœping, Westeros, Linkœping, Malmo, Helsingborg, et enfin Bergen, sur la côte occidentale de la Norvège, furent par eux livrés aux flammes. Les trois royaumes souffraient également de ces attaques. Marguerite ne pouvait briser la puissance des villes anséatiques, et celles-ci n'étaient pas assez fortes pour délivrer Albrekt. Enfin une convention fut signée (1395), par laquelle ce roi et son fils Erik furent rendus à la liberté. On exigea d'eux une rançon, qui ne s'élevait pas à moins de 60,000 marcs d'argent; les villes anséatiques garantirent cette forte somme, hypothéquée sur Stockholm. Les dames du Mecklembourg offrirent leurs parures pour en acquitter une partie. Marguerite fit la remise de ce qui restait à payer, en prenant possession de la capitale.

La tranquillité une fois rétablie, cette reine fit proclamer (1396) son neveu Erik, prince royal et co-régent. Cette cérémonie eut lieu le 15 juillet, à Morasten. Alors fut adoptée, du consentement des grands, une mesure contre

laquelle avaient échoué les efforts d'Albrekt. Il fut arrêté que tout ce que les nobles possédaient des biens de la couronne, soit à titre de fiefs, soit à titre de nantissement, serait restitué. Il fut également convenu que tous les châteaux élevés pendant les dissentions seraient rasés, à moins d'une décision contraire. Erik donna l'assurance qu'il respecterait les priviléges de chacun, qu'il n'élèverait à la dignité de sénateur que des Suédois, et qu'il n'augmenterait les impôts qu'en cas de guerre.

L'année suivante, la reine convoqua à Kalmar les députés des trois royaumes pour faire couronner Erik. C'est du 20 juillet 1397 que date la célèbre *Union de Kalmar*, par laquelle ces trois royaumes devaient être réunis pour toujours et gouvernés chacun suivant ses lois.

Marguerite déploya une rare intelligence et une grande vigueur dans son administration. Le nord lui dut quelque repos, et il en avait un pressant besoin après tant de secousses et de tempêtes. Elle mit en usage tous les moyens à sa disposition pour rabaisser l'orgueil de la noblesse, qui avait jusque-là donné naissance à tous les troubles, soit en achetant des terres considérables, soit en faisant contracter à ses filles des alliances avec des familles moins considérées. Pleine de bienveillance pour le couvent de Wadstena, elle demanda à être inscrite au nombre des religieuses, et, en quittant ce saint lieu, elle baisa la main de toutes ses sœurs.

Cependant, ses mœurs n'étaient pas aussi pures qu'elle voulait le faire croire. Le bruit courut même qu'elle avait eu plusieurs enfants. Autant elle était aimée des Danois, qui l'appelaient la Sémiramis du nord, autant elle était détestée des Suédois. On prétend qu'elle donna à son successeur le conseil de prendre ses aliments en Suède, ses vêtements en Norvège et ses défenseurs en Danemarck. Les Suédois lui ayant reproché d'avoir confié aux étrangers les châteaux du royaume, au mépris de ses promesses, elle répondit: « Conservez mes lettres et mes assurances; je saurai conserver vos châteaux. » Mais les vexations dont des préfets accablaient le peuple excitèrent enfin un mécontentement général. La reine avait entrepris une guerre contre les ducs de Holstein, dont elle méprisait la faiblesse, mais qui suppléèrent par l'intelligence et la bravoure à la force qui leur manquait. L'armée des trois royaumes essuya une défaite complète (1410); Marguerite résolut de se rendre en personne sur le théâtre des hostilités, pour essayer de conclure la paix; mais sa tentative fut infructueuse. Elle s'embarqua à Flensbourg, pour retourner à Copenhague. Dans le trajet, elle mourut de la peste sur son vaisseau (1412). Par un hasard singulier, Albrekt de Meklenbourg expirait la même année : ennemis durant leur vie, ils se donnèrent la main pour en sortir.

CHAPITRE XIII.

—

ERIK XIII DE POMÉRANIE.

═

Le véritable nom de ce prince était *Henri ;* mais Marguerite lui fit prendre celui d'Erik, pour le rendre plus cher aux peuples du nord. Mûri par l'âge, il voulut régner par lui-même, et souvent il lui arriva d'agir contre la volonté de sa tante. Son règne s'ouvrit sous d'heureux auspices. Mais le bien qu'il avait fait fut détruit par la malheureuse guerre de Holstein. Il tenait opiniâtrément à son projet de soumettre ces petits princes. Chaque printemps, il arrivait avec des forces supérieures, tirées des trois royaumes, et il remportait sur eux quelques avantages. Il s'empara même une fois de Schleswig. Une autre fois, il occupa l'île de Femern, dont il fit sans pitié égorger tous les hommes et enlever les femmes et les enfants. Mais la résistance vigoureuse des ducs finissait toujours par lui faire essuyer de grandes pertes. Fatigué ainsi que ses chefs de cette guerre sans issue, il se retirait chaque automne, et perdait, pendant l'hiver, ce qu'il avait conquis dans la belle

saison. Les hostilités durèrent ainsi pendant trente ans. Elles épuisèrent les trois royaumes, principalement la Suède et la Norvège, d'où sortait beaucoup d'argent. Les paysans et les bourgeois payaient d'énormes impôts, et les nobles s'appauvrissaient par l'équipement des cavaliers qu'ils étaient obligés d'entretenir et par les rançons qu'on exigeait d'eux, lorsqu'ils étaient faits prisonniers. Le malheur accompagnait Erik dans toutes ses entreprises; en outre la peste vint fondre sur ses états, durant les premières années de son règne. La foudre incendia Stockholm (1419), qui fut entièrement consumée. Les flammes dévoraient si rapidement les maisons, qu'une foule d'habitants ne purent s'y soustraire. D'autres trouvèrent la mort au milieu des flots, qu'ils voulaient passer sur de frêles barques. Le roi lui-même, dans ses fréquents voyages sur mer, était sans cesse poursuivi de violentes tempêtes. Il essuya souvent des naufrages. Une fois, entre autres, que, déguisé en marchand, il accomplissait un pèlerinage à Jérusalem, il fut pris par les Turcs, qui ne le relâchèrent qu'après lui avoir fait payer une forte rançon.

Il était marié à une princesse anglaise, Philippa, remplie de bonté, d'esprit et de courage. Il profita souvent de ses conseils, dans les premiers temps de son administration. On était sûr d'être favorablement accueilli de cette princesse, quand on allait lui demander le

redressement de quelque injustice. Dans les voyages qu'elle fit dans les provinces, elle calma bien des mécontentements, et adoucit bien des esprits aigris. Erik, en entreprenant son pèlerinage à la Terre Sainte, lui remit les rênes du gouvernement, qu'elle sut tenir d'une main ferme et à l'entière satisfaction du pays.

Pendant la guerre avec le Holstein, ce fut elle qui défendit Copenhague contre toute la flotte et toutes les forces des villes anséatiques, tandis que le roi s'était réfugié à Soro. Cette belle conduite éveilla la mesquine susceptibilité de son époux, que les peuples accusaient de lâcheté. Son amour pour elle s'éteignit, et il oublia dans les bras d'une dame attachée à la cour, nommée Cécile, ce qu'il se devait à lui-même et ce qu'il devait aux éminentes qualités d'une princesse adorée de ses sujets. Elle avait entrepris contre Stralsund une expédition qui ne réussit pas. Il lui fit un crime de ce malheur, sans lui tenir compte de son intention. Les services qu'il en avait reçus, sa faiblesse, sa qualité d'épouse, le gage de leur union qu'elle portait dans son sein, rien ne put arrêter sa puérile colère, qui s'emporta en mauvais traitements. Un accouchement prématuré mit en danger les jours de la reine. L'âme profondément blessée, elle résolut de renoncer à un monde qui n'avait payé son dévouement que par l'ingratitude. Elle s'enferma dans le couvent de Wadstena, où la suivirent l'amour et le

regret de tous ses sujets. Ce calme ne fut pas de longue durée. Le souvenir de ses malheurs et les suites de la brutalité d'Erik la firent bientôt descendre dans la tombe, et le roi put apprécier, mais trop tard, la perte qui l'avait frappé. Pour effacer son crime et honorer la mémoire de la reine, il fit des legs considérables aux couvents et aux églises; mais la légèreté de son caractère effaçait promptement en lui la trace des bonnes intentions et des louables sentiments. Son amour pour Cécile l'aveugla sur les mérites de Philippa. Ses fautes, la haine de ses sujets, les malheurs accumulés sur sa tête lui prouvèrent que la fortune l'avait abandonné à la mort de la reine.

Marguerite, tant qu'elle vécut, fut l'ange tutélaire d'Erik; quand elle n'exista plus, Philippa prit sa place. Cependant ses conseils finirent aussi par être méprisés; les favoris avaient seuls l'oreille du maître, qui se guidait principalement sur les inspirations de Henri Kœnigsmark. Le peuple commença à s'apercevoir que la dureté, la cruauté même remplaçaient la douceur et l'intelligence dans les actions de son roi. Il tenta, comme Magnus-l'Enjoleur, Albrekt, Marguerite et tous les souverains de cette époque en Europe, d'humilier l'orgueil de la noblesse et d'abattre une puissance qui méprisait les rois et opprimait les peuples; mais Erik manquait, pour accomplir ce projet, de l'énergie nécessaire et de l'autorité que donne la justice.

En attaquant les grands avec les armes de la perfidie et de la violence, il n'avait pas en vue de soulager le peuple ; il ne voulait que fonder son despotisme et l'étendre sur tous. Il mit dans cette tactique autant d'imprudence que de maladresse, et chaque coup qu'il portait réagissait sur son pouvoir. Il ne réussissait pas mieux avec le clergé. Persistant à vouloir nommer aux évêchés, il n'avait jamais gain de cause avec le pape, qui destituait des évêques, parce que son choix tombait toujours sur des sujets vicieux et indignes. La noblesse se plaignait de ce qu'au lieu de lui confier les châteaux, on les remettait aux mains des étrangers. Les préfets, généralement pris parmi ces derniers, devaient à leur défaut de nationalité le peu de cas qu'on faisait de leurs personnes, et à leurs exactions et à leur dureté la haine qu'on leur portait. Le plus cruel de tous était *Josse Eriksson*, noble danois, d'origine jutlandaise. Il commandait le château de Westeros, et son autorité s'étendait sur une partie du Westmanland et sur toute la Dalécarlie. Il pressurait les paysans sous une masse d'impôts. Après les avoir ruinés, il les faisait pendre, attelait leurs femmes enceintes à des charrettes de foin, et réservait les jeunes filles pour ses brutales passions. Il fit main basse sur la fortune d'une infinité de braves gens, accusés et condamnés à son instigation.

Dans les anciens temps, la Dalécarlie, entourée et coupée de montagnes, traversée par

le grand et rapide fleuve de Dala, était peu visitée. Les habitants vivaient sans relations avec les autres pays voisins. Forcés de lutter contre une nature stérile et ingrate, ils étaient devenus vigoureux et braves. La pauvreté les avait rendus laborieux et sobres, et leurs mœurs, simples et pures, n'avaient point encore été corrompues par le contact des coutumes étrangères. Ils portaient une haine profonde à une tyrannie étrangère, qu'ils étaient d'autant moins disposés à souffrir, qu'ils n'avaient jamais, en leur qualité de francs-tenanciers, supporté même l'oppression des seigneurs indigènes. Habitués à la fidélité et à l'obéissance, ils tolérèrent longtemps la cruauté de Josse Erikson, et se contentèrent de demander justice au roi. Leurs réclamations furent taxées de séditieuses par les protecteurs que le préfet avait à la cour de Copenhague. Leurs plaintes ayant été repoussées, un murmure général circula dans leurs vallées et leurs montagnes. Ils s'assemblèrent et tinrent conseil. La présence des serviteurs de ce préfet exécré augmenta leur indignation. Leur cœur saignait d'être obligés, nombreux et robustes qu'ils étaient, de souffrir les outrages et les violences d'une poignée de mercenaires. Tout était prêt pour la révolte; il ne manquait plus qu'un chef; il fut bientôt trouvé.

Alors vivait en Dalécarlie, près du Kopparberget, un propriétaire de mines, appelé *Engel-*

brekt Engelbrektsson, homme qui, dans un corps chétif, cachait une âme forte et un courage invincible. Il avait, dans sa jeunesse, vécu à la cour des grands, et passait pour être aussi éloquent que brave. Il se chargea d'aller porter à Erik les plaintes des Dalécarliens. Le roi révoquant en doute la vérité des faits allégués, il consentit à perdre la vie s'ils étaient reconnus faux. Erik renvoya aux sénateurs l'examen de ces plaintes, et Engelbrekt, porteur de l'ordre qui le leur soumettait, se mit en route pour Stockholm. Les faits se trouvèrent exacts et Engelbrekt porta lui-même au roi l'opinion du sénat. Cette hardiesse mit Erik en fureur : « Vous ne savez que vous plaindre, lui dit-il, partez et ne reparaissez jamais devant moi. » Engelbrekt lui tourna le dos en murmurant : « *Oui je reviendrai, mais ce sera à la tête de* 100,000 *hommes.* » A sa voix, en effet, les Dalécarliens se lèvent en masse, jurant de secouer leur joug ou de périr les armes à la main. Engelbrekt marche à la tête, et, dans l'automne de 1433, ils s'avancent vers Westeros, château très-fort, où commandait Josse Eriksson. A la nouvelle de cette révolte, le sénat quitte Stockholm en toute hâte, et court à la rencontre des Dalécarliens, que ses prières et la promesse de leur faire obtenir justice, déterminent à regagner leurs foyers. Cependant le roi refuse de se rendre aux conseils des sénateurs. Le préfet danois est maintenu, et des soldats sont envoyés dans

la Dalécarlie pour y lever des impôts. Alors le peuple ne se contient plus ; il reprend les armes (printemps de 1434) et se dirige de rechef sur Westeros. Nouvelle démarche des sénateurs, qui déposent Josse, et persuadent aux paysans de regagner leurs montagnes. Mais ils apprennent bientôt que non-seulement cet homme détesté n'a pas été puni à son arrivée à Copenhague, mais que le roi a manifesté encore l'intention de leur envoyer un administrateur plus intraitable. La mesure était comblée; les Dalécarliens se réunissent sous les ordres d'Engelbrekt, mais cette fois, c'est pour chasser les préfets étrangers, détruire leurs châteaux et délivrer le pays d'un joug dont il est fatigué. Borganes, sur le fleuve de Dala, puis Kœping, sont les premières places sacrifiées à leur vengeance. Westeros est pris et les Westmanlandais y réunissent leurs forces à celles de leurs voisins. Engelbrekt écrit aux sénateurs pour réclamer leur appui; il les menace, en cas de refus, de leur ôter leurs propriétés, et même la vie. A Westeros, il se concilie plusieurs partisans, entre autres *Nils Puke*, qui reçoit le commandement du château de cette ville. Toute la surface du royaume est bientôt métamorphosée en un vaste camp. La Finlande se révolte; le Norrland suit son exemple ; presque tous les châteaux sont abandonnés ou incendiés par ceux mêmes qui les occupent. Stockholm seul tient encore; là,

commande *Hans Krœpelin*, le seul étranger qui ait su se faire aimer des Suédois. Il était brave, juste et modéré; on conclut avec lui un armistice. Cependant Engelbrekt, occupé au siége de Ringstaholm, château de Norrkœping, apprend que les évêques et les sénateurs se réunissent à Wadstena. Il s'y rend en toute hâte, à la tête de 1000 cavaliers, et se présente à l'assemblée, où il dit que, depuis Magnus Ladulos, aucun roi n'a travaillé au bien-être du peuple; que tous n'ont recherché que leur avantage, et qu'Erik les a tous surpassés en incapacité et en mauvais vouloir. Il déclare qu'il est résolu à délivrer le pays de l'oppression, et termine en demandant le concours des grands et des évêques. Ceux-ci répondirent qu'ils ne pouvaient manquer à la fidélité qu'ils avaient jurée au roi, et qu'ils ne prêteraient jamais la main à une révolte. Il répliqua que leur fidélité était subordonnée à celle du roi, et qu'en rompant ses serments, il les avait affranchis des leurs. Il employa encore d'autres raisonnements pour les convaincre; mais, les trouvant inébranlables, il changea de langage. « Si vous n'embrassez pas la cause du peuple, dit-il, vous êtes tous voués à la mort. » Il saisit au collet l'évêque de Linkœping, et menaça de le livrer à la rage de ses soldats. Sénateurs et évêques demandèrent grâce, et promirent leur appui pour la délivrance de la Suède. Engelbrekt rédigea sur-le-champ une lettre signée de

tous les assistants, par laquelle ils déclaraient à Erik qu'ils se déliaient des engagements qu'ils avaient pris envers lui. Cet acte d'énergie consommé, il prit tous les châteaux l'un après l'autre. Son armée grossissait tellement, que, quand il arriva aux frontières de la Scanie, elle comptait déjà 100,000 hommes. La discipline y était si bien observée, que pas une plainte ne s'était élevée contre ses soldats quand, vers l'automne, ils furent renvoyés dans leurs foyers.

Cependant Erik s'armait pour venir au secours de Stockholm, avant l'expiration de l'armistice conclu entre Krœpelin et Engelbrekt. Il quitte les côtes de Seland avec une forte armée, composée de Danois et d'Allemands, mais à peine est-elle parvenue à la hauteur de Bornholm, qu'elle est assaillie par une affreuse tempête, qui disperse la flotte. Plusieurs vaisseaux périssent; le reste est obligé de relâcher à Kalmar pour se procurer des vivres. Il a beaucoup de peine à arriver à Stockholm.

Engelbrekt n'a pas plus tôt appris l'entrée d'Erik dans la capitale, qu'il appelle tous les habitants aux armes, et forme le blocus de la ville. Les choses ne furent pas poussées plus loin. Erik redoutait la supériorité de ses ennemis. La plupart des nobles qui faisaient partie de l'armée d'Engelbrekt étaient jaloux de son autorité, et craignaient de favoriser la prépon-

dérance des paysans. Ces raisons firent conclure un armistiee d'un an. Le roi se rendit en Danemarck, et les Suédois le nommèrent de suite régent à Arboga. On était convenu d'une entrevue qui devait avoir lieu à Stockholm, le 8 septembre. Là, on énuméra toutes les fautes du gouvernement; une réconciliation plâtrée s'opéra, mais la décision à prendre sur les principaux griefs fut ajournée à une nouvelle entrevue. Il n'était question de rien moins que de ne laisser au choix du roi que les nominations des commandants de Stockholm et de Kalmar; les autres gouverneurs et préfets devaient être exclusivement suédois. Engelbrekt commanderait le château d'Œrebro; on devait pourvoir à la nomination d'un *Drots* (garde des sceaux) et d'un *Marsk* (connétable). Mais ces dignitaires désignés ne reçurent aucune instruction, au départ du roi, et lorsque *Charles Knutsson Bonde*, qui était appelé aux fonctions de marsk en demanda, on lui répondit : « N'étendez pas vos pieds au delà de la couverture. » Cependant les équipages de la flotte pillaient les côtes et vexaient les habitants. Ces malheureux coururent à Œrebro, auprès d'Engelbrekt, de qui seul ils attendaient aide et protection. Une nouvelle assemblée fut convoquée à Arboga (20 janvier 1436). Là le roi fut accusé d'avoir rompu le traité qu'il venait de signer. Stockholm fut assiégé, et Charles Knutsson nommé régent par l'influence de la noblesse

et du clergé. Cette nomination souleva un tel mécontentement chez le peuple, que le nouveau titulaire fut obligé de partager le pouvoir avec Engelbrekt, qui devait commander l'armée, pendant que son collègue dirigerait les opérations du siége. Engelbrekt enleva en peu de temps aux Danois les châteaux qu'ils occupaient encore. La prise de celui d'Axewalle, en Vestrogothie, fut le dernier exploit de ce grand homme. Il tomba malade, et l'on eut de la peine à le transporter à Œrebro. En même temps un message du sénat l'appelait à Stockholm, où des affaires importantes réclamaient sa présence. Ne pouvant supporter la fatigue d'un voyage par terre, il monta deux petites barques avec sa famille et sa suite, qui ne se composait que de quelques serviteurs. Ils arrivèrent, sur le soir, à une petite île, où ils résolurent de passer la nuit, et où ils allumèrent du feu, pour se garantir du froid qui se faisait vivement sentir. A peine avaient-ils mis pied à terre, qu'ils virent venir une petite nacelle, montée par des hommes armés. C'était le fils de Benoît Nilsson, de la famille Natt och Dag, ancien ennemi d'Engelbrekt, mais avec lequel il se croyait réconcilié. Comme il possédait une terre dans le voisinage, Engelbrekt crut qu'il venait l'inviter à y passer la nuit. Appuyé sur sa béquille, il va en chancelant à sa rencontre, et lui indique un bon mouillage. Mais le jeune Mons Bengtsson, s'élançant à

terre, lui demande avec colère, s'il n'y a plus un seul lieu dans le royaume où l'on soit en sûreté contre Engelbrekt. Sur la réponse que lui fait celui-ci, qu'il ne soupçonnait pas qu'ils fussent ennemis, Mons Bengtsson lui lance sa hache à la tête. Le malade, avec sa béquille, pare le coup en détournant l'arme qui le blesse à la main. De nouveaux coups portés à Engelbrekt à la tête et au cou, l'étendent sans vie sur le rivage. Alors l'assassin, comme une bête féroce, écrase la tête du vieillard, lui couvre le corps de flèches, et le laisse baigné dans son sang; puis il emmène la femme et les compagnons de sa victime, et les retient prisonniers dans son château. Cet événement eut lieu le 27 avril 1436. Le peuple a gardé le souvenir national d'Engelbrekt, et l'a toujours considéré comme le martyr de la liberté suédoise. La superstition a attaché à son tombeau la vertu de faire des miracles. L'île du lac Hjelmaren, où il fut assassiné, porte encore aujourd'hui le nom d'Engelbrekten.

Cependant les débauches d'Erik lui avaient fait perdre toute estime en Danemarck. Il quitta les riants rivages de l'île de Seland pour aller s'établir dans celle de Gottland, emportant tous les joyaux de la couronne, et toujours accompagné de sa concubine Cécile. Les Danois rompirent bientôt les derniers liens qui les unissaient à lui, et élurent à sa place son neveu, le prince *Christophe* de Bavière. Les Sué-

dois (1439) ne tardèrent pas à suivre cet exemple. Erik ne fit aucune tentative pour recouvrer le pouvoir, et vécut sans nul souci à Gottland, n'ayant d'autre occupation que de piller les vaisseaux de ses anciens sujets, qui naviguaient dans la Baltique. Il mena cette vie pendant dix ans, rentra plus tard dans sa patrie, et mourut à Rugenwald, en 1450, à l'âge de soixante-quatre ans.

CHAPITRE XIV.

CHARLES VIII KNUTSSON.

A la mort d'Engelbrekt, *Charles Knutsson* était l'homme le plus puissant de la Suède. Agé de vingt-huit ans, riche, éloquent, d'une stature imposante, il comptait parmi ses ancêtres Jedward Bonde, et descendait ainsi d'Erik-le-Saint. Tous ces mérites étaient obscurcis par son penchant pour les plaisirs, par son luxe effréné, par son ambition sans bornes. Il était peu scrupuleux sur le choix des moyens qui pouvaient le conduire au trône où il aspirait. Une autre ambition marchait à côté de la sienne, c'était celle d'*Erik Puke,* qui visait aussi au pouvoir. Il était devenu l'ennemi de Charles Knutsson depuis la nomination de celui-ci à la régence. Rude et emporté, il exerçait une grande influence sur les paysans, et s'en servait pour les pousser à l'insurrection contre le régent, qu'il fatiguait de menaces et d'attaques sourdes ou directes. Charles Knutsson endura d'abord tout avec assez de patience. Mais à la fin, ayant attiré Erik à Westeros sous prétexte

d'entrer en négociation avec lui, il s'empara de sa personne, et le livra au bourreau (1437). Ce ne fut pas le seul noble contre lequel le régent eut à lutter. Son propre beau-frère, oncle de l'assassin d'Engelbrekt, se révolta contre lui et embrassa le parti d'Erik.

Les paysans, soupçonnant Charles de n'être pas étranger au meurtre d'Engelbrekt, étaient mal disposés pour lui. Les prêtres ne pouvaient supporter l'idée qu'il serait un jour leur roi, parce qu'ils le regardaient, lui et ses nobles, comme le seul obstacle au renouvellement de l'union de Kalmar. Toutes les tentatives de Charles échouèrent d'abord contre cette opposition. Il parvint cependant à éloigner Christophe pour deux ans et à administrer le royaume, en qualité de régent. Mais enfin, il se vit contraint de céder à la volonté des sénateurs, et à la ruse de Christophe, qui promettait de grands avantages aux Suédois et à Charles. Il fit don à ce dernier, comme fief, de l'île d'Oland et de la Finlande, et le déchargea de toute responsabilité pour son administration. A ces conditions-là, Christophe fut proclamé roi. C'était pour Charles un simple ajournement de ses prétentions à la couronne. Le bruit courut qu'une pieuse nonne lui avait révélé ses hautes destinées. Une jeune fille avait même vu une couronne rayonner sur sa tête, dans l'église de Wadstena, et, quand Christophe fit son entrée solennelle dans la capitale, la taille ma-

jestueuse de Charles effaçait tellement celle du roi, qui était court et replet, et donnait le bras, en marchant à son rival, que le peuple disait: « Le marsk est plus beau et plus digne de porter le diadème; malheur à ceux qui ont arrangé les choses de cette façon! » Charles Knutsson se rendit en Finlande. Le roi, dans ses tournées, recevait avec bienveillance tous ceux qui avaient à se plaindre de son rival. La froideur glaçait tous les rapports qui existaient entre Christophe et son puissant sujet. Le monarque parvint insensiblement à affaiblir l'influence de Charles; mais il ne put réussir à gagner l'amour de son peuple, car, quoique spirituel et enjoué, il manquait de sagesse et d'équité. La ruse ne peut rien contre la haine. L'irritation des esprits fut accrue par sa réponse aux Suédois qui se plaignaient des pirateries d'Erik: « Il faut bien, dit-il, que mon oncle vive. » Mais ce qui contribua le plus à porter cette irritation à son comble, ce furent les mauvaises récoltes qui suivirent et la disette qui en fut la conséquence. Au moins, sous ce rapport, l'administration de Charles Knutsson avait été supportable. Les paysans, réduits à se nourrir d'écorces d'arbres, gratifièrent Christophe de l'épithète de *Roi des écorces;* et la croyance populaire attribua les mauvaises années aux débauches du roi. Il se jetait, en effet, à corps perdu dans tous les plaisirs, et négligeait la reine, qui était cependant la plus belle femme du nord.

Au reste, Christophe était gracieux, aimable, et il déploya une haute intelligence dans le maniement des affaires, quoiqu'il y mêlât de la ruse et de la perfidie. Ses efforts tendaient surtout à dégager les royaumes du nord des liens que leur avaient imposés les villes anséatiques. Mais, au milieu de ses préparatifs, il mourut subitement (6 janvier 1448) à Helsingborg, sans laisser de postérité.

La loi de Magnus-l'Enjoleur avait été adoptée dans tout le royaume dès 1442.

Après la mort de Christophe, les deux frères, *Benoît* et *Nils Oxenstjerna*, furent proclamés régents. Cette famille n'était pas assez puissante pour s'emparer de la couronne, aussi voulut-elle le maintien de l'union de Kalmar. Elle était soutenue dans ce projet par le *Wasa*. En revanche, les puissantes famille de Bonde et de Bjelke prirent parti pour Charles Knutsson, qui se hâta de revenir de la Finlande, à la tête de 800 cavaliers. Avant son arrivée, des bruits et des présages, annonçant qu'il serait roi, avaient déjà couru dans le royaume. Durant tout le printemps, il avait régné une telle sécheresse, qu'on redoutait encore une mauvaise récolte. Mais à peine Charles a-t- il touche le sol de la Suède (23 mai), qu'une pluie abondante vient ranimer la nature. Le peuple voit dans cet accident le signe de la volonté de Dieu, qui désigne ce prince comme celui qui doit porter la couronne. Charles est proclamé et couronné

avec pompe à Upsala. A peine a-t-il ceint la couronne qu'il songe à réprimer les pirateries d'Erik. Il s'empare de l'île; il est nommé roi de Norvège et couronné à Trondheim (1449). Son règne s'ouvrit donc sous d'heureux auspices; mais la fortune lui retira bientôt ses faveurs. La jalousie de la noblesse, la prépondérance du clergé, l'ignorance du peuple, les intrigues du Danemarck, tout contribua à jeter le royaume dans de nouveaux troubles. Le commandant, Mons Gren, laissa l'armée inactive dans l'île de Gottland, jusqu'à ce que Erik, enfermé dans la citadelle de Wisborg, eût reçu des renforts du Danemarck, qui avait choisi pour roi, *Christian* d'Oldembourg. Les Suédois furent obligés de quitter l'île, et leur général fit à ce prince des protestations secrètes de dévouement, lui promettant de l'établir sur le trône.

On convint d'une entrevue à Halmstad (5 février 1450), avec les Danois. Parmi les douze seigneurs suédois qui y assistaient, figuraient Nils Jonsson Oxenstjerna, ennemi secret de Charles, et Mons Gren, dont le roi ne soupçonnait pas la fidélité. Le maintien de l'union de Kalmar y fut résolu; les trois couronnes devaient appartenir au survivant des rois; Charles devait renoncer à la couronne de Norvège. La question de savoir à qui reviendrait l'île de Gottland fut remise à une autre réunion. Toutes ces conditions étaient contraires aux

instructions de Charles. Redoutant les effets de sa colère et ne songeant qu'à leurs propres intérêts, les plénipotentiaires se liguèrent pour le contraindre à abdiquer. L'archevêque Jons Bengtsson Oxenstjerna prenait la part la plus active à cette trahison. Magnus, évêque d'Abo, révéla au roi tout ce qui se tramait. Charles céda la couronne de Norvège, conformément aux stipulations de Halmstad.

Sur ces entrefaites, la peste éclatait avec tant de violence, qu'à Stockholm seulement, elle moissonna 9000 hommes. La reine Catherine fut au nombre des victimes; ce fut une grande douleur pour Charles; car elle réunissait à une rare beauté un esprit doux et conciliant, qui avait souvent dissipé les sombres soucis du monarque. Elle laissait neuf enfants, dont aucun ne fut connu dans l'histoire.

Christian, ne pouvant arriver à rien par ses intrigues, commença à agir ouvertement. De temps à autre, il faisait quelques invasions en Suède, et s'y livrait au pillage. Charles Knutsson, pour se venger de cette violation des traités, rassembla des troupes, et se jeta en Scanie, où il usa de représailles. Lund, qui avait été jusqu'alors florissante, fut livrée aux flammes, qui n'épargnèrent que la belle cathédrale et quelques couvents. Le tableau de cette campagne n'offre que crimes et ravages, sans aucun fait d'armes honorable qui en atténue la pénible impression. L'année suivante, le roi se pré-

parait à mettre à la voile, lorsqu'il reçut la nouvelle que Christian avait envahi la Vestrogothie et le Smoland. Il marche à la rencontre de l'ennemi, qui, à son approche, rentre dans ses lignes. Stockholm, attaqué par la flotte danoise, fut sauvé. Mais partout on apercevait les signes de la trahison que l'entrevue d'Halmstad avait fait germer parmi les grands. Charles reçut pour réponse à une ordonnance de convocation des seigneurs et des évêques, qu'ils ne voulaient plus avoir de rapports avec lui. Ils se fortifièrent dans leurs châteaux et engagèrent Christian à entrer dans l'Upland, promettant de soutenir sa cause. Les Visigohts rendirent hommage au roi de Danemarck. Charles, se voyant trahi de tous côtés, ne savait plus à qui se fier. Cependant un désastre que les Danois éprouvèrent dans les montagnes de Holweden, qui séparent le Smoland de l'Ostrogothie, et des maladies pestilentielles qui moissonnèrent les mercenaires de Christian, jetèrent parmi eux un tel découragement, qu'ils ne surent pas même tirer parti des avantages de cette campagne. Mais Lœdœse était encore au pouvoir des Danois, et la fidélité des Visigoths chancelait. Pour soumettre ces provinces, Charles envoya son neveu, *Thord Bonde*, jeune encore, mais le plus intrépide des guerriers du royaume. Il prit la ville par surprise. Ce fut sans doute à cette circonstance qu'il dut la découverte d'une cassette renfermant des lettres

qui prouvaient la trahison des seigneurs. Ces pièces furent communiquées au sénat; mais l'influence des grands était si puissante et leur jalousie contre Charles si unanime, qu'il n'osa les punir, et fut contraint d'accepter une réconciliation.

Le succès couronnait toutes les entreprises de Thord Bonde. Il ne défendait pas seulement par son courage la Vestrogothie, qu'il avait réduite à l'obéissance, il chassait encore les Danois du Smoland, envahissait la Norvège, et élevait des forteresses sur les frontières de ce royaume. Il était le bouclier de Charles contre ses ennemis à l'extérieur, et la terreur de ses envieux au dedans. Malheureusement, ce brave guerrier périt sous les coups d'un traître, appelé Josse Boson, qui avait su gagner sa confiance. Cette perte était irréparable pour Charles. Dès ce moment, ses affaires allèrent de mal en pis. Le clergé lui-même se tourna contre lui, lorsqu'il lui eut demandé (1453) la restitution des biens et des terres acquis par l'église contrairement à la loi de Suède. Bien que Charles eût renoncé à cette mesure, par suite de la résistance des prêtres, il n'était pas moins l'objet de leur inimitié. Quant à l'hostilité de la noblesse, elle avait pour cause non-seulement l'envie, mais l'intérêt. Elle se plaignait de ce que tous les grands fiefs étaient réservés aux plus proches parents du prince. Le luxe de sa cour blessait également la vanité des grands;

on avait compté, dans un banquet, jusqu'à 1,400 plats en argent. Les cœurs s'étaient donc éloignés de lui, et son implacable ennemi, l'archevêque Jons Bengtsson (Oxenstjerna), n'attendait que l'occasion de donner carrière à son ressentiment. Charles se reposait sur son immense fortune, sur les serviteurs dévoués qu'il conservait et sur les forteresses dont il était maître. Cependant il ne tarda pas à éprouver combien un gouvernement est faible quand il ne s'appuie pas sur la fidélité et l'affection des citoyens.

Les Danois n'eurent pas plus tôt reçu la nouvelle de la mort du vaillant Thord Bonde, qu'ils s'emparèrent de l'île d'Oland, et assiégèrent le château de Kalmar. Charles marcha à leur rencontre, et chargea l'archevêque de réunir des troupes en Upland. Ce prélat crut le moment favorable pour écraser son ennemi. Il rassembla tous ses parents et ses serviteurs, et annonça, par une affiche placardée dans la cathédrale d'Upsala, qu'il ne reconnaissait plus l'autorité du souverain. En face des reliques de saint Erik, il se dépouilla de ses ornements pontificaux, déposa sur l'autel la crosse et la mître, et, s'armant de l'épée et du casque, jura de ne reparaître dans le temple qu'après avoir rétabli la loi dans le royaume. A la tête d'un corps formidable, il s'empara de tous les domaines de Charles. Celui-ci, à cette nouvelle inattendue, rebrousse chemin pour tomber à l'improviste sur l'archevêque; mais il est lui-

même attaqué et blessé, et ne rentre qu'avec peine dans Stockholm. Ne s'y croyant pas en sûreté, il s'embarque, avec tout ce qu'il a de précieux, pour Dantzig, où il est bien accueilli. Abandonné de ses sujets, il apprend bientôt que sa capitale même est tombée au pouvoir du vainqueur.

L'archevêque avait le projet d'appeler Christian au trône; mais on était si peu disposé à supporter une domination étrangère, qu'il fut obligé de promettre solennellement aux paysans et aux bourgeois de n'introduire en Suède aucun prince d'un autre pays. Mais Jons Bengtsson n'était pas homme à reculer devant un parjure. Il fit avertir secrètement Christian qu'il pouvait se présenter avec une flotte, et celui-ci eut bientôt pris son parti. Reçu à Stockholm par l'archevêque, il fut couronné à Upsala le 29 juillet 1457. Son fils Jean (Hans) fut déclaré héritier du trône. On instruisit le procès de Charles Knutsson, que ses ennemis firent déclarer traître à la patrie et condamner à la perte de tous ses biens en Suède.

Christian régna quelque temps en paix. Il avait quelques-unes des qualités de l'homme privé et de l'homme d'état; mais il manquait d'énergie, et sa main était trop débile pour tenir le gouvernail dans des temps orageux. Il commit de nombreuses fautes, qui préparèrent sa chute. On le vit ainsi violer sans pudeur les promesses qu'il avait faites à son couronnement,

ce qui du reste n'était pas rare dans ces siècles d'immoralité. Puis, s'imaginant qu'une conspiration s'était formée en faveur de Charles, il fit subir la question à plusieurs personnes innocentes; son avarice lui fit perdre aussi beaucoup dans l'opinion des Suédois. Redoutant la puissance de l'archevêque, homme entreprenant, comme on l'a vu, il le fit arrêter et emmener prisonnier en Danemarck, en 1463. Cet acte tyrannique fut le signal d'une insurrection sérieuse, à la tête de laquelle se mit l'évêque de Linkœping, *Kettil Carlsson Wasa*, qui, avec ses nombreux partisans, s'empara de plusieurs châteaux, et mit le siége devant Stockholm. Christian, à cette nouvelle, vole au secours de cette ville, et poursuit l'épée dans les reins l'évêque et Sten Sture, chefs des insurgés, qui se retirent en Dalécarlie. Mais le roi, s'étant avancé imprudemment, tomba dans une embuscade, perdit beaucoup de monde, et se sauva à Stockholm, d'où il mit à la voile pour Copenhague. Charles Knutsson fut rappelé et monta sur le trône pour la seconde fois (1464). Son pouvoir fut de courte durée. S'étant brouillé avec l'évêque Kettil, il eut à se défendre contre son ancien ennemi, l'archevêque, que Christian avait mis en liberté. Trahi et abandonné de tout le monde, il abdiqua, et se contenta du château de Raseborg, en Finlande, réduit, dit l'histoire, à une telle misère, qu'il ne put acquitter 50 marcs qu'il devait.

L'archevêque Jons Bengtsson et l'évêque Kettil exerçaient alors la plus grande influence. Ils se donnaient le titre de régents du royaume. Le premier crut pouvoir gouverner à son gré, mais il rencontra des obstacles qu'il ne prévoyait pas. Les nobles, dans une assemblée, choisirent pour régent, en dépit de la volonté de l'archevêque, *Erik Axelsson Tott*. Les paysans n'étaient pas disposés à favoriser les prétentions de ce prélat. Ils disaient que, de temps immémorial, la Suède était *un royaume* et non un *diocèse*. Le chapitre d'Upsala lui avait même écrit qu'il ne devait s'occuper que de ses devoirs de pasteur, et laisser de côté les affaires temporelles. Mais sa nature turbulente et guerrière ne pouvait s'accommoder d'un pareil repos. Cependant le peuple se montrait irrité contre lui, et il était question de rappeler Charles. Nils Sture, peu puissant, mais audacieux et actif, fut le premier qui se déclara pour Charles contre l'archevêque. Le parti de celui-là acquit d'autant plus de force, que l'opulent Ivar Tott devint l'ennemi de Christian, et épousa la fille de Charles Knutsson. Ainsi les frères Tott, naguère partisans du roi danois, étaient maintenant les plus fermes appuis du roi détrôné. Le royaume était dans un état déplorable : de nombreuses troupes sillonnaient les provinces, exerçant d'horribles déprédations. Il n'y avait plus de sûreté, plus d'ordre, plus d'autorité qui pût rendre justice. La discorde et un achar-

nement réciproque avaient remplacé le règne de la loi. Les Uplandais tenaient pour l'archevêque; les populations de la Gestricie et de la Dalécarlie pour les Sture, et les autres provinces pour les Tott. Cet état de choses dura deux ans. Enfin on se rapprocha, et l'on convint de rappeler Charles. Cet arrangement souriait aux paysans; leur parti triompha. La mort ayant enlevé le brave évêque Kettil, en 1466, l'archevêque se retira en Oland, pour être plus près du Danemarck. En même temps, Charles arriva de la Finlande, s'empara de la capitale, et fut proclamé roi pour la troisième fois. L'archevêque ne put supporter le chagrin que lui causait le succès de son rival; il mourut quelques semaines après, dans l'exil et la misère, chargé de malédictions, et sans emporter un seul regret. Les Danois perdirent en lui leur plus solide appui. Cependant il restait encore à Charles un adversaire redoutable dans la personne d'Erik Carlsson Wasa, frère de l'évêque Kettil. Mais cet orgueilleux seigneur, ayant été battu par les Dalécarliens, commandés par les Sture, s'enfuit en Danemarck. Une attaque dirigée contre la Vestrogothie, par Christian, fut également repoussée par Sten Sture.

Charles se voyait affermi sur son trône. Ses ennemis, à l'intérieur, étaient morts ou soumis; à l'extérieur, tout avait cédé à ses armes.

Les Tott et les Sture mirent, les uns leur courage, les autres leur influence au service de

son gouvernement. Le peuple harassé ne demandait que la paix et la tranquillité. Mais le malheureux monarque ne jouit pas longtemps d'un repos qu'il avait acheté si cher : il expira au mois de mai 1470. Sentant approcher sa fin, il appela Sten Sture à la régence, et lui donna le château de Stockholm, en lui conseillant de n'aspirer jamais à la couronne ni au titre de roi. « *C'est cette ambition*, ajouta-t-il, *qui a ruiné ma fortune et qui me coûte la vie.* »

CHAPITRE XV.

LES STURES.

Les anciens Stures étaient d'une famille très-considérée, éteinte depuis longtemps; *Sten Sture* devait à sa proche parenté avec les Wasa et les Bonde, une autorité que ses qualités éminentes augmentèrent. Il joignait à une bravoure reconnue une grande expérience de la guerre; à la connaissance des affaires et à un esprit aussi sage que prudent, l'amour de la justice, la franchise et la constance. N'ignorant pas combien il était facile d'exciter la jalousie des autres seigneurs, il se garda de rehausser sa dignité par l'éclat et le faste. Il ne fit pas frapper de monnaie; mais, lorsqu'il fut question de maintenir son autorité, tous apprirent à le connaître.

Le royaume fut agité de nouveaux troubles après la mort de Charles Knutsson. Tous les partisans des Danois, tels que Erik Carlsson Wasa, Tott Carlsson, etc., prétendirent que Charles n'était pas roi légitime, et qu'il n'avait pas eu le droit de disposer de la couronne. Ils refusèrent de reconnaître Sten Sture comme ré-

gent, et cherchèrent à soulever les paysans contre lui, s'attachant eux-mêmes à la fortune de Christian. Les Dalécarliens et les habitants de Stockholm restèrent fidèles à Sture ; mais cette affection du peuple n'eût pas suffi pour le maintenir au pouvoir, si les nobles les plus puissants et le clergé lui eussent été contraires. Il comptait au nombre de ses amis le nouvel archevêque, Jacques Ulfsson, Nils Sture, brave et aimé des paysans, et les deux frères Tott, les plus riches seigneurs du royaume. Après plusieurs affaires sanglantes, Erik et Tott Carlsson furent chassés d'Upland, et Sten Sture se vit unanimement reconnu pour régent, le 1er mai 1471.

Christian, voyant que ses amis de Suède ne pouvaient plus soutenir la lutte, leva une armée et fit voile pour Stockholm. Il entra en négociations avec ses ennemis ; mais, s'apercevant que les Suédois ne voulaient que gagner du temps, il débarqua le 1er septembre et assiégea la capitale. Son armée était composée de l'élite de la noblesse danoise, de mercenaires écossais et d'un assez grand nombre d'Allemands. Après avoir refoulé les Danois en Vestrogothie, Sten Sture, à la tête d'une armée d'Ostrogoths, de Sudermanlandais et de Nériciens, se porta au secours de la ville menacée. A deux milles de la place, à Rotebro, il reçut un renfort de Dalécarliens, commandés par Nils Sture. Enfin, le 10 octobre (1471) eut lieu la bataille de Brunkeberg. L'élite des guerriers des deux royaumes

se trouvait en présence. On comptait dans l'armée danoise le brave marsk Clas Ronnow, et tous les seigneurs suédois qui avaient trahi leur patrie ; ils avaient à leur tête Erik Carlsson et Tott Carlsson, braves jusqu'à la témérité ; venaient ensuite les mercenaires écossais et allemands, commandés par des officiers fameux, et placés sur les hauteurs, d'où ils regardaient tranquillement venir les Suédois qui marchaient contre eux. Les bannières des deux royaumes, celle de Daneborg et celle de St.-Erik, objets de vénération pour chacune des deux armées, se rencontrèrent. Elles étaient défendues par les plus braves, et ce fut sur ce point où le combat s'engagea avec le plus d'acharnement. Nul ne voulait céder un pouce de terrain. Les Danois, sous leur roi chevaleresque, combattaient pour la gloire, la puissance et les richesses. Les paysans suédois suivaient leur chef bien-aimé, Sten Sture et combattaient pour la paix, la liberté et la patrie. Du haut des murs de Stockholm, on pouvait contempler tout ce qui se passait sur le Brunkeberg. La capitale avait pour défenseur *Canut Posse*, héros également distingué par son activité et par l'attachement qu'il avait voué à Sture. L'épouse du régent, Ingeborg Tott, se trouvait au château. Avant que l'affaire fût engagée et pendant tout le temps qu'elle dura, elle fit distribuer des aliments aux pauvres, afin que leurs prières rendissent le ciel favorable aux armes suédoises. Puis, accompagnée de ses

principales dames, elle monta sur la tour du château, d'où l'on découvrait le champ de bataille, et elle attendit, dans des angoisses mortelles, l'issue du combat.

Deux fois, les Suédois tentèrent d'enlever le camp des Danois; deux fois ils furent repoussés. Sten Sture, voyant l'impossibilité de débusquer ainsi l'ennemi, attaqua le couvent de Clara, situé au pied d'une montagne, et dans lequel était retranchée une partie de l'armée danoise. Ceux qui occupaient la hauteur commirent la faute inexcusable d'en descendre pour aller au secours du couvent. Le combat fut sanglant; Canut Posse fit baisser le pont et soutint avec vigueur le choc des assaillants. Les Suédois crurent voir l'épée de saint Erik qui les protégeait et leur montrait le chemin de la victoire. La bravoure des Danois ne suffit plus contre tant d'ennemis. La gloire, pour laquelle ils avaient pris les armes, leur échappa, et ils se virent réduits à combattre pour sauver la sainte bannière de Daneborg. Cinq cents nobles l'environnaient et la défendaient avec une intrépidité sans exemple. Tous tombèrent sous le fer des Suédois, avant que Canut Posse pût s'en emparer. La victoire fut complète, et la perte des Danois immense. Ronnow, les traîtres Thure Bjelke et Nils Christersson Wasa avaient été faits prisonniers. Christian s'enfuit avec sa flotte, et ne revint plus en Suède tenter la fortune des armes.

Cette campagne procura à la Suède plusieurs années d'une paix à laquelle elle n'était point accoutumée. Les Danois étaient tenus en respect, et les invasions des Russes en Finlande n'avaient rien d'inquiétant pour le pays. Sten Sture déploya de grandes et précieuses qualités comme régent. Il améliora l'état du royaume, autant, du moins, qu'il était possible dans ces temps difficiles.

L'influence des villes anséatiques avait introduit bon nombre d'Allemands dans les fonctions de la magistrature, surtout dans les villes commerçantes. Sten Sture réforma cet abus, en décrétant que tous les magistrats seraient à l'avenir suédois. Il fonda les premières imprimeries, et joignit ses efforts à ceux de l'archevêque Jacques Ulfsson, pour obtenir de la cour de Rome l'autorisation de fonder une université à Upsala. Cependant les mesures que prenait son gouvernement rencontraient de grands obstacles dans la puissance des grands. Ils résidaient dans leurs châteaux fortifiés, défendus par une multitude de gens d'armes. Le droit de rendre la justice, qu'ils exerçaient sur leurs vassaux et sur les paysans, en faisait autant de petits rois. De là, un désordre perpétuel ; habitués à commander, ils n'obéissaient, même au roi, qu'avec une extrême répugnance. Il s'élevait souvent entre eux des querelles, dont le peuple était toujours victime. Les paysans qui habitaient les terres de ces seigneurs tombaient dans

la misère, et les nobles, qui possédaient les richesses, s'emparaient des biens des francs-tenanciers, en sorte que le nombre de ces derniers s'affaiblissait de jour en jour. Le mal devait être sans remède, tant que les nobles et les prêtres composeraient seuls les assemblées. Ce fut pour faire cesser cet état de choses, que Sten Sture appela les *paysans* et *les bourgeois* aux diètes; il sentait la nécessité de les opposer à l'aristocratie. Cet usage fut maintenu par les autres Stures et par les premiers rois de la famille de Wasa. Aussi les paysans en Suède sont-ils restés libres et considérés, tandis que longtemps ils ont été astreints au servage dans les autres pays. On peut se faire une idée de la puissance de la noblesse à cette époque, en voyant un noble Suédois, Nils Classon de Wik, déclarer la guerre à l'Angleterre et armer des corsaires contre elle, parce que cette puissance ne voulait pas lui payer un vaisseau qu'elle lui avait capturé. Ivar Axelsson Tott l'éclipsait encore; ses nombreuses possessions, ses immenses fiefs en Suède et en Danemarck, et l'influence qu'ils lui donnaient, justifiaient en quelque sorte l'orgueil dont il était atteint. Il voulut imposer son gendre Arwid Trolle, pour régent à la Suède, et menaça le Danemarck de la guerre. Se regardant comme indépendant des deux pays, il alarmait les Suédois, en leur déclarant qu'il livrerait ses châteaux aux Danois, et menaçait en même temps ceux-ci de les livrer aux Sué-

dois. Heureusement il était moins vaillant et sage qu'opulent et vain. Les Suédois, obligés de prendre les armes contre lui, eurent bientôt enlevé tous ses châteaux. Saisi de frayeur dans un combat, il s'enfuit lâchement pour se jeter dans les bras du roi de Danemarck, qui saisit cette occasion de reprendre ses fiefs. Ce puissant Ivar Tott mourut pauvre et méprisé.

Christian n'osait pas attaquer ouvertement la Suède, mais il intriguait sourdement contre elle. Tout ce qu'il put obtenir par ses manœuvres, ce fut le renouvellement de l'union. A sa mort (1481), son fils Jean eut quelque velléité d'attaquer la Suède, mais il en fut détourné par sa mère Dorothée. Il suivit la route que son père lui avait tracée, celle des négociations, et ce moyen lui réussit mieux. Le clergé, à la tête duquel était Jacques Ulfsson, était dévoué à l'union. Les grands redoutaient l'énergie de Sten Sture, et espéraient plus de liberté sous un roi étranger. La préférence qu'il témoignait dans les états pour les roturiers les indisposait encore davantage; cependant ils n'osaient encore rien entreprendre contre lui, *parce qu'il comptait autant de soldats que de paysans*. Le peuple ne portait pas au roi Jean la haine invétérée qu'il avait vouée à Christian. Aussi Sten Sture ne put-il empêcher son élection à la dignité royale, lors de l'entrevue de Kalmar, en 1483. Ce choix était l'œuvre des grands, mais il n'était pas facile d'écarter Sten Sture. Celui-ci

ne s'opposa pas ouvertement au roi Jean ; il refusa seulement de le reconnaître comme roi de Suède, avant qu'il eût restitué l'île de Gottland au royaume, et Jean refusa de consentir à cette restitution avant son couronnement. Le temps se perdait en entrevues qui n'amenaient aucun résultat. Jean mit en œuvre tous les ressorts dont il pouvait disposer ; mais Sten Sture opposa la force à la force, la ruse à la ruse, et lorsque Jean eut obtenu une bulle d'excommunication contre lui, il envoya à Rome son ami Hemming Gadd, pour la faire révoquer. Jean, comme son père, excita les Russes à ravager la Finlande ; il parvint ainsi à la longue à fatiguer les Suédois et à faire tomber le grand homme, qui, appuyé sur l'amour de son peuple, ne craignait ni les armes danoises ni les factions.

Presque aussitôt après la bataille de Brunkeberg, les Russes avaient envahi la Finlande. Le belliqueux Erik Carlsson Wasa, réconcilié avec Sture, la défendit pendant trois ans. Erik Axelsson Tott, qui avait de grandes possessions dans ce pays, repoussa les barbares tant qu'il vécut ; mais il était difficile de les combattre toujours avec un égal succès ; car, tombant sur les contrées comme un ouragan furieux, ils y promenaient le ravage et l'épouvante, puis repassaient la frontière avec leur butin. Sten Sture nomma le vaillant Canut Posse au commandement de Wiborg ; il était la terreur des Russes. Cepen-

dant, ses succès mêmes diminuaient le nombre de ses guerriers. En 1495, les Russes envahirent toute la Finlande orientale, en y exerçant leurs déprédations accoutumées; Canut Posse fut assiégé à Wiborg. L'ennemi tenta l'assaut: il était déjà maître d'une tour et d'une partie des remparts, lorsque Posse, retiré dans l'intérieur de la ville, fit sauter la muraille, qu'il avait fait miner, et ensevelit les assaillants sous les décombres. Il fit ensuite une sortie, et les Russes, saisis d'une terreur panique, levèrent le siége et s'enfuirent en désordre, laissant plusieurs milliers des leurs sur les ruines de la place. Cet événement, dont il est beaucoup parlé dans les annales, est appelé l'*explosion de Wiborg* (Wiborgska smellen). L'usage de la poudre n'était pas encore bien répandu à cette époque; les Russes, barbares et superstitieux, s'imaginèrent que Posse avait des intelligences avec le diable. Les Suédois, qui n'étaient guère plus avancés, disaient hautement que Posse possédait des secrets cabalistiques.

Sten Sture, à la nouvelle de l'invasion, recommença ses armements. Les soldats accoururent en foule. La bannière de saint Erik fut retirée de la cathédrale d'Upsala, et Sture la reçut dans celle de Stockholm. La flotte, qui mit à la voile dans l'automne, fut retardée par des tempêtes. Enfin on débarqua sur les côtes de la Finlande, et là, on apprit l'explosion de Wiborg. Sten Sture quitta l'armée pour re-

tourner en Suède, laissant le commandement à Svante Sture, fils de Nils. Ce nouveau chef fit une invasion en Russie, s'empara d'Ivanogorod, et recueillit un immense butin. Sten Sture, qui, pendant que Svante Sture revenait de son expédition, ramenait des troupes fraîches du fond de la Suède, résolut de tenter aussi la fortune dans cet empire. Mais Svante refusa de les suivre, alléguant que ses soldats étaient trop fatigués. Sten Sture s'emporta et le traita de traître. Dès lors la haine divisa ces deux grands hommes. Svante, de retour en Suède, accusa Sten en plein sénat. Ce fut l'origine de l'inimitié qui s'éleva entre les grands et Sten Sture. Les sénateurs, à la tête desquels était l'archevêque Jacques Ulfsson, appelèrent le roi Jean. Sten Sture ne voulant pas céder, la guerre civile éclata. D'un côté étaient les évêques et les seigneurs avec leurs partisans; de l'autre, Sten Sture avec les paysans et les bourgeois. Cependant l'affection que la nation lui portait dans les premiers temps de son administration s'était affaiblie. L'issue malheureuse de l'expédition en Finlande fut attribuée à sa lenteur. La peste, les incendies, les tempêtes, qui ravagèrent la capitale, furent regardés, par le peuple superstitieux, comme autant de signes par lesquels le ciel signalait sa réprobation contre le règne actuel. Dès que Jean fut entré dans le Melaren, Sten Sture s'enferma dans Stockholm. Quoique le régent disposât encore de forces considérables,

il prévit qu'il ne pourrait résister aux Danois, qui avaient l'appui de la noblesse. Il reconnut l'autorité de Jean, recevant, pour prix de sa soumission, un si grand nombre de fiefs, qu'il resta le plus puissant seigneur du pays. Jean fit son entrée à Stockholm, le 11 novembre 1497, et fut bientôt couronné à Upsala, où il créa un grand nombre de chevaliers. Ce prince danois, quoique brave et magnanime, ne pouvait cependant rester sur le trône de Suède, d'où l'ambition et la jalousie des grands avaient coutume de faire descendre si souvent les rois étrangers ou indigènes, bons ou mauvais. Il faut avouer aussi que Jean ne sut pas éviter les fautes qui avaient amené la chute de ses prédécesseurs. Il viola ses serments, confia les châteaux aux étrangers, imposa de fortes contributions au peuple, et négligea de pourvoir les seigneurs de grands fiefs. Un immense incendie fut tout à coup produit par une légère étincelle. Le roi s'était attribué la pêche du saumon dans le fleuve de Dala, que possédait un Oxenstjerna; celui-ci tua l'envoyé du roi. Alors les nobles se présentèrent en foule à Sten Sture, lui témoignant le regret qu'ils éprouvaient de l'avoir contraint à renoncer au pouvoir, et le priant de les aider à repousser le monarque qu'on attendait avec une grande flotte à Stockholm. Celui-ci, prévenu à temps, fixa sa résidence au château; les seigneurs de la ville n'osaient se rendre les uns chez les autres, sans s'être mutuellement

donné des ôtages. La révolte était imminente; elle éclata: Jean laissa à la reine Christine 2000 hommes pour défendre le château, et courut en Danemarck chercher des renforts. Cette absence le perdit; tout le pays secoua le joug, et Sten Sture fut rétabli dans ses fonctions de régent (1501). Hemming Gadd assiégea le château de Stockholm, que la reine défendit avec courage, et qu'elle ne rendit que le 27 mars 1502, alors qu'il ne lui restait plus que 80 soldats, et qu'il lui était impossible de résister davantage. Elle fut traitée honorablement par Sten Sture, qui la rendit à la liberté, sur la demande des villes anséatiques, et l'accompagna même jusqu'aux frontières du Danemarck. A son retour, le régent mourut subitement à Jonkœping, le 13 décembre 1503. Quelques récits attribuent sa mort au poison que lui aurait administré un médecin danois, qui accompagnait la reine Christine; suivant d'autres, ce crime aurait été commis par Marguerite, seconde épouse de Svante Sture, dans le but de faire arriver son époux à la régence.

La sagesse de Hemming Gadd, dont l'amitié était restée fidèle aux Sture, prévint de nouveaux troubles. Il cacha la mort de Sten. Un de ses serviteurs, qui ressemblait au défunt, monta à cheval, le visage couvert d'un voile (le régent était atteint d'une ophthalmie). Svante avait été invité à se trouver à Stockholm avec ses partisans; quand tout fut prêt, on publia la mort

de Sten Sture. *Svante* fut nommé régent, et tous les châteaux lui furent remis.

Sten Sture n'avait laissé qu'une fille, qui prit le voile dans le couvent de Wadstena.

Svante Sture n'était pas de la même famille que Sten ; il appartenait à celle de Nils, c'était un *Natt och Dag*, parent du meurtrier d'Engelbrekt, et portant ses armes. Il se distingua par de grandes qualités. Il exigeait de ses guerriers la bravoure aveugle qu'il portait dans les combats, et c'était une tradition populaire, que nul n'était admis à son service, s'il ne pouvait, comme les guerriers du roi Harald Hildetand, regarder d'un œil ferme et sans sourciller, la hache levée sur sa tête. Il était sévère envers ses guerriers, et, comme sa parole était brève, sonore, accentuée, le peuple avait coutume de la comparer à la foudre qui roulait sur leurs têtes. Du reste, fort libéral, il eût vendu jusqu'à ses vêtements plutôt que de laisser un brave sans récompense. Son règne ne fut qu'une longue guerre ; mais le peuple n'imputait ses malheurs qu'aux temps, et n'oubliait pas que le régent n'entrait jamais dans une chaumière sans saluer affectueusement l'hôte, sa femme, ses enfants, sans leur serrer cordialement la main ; qu'il ne dédaignait pas de s'asseoir à leur table et de s'informer avec bienveillance et bonhomie de l'état des affaires de la famille.

Svante Sture, doué de ces qualités brillantes, était donc l'homme nécessaire dans ces temps

d'orages. Jean s'efforça de regagner le royaume qu'il avait perdu, employant tantôt la force, tantôt la ruse. Le régent pouvait bien opposer sa position à la sienne et lutter avec lui de courage; mais il lui était plus difficile de combattre ses intrigues. Une foule de seigneurs suédois, beaucoup de dignitaires ecclésiastiques surtout, se jetèrent dans le parti danois. L'archevêque Erik Ulfsson, l'évêque de Werteros, Othon, le sénateur Erik Trolle, préparèrent en sous-main le retour de Jean. Cependant une réconciliation paraissait plus éloignée que jamais; l'empereur, à qui le roi déchu en avait appelé, et qui avait mis Sture et le royaume au ban de l'empire, prodiguait les menaces en pure perte. Svante fut assez habile pour conclure une paix de cinquante années avec la Russie, et une alliance avec les villes anséatiques. Il put alors tourner toutes ses forces contre le Danemarck. Il avait su déjà s'entourer des grands hommes. *Ake Johansson* était un capitaine intrépide, que les Danois regardaient comme leur fléau. Hemming Gadd avait tous les talents d'un habile administrateur, mais ses mœurs et ses opinions étaient peu en rapport avec son état. Il reçut la mître, qu'il ne porta jamais; on le voyait plus souvent à la tête des armées et des flottes qu'au pied des autels. Il avait une grande expérience, et était animé d'une haine violente contre les Danois. Ne déguisant jamais sa pensée et l'exprimant sans crainte, il avait coutume de dire

que *beaucoup de cœurs danois étaient cachés sous des manteaux de Suède.*

Le règne de Svante, semé de toubles et d'inquiétudes, ne fut pas de longue durée. Le 2 janvier 1512, il mourut subitement à Werteros, où il venait d'avoir une entrevue avec les propriétaires des mines. Son fils, *Sten Sture*, surnommé *le puîné*, lui succéda. C'était le plus jeune et le plus chevaleresque des Sture. Quoique les courtisans eussent abusé quelquefois de l'inexpérience de sa jeunesse, il était devenu l'objet de l'amour du peuple, ayant consacré plus d'une fois au soulagement de ses misères toute l'influence dont il jouissait auprès de son père. Il paraît que la jeune noblesse lui était aussi favorable, car, à l'assemblée d'Arboga (19 janvier), elle élut Sten Sture, pendant que les vieux seigneurs proclamaient Erik Trolle, à qui son grand âge permettait plutôt de porter la mître que l'épée. On ne pouvait tomber d'accord; enfin, après deux assemblées, le parti de Sture, qui possédait tous les châteaux, triompha. Depuis ce temps, Sten Sture se voua tout entier à l'accomplissement des devoirs que lui imposait sa haute position. Il sacrifia au bien du peuple son temps, ses forces et jusqu'à sa vie.

Cependant le vieil archevêque Jacques Ulfsson avait travaillé plusieurs années à ruiner la puissance des Sture. Se voyant enfin trop faible pour se mesurer avec le jeune Sten, il se retira

du monde, déposa ses hautes fonctions et fit choisir pour son successeur *Gustave Trolle*, fils d'Erik, espérant qu'il serait l'adversaire déclaré des régents. Mais, avant d'obtenir le bref du pape, Gustave Trolle devait être pourvu de l'assentiment du régent. Le magnanime Sture le lui donna, espérant, par cette condescendance, apaiser les ressentiments de la famille des Trolle et gagner l'affection du nouvel archevêque. Mais celui-ci avait hérité du caractère orgueilleux, inflexible, ambitieux et vindicatif de sa mère. Il arriva de Rome en 1515, et bientôt les troubles, les révoltes, les guerres affligèrent sa pauvre patrie, qui depuis trois ans jouissait de quelque tranquillité.

A peine Gustave Trolle fut-il installé, qu'il s'entoura d'une cour plus brillante que celle de Sten Sture. Tous les ennemis du régent étaient accueillis par l'archevêque, qu'ils proclamaient hautement leur chef. Sture voulait en tirer vengeance ; mais ses amis et particulièrement l'évêque Brask lui conseillèrent de dissimuler sa colère. Il se rendit pendant la foire de la chandeleur à Upsala, se présenta devant le maître-autel de la cathédrale, où se tenait Gustave Trolle, lui offrit l'oubli de leur ancienne inimitié, et le pria de ne penser qu'à l'intérêt de la patrie. Mais l'orgueilleux prélat répondit à ces nobles sentiments par des paroles de mépris et des reproches outrageants. Bouillant de colère, Sten Sture oublie le saint lieu, lui répond

sans garder de mesure, et repart pour Stockholm. Il écrit au pape pour lui dénoncer la conduite scandaleuse de Gustave. Le souverain pontife exhorta Trolle et tout le clergé de Suède à ne se pas mettre en opposition avec le gouvernement temporel. Mais l'archevêque n'eut pas plus d'égard pour les conseils du pape que pour la volonté du régent. Sture convoqua une assemblée à Sodertelge. L'archevêque devait y prêter serment de fidélité, mais il ne se présenta pas et continua d'intriguer et de correspondre avec *Christian II*, surnommé *le tyran*, qui avait succédé à son père, le 21 février 1513. Sten Sture alors ne fut plus maître de sa colère. Il s'empara du château de Nikœping, occupé par Sten Oxenstjerna, l'ami et le confident de Gustave Trolle. Oxenstjerna tomba malade de peur. A son lit de mort, il découvrit le complot dans lequel il trempait, et nomma ses complices. Sten Sture fit arrêter le père de l'archevêque. Celui-ci se retira avec ses amis dans son château, qu'il fortifia. Sture lui fit encore porter, par Jacques Ulfsson, des paroles de réconciliation ; cette démarche fut vaine. Le rebelle attendait des secours de Christian, et se confiait dans l'épaisseur des murs de son repaire, appelé *Steket*. Cet édifice s'élevait au milieu d'une contrée agréable et fertile, sur une petite île du Melaren, dans le détroit d'Almaresteke. L'île, achetée par les premiers archevêques, était devenue leur résidence. Ils y avaient construit cette

citadelle, agrandie et fortifiée par leurs successeurs, et qui servait souvent à protéger leurs révoltes. Les archevêques l'appelaient le *château de St.-Erik*, jaloux sans doute de lui imprimer ainsi un cachet de sainteté que ne pouvait lui donner leur conduite. Sture résolut d'attaquer Trolle dans ce refuge, et les états de 1517 décrétèrent que le siége serait poursuivi, le château détruit et l'archevêque déposé. Cette décision prise, le régent conjura son adversaire de songer à la patrie et de rompre avec ses ennemis. Mais Trolle, qui avait appris qu'une flotte danoise était arrivée à l'embouchure du Melaren, ne rêvait que vengeance. Sten Sture accourut à la rencontre des étrangers. Il les trouva près de Dufvenes, non loin de Stockholm, et les battit complètement. Ils remirent à la voile pour leur patrie, laissant partout, sur leurs traces, la misère et la destruction.

L'archevêque apprit ce désastre par les prisonniers que Sten Sture lui renvoya après le combat; il consentit enfin à entrer en arrangement; mais ce fut au tour du régent de n'y plus consentir. Les états assemblés le déclarèrent traître à la patrie, et prononcèrent son interdiction. Trolle, à la faveur d'un sauf-conduit, assistait à ces délibérations. Il retourna dans son château, où ses serviteurs, redoutant un assaut, le contraignirent à capituler. Sture parvint avec beaucoup de peine à l'arracher à la vengeance des paysans. Mais son superbe château fut livré aux flammes et démoli.

Nous avons vu que Christian-le-Tyran ne voulait pas renoncer à ses prétentions sur la couronne de Suède. Le secours que son amiral, Norrby, devait porter à l'archevêque, prouvait au contraire, qu'il était disposé à les soutenir les armes à la main. Il espérait être plus heureux que ce fameux guerrier, et au printemps de 1518, sa flotte se présenta à l'embouchure du Melaren. Ses troupes furent repoussées sur tous les points où elles tentèrent de débarquer. Enfin, ses soldats parvinrent à prendre terre à Sœdermalm (faubourg du sud), d'où il tira sur la ville. Sture se porta au secours des assiégés. Les deux armées en vinrent aux mains (23 juillet), à Brennkyrka, et les Danois eurent le dessous. Le régent entra dans la ville et Christian campa hors des murs. Ses sorties furent tellement heureuses, la dernière surtout, que bientôt Christian n'eut d'autre désir que de voir cesser cette malheureuse guerre. Mais les vents contraires le retenaient dans ces étroits passages; il manquait de vivres, et sa flotte commençait à ressentir les tourments de la faim. Dans cette extrémité, il demanda une entrevue à Sten Sture, pour s'entendre sur les conditions d'une paix durable entre les deux royaumes; il l'invita, en conséquence, à venir à son bord, en fournissant des ôtages pour sa sûreté. Le régent était près d'y consentir, mais ses conseillers s'opposèrent à cette imprudence, et il se contenta d'envoyer à son ennemi les provisions

dont il savait qu'il avait besoin. Alors Christian offrit de venir lui-même, si on voulait lui donner des ôtages. Ils furent désignés et partirent pour le lieu indiqué; mais, le vent ayant changé, Christian s'empara des ôtages, parmi lesquels étaient Gustave Eriksson Wasa, et Hemming Gadd déploya ses voiles et regagna son royaume.

Cependant cette tentative infructueuse ne changea rien aux dispositions de Christian, et il résolut de mettre sur pied une armée encore plus nombreuse. En effet, toute l'année 1519 fut employée à des armements. L'élite des guerriers du Danemarck et de la Norvège se rassemblèrent; 2,000 Français, sous la conduite de Brézé et de La Vallée, se joignirent à ce corps. Le duc Frédéric envoya plusieurs détachements du Mecklenbourg et du Holstein. Christian prit en outre à son service 4,000 fantassins allemands, des Écossais et des Prussiens. Presque tous ces combattants étaient aguerris; leurs chefs avaient de l'expérience et s'étaient fait un nom en Europe. Pour donner plus de consistance à son expédition, le roi de Danemarck se munit d'une bulle d'excommunication contre Sten Sture et le gouvernement Suédois. Ainsi armé de forces spirituelles et temporelles, Christian rentra en campagne contre la Suède, qui n'avait pas d'alliés. Il choisit l'hiver pour cette invasion, parce que les lacs et les marais, étant gelés, facilitaient sa marche. Au mois de janvier 1520, l'armée danoise, commandée par Othon

Krumpe, pénétra en Suède par le Smoland.

Sten Sture, à la tête de 10,000 paysans, marcha contre le Danois et l'attaqua sur les glaces du lac Asunden, près de Bogesund (aujourd'hui Ulricshamn). Il prit ses dispositions pour le combat, et, monté sur un cheval blanc, il s'avança pour reconnaître l'ennemi. Un de ses serviteurs, qui avait déserté la veille, le désigna aux coups de l'étranger, et l'ordre fut donné de tirer sur lui. Une balle l'atteignit à la tête, et il fut emporté du champ de bataille. Deux fois les Danois furent repoussés; mais l'armée suédoise, privée de son chef, se débanda, et laissa ainsi le chemin de la Vestrogothie ouvert aux troupes de Christian. Othon Krumpe profita de ce premier succès, et dès le 1er février, il était à Ramundaboda, dans la grande forêt de Triweden. Là, les Suédois s'étaient barricadés à l'aide d'un grand abattis d'arbres. Les Français commencèrent l'attaque; mais ils furent si bien reçus, que la moitié et leur chef La Vallée furent taillés en pièces. Alors un traître, Erik Abrahamsson Leyonhufwud, fit faire un circuit aux Danois; les Suédois cernés prirent la fuite, et l'ennemi poussa d'une traite jusqu'à Stockholm, en affichant dans toutes les églises, la bulle d'excommunication du pape.

Sten Sture, transporté dans un traîneau, expira entre Strengnaes et Stockholm. Sa mort plongea le royaume dans le deuil et la consternation. Il paraît que les Danois n'éprouvèrent aucune ré-

sistance après la mort de ce martyr de la liberté suédoise. Personne, dans de si tristes conjonctures et en présence d'une armée ennemie si formidable, n'osa saisir les rênes de l'état. Les grands étaient indécis; Gustave Trolle revint à ses fonctions épiscopales, et proposa d'élire pour roi Christian, tandis que le général de ce prince, Othon Krumpe, promettait, au nom de son maître, l'oubli du passé et le maintien de tous les priviléges existants. L'héroïque *Christine* Gyllenstjerna, veuve de Sten Sture et mère de quatre enfants, fut la seule qui ne perdit point courage. Elle défendit Stockholm et ne voulut pas déshonorer son nom en ouvrant à l'ennemi les portes de la capitale. Son exemple ranima le courage des habitants, et par ses soins un vaste système de résistance fut organisé. Lorsque les paysans apprirent la conduite admirable de la veuve de Sten Sture, ils se révoltèrent. Christian essaya de les apaiser en leur faisant distribuer des harengs et du sel. Ses libéralités ne produisirent pas l'effet que ses premiers succès lui donnaient lieu d'espérer. Déjà il serait reparti, si la honte ne l'eût retenu. Il dépêcha, comme médiateur auprès de Christine, Hemming Gadd, qui eut assez d'influence sur son esprit pour la décider à rendre la ville, contre l'avis des bourgeois (septembre). La Suède se trouvait donc de nouveau sous la domination du Danemarck. L'évêque Mathias fit des tournées dans le royaume, pour gagner les es-

prits, et Hemming Gadd fut envoyé en Finlande. Christian lui-même se montra très-bien intentionné pour les paysans. Il leur disait, ce qui était très-vrai, que tout le mal venait des grands. Par ses discours, il cherchait à préparer le peuple à la terrible punition qu'il réservait à la noblesse, et obtenir son assentiment à ses projets. Son dessein était de faire de la Suède un royaume tributaire du Danemarck, comme l'était déjà la Norvège; mais les courageux paysans ne pouvaient se résoudre à courber la tête sous le joug, tant qu'il leur resterait un chef parmi les nobles.

Une diète fut convoquée à Stockholm, pour la célébration du couronnement du roi (4 novembre). Au grand étonnement de tous, les insignes de la royauté ne furent pas portés par les Suédois. Christian renouvela ses promesses et s'approcha de la sainte table. Mais toutes les faveurs furent réservées aux Danois. Ces fêtes durèrent trois jours. Le quatrième, les seigneurs suédois furent convoqués dans une grande salle du château. Là, ils eurent à se défendre des accusations portées contre eux par Gustave Trolle, à qui ce rôle avait été imposé, dit-on, par Christian. On leur posa cette question: «N'y a-t-il pas hérésie à s'unir pour conspirer contre le saint Siége?» Ils répondirent affirmativement. On crut qu'il n'en fallait pas davantage pour le prononcé du jugement. L'exécution en fut remise au lendemain, 8 novembre.

Ce fut la saint Barthélemy de la Suède. Au nombre des victimes on compta Erik Johansson Wasa, père de Gustave Ier, Canut Kurk, Eskil Baner, Joachim Brahe, Mathias, évêque de Skara, et Vincent, évêque de Westeros, etc. Le chevalier Nils Liscke harangua le peuple; il l'exhorta à rester spectateur impassible de ce qui allait se passer. Gustave Trolle, disait-il, s'était jeté jusqu'à trois fois aux genoux du roi, le suppliant de punir les criminels. A ces mots, l'évêque Vincent de Skara éleva la voix, disant que tout ce qu'on venait d'entendre était mensonge. Le roi, selon lui, s'était rendu coupable de trahison envers les Suédois. Plusieurs autres victimes parlèrent dans le même sens, mais le bourreau leur imposa silence. Tous eurent la tête tranchée; on ne leur accorda pas même les consolations de la religion. Olaus Magnus, le dernier évêque catholique de Suède, raconte qu'il vit égorger 94 personnes. Treize étaient sénateurs et appartenaient aux premières familles du royaume. Les exécutions continuèrent le second et le troisième jour, une amnistie, publiquement annoncée, ayant attiré dans le piége de nouvelles victimes; les cadavres restèrent trois jours sur la grande place, après quoi ils furent brûlés dans le faubourg du sud, sur l'emplacement où a été bâtie l'église de Ste-Catherine. Les restes de Sten Sture et ceux de son fils furent arrachés de leurs tombeaux et livrés aux flammes.

Christian fit appeler Christine Gyllenstjerna; elle parut vêtue de deuil. Il lui laissa le choix d'être brûlée, noyée ou enterrée vivante; elle tomba évanouie à ses pieds. Les prières des personnes qui assistaient à ce déchirant spectacle, les gémissements de cette femme digne d'un meilleur sort, firent révoquer une décision aussi barbare. Mais celle qui lui avait donné le jour, et qui, par son premier mariage, était l'aïeule de Gustave Wasa, fut enfermée dans un sac pour être jetée à la mer. Cependant, sur les instances de quelques amis de Christian, ce monstre se contenta de les faire jeter, à Copenhague, dans une prison affreuse, appelée la *tour bleue*. Ce ne fut pas à Stockholm seulement que le tyran fit couler le sang le plus précieux de la Suède; le glaive fut promené, par ses ordres, sur les rivages de la Finlande, et ces actes de cruauté imprimèrent l'épouvante sur toute la route qu'il parcourut en quittant Stockholm.

Avant de partir, le tyran publia un manifeste justificatif de sa conduite, accusant ses victimes d'hérésie et donnant pour prétexte, que l'excommunication du pape ne pouvait être rachetée que par le sang. Il confia le gouvernement du royaume, pendant son absence, à Gustave Trolle. Au milieu de ces fureurs sanguinaires, il est doux d'avoir à reposer la vue sur des traits qui honorent l'humanité. Le légat de l'empereur, Suckot, ne pouvant déterminer le roi à changer de résolution, le quitta indigné. Othon Krumpe,

pour le même motif, renonça à ses fonctions. Les nobles Danois eux-mêmes maudirent la trahison de leur roi, et Severin Norrby prit sous sa protection ceux qui se réfugièrent dans ses domaines. Le nombre en était peu considérable, car la mort ou la terreur avait précipité la noblesse dans la tombe ou dans les montagnes inaccessibles du pays.

CHAPITRE XVI.

—

Famille Wasa.

—

GUSTAVE I.

═

Durant les sanglantes proscriptions de Christian, un jeune héros errait dans les forêts de la Dalécarlie, fuyant les bourreaux et se dérobant à l'œil de ses persécuteurs, tantôt sur une charrette chargée de paille, tantôt dans des piles de bois, un soir dans des caves, le lendemain dans des fossés. Conduit par une main providentielle, et doué d'une âme forte et généreuse, il rêvait dès lors la délivrance de sa patrie, qu'il sauva en effet *avec l'aide de Dieu et des paysans suédois* (*). Ce jeune homme était *Gustave Eriksson Wasa.*

Sa famille, durant les règnes précédents, avait été féconde en hommes distingués. Erik Kiellson Wasa commandait l'armée de la reine Marguerite à la bataille de Falkœping contre le roi Albrekt; Christer Nillson Wasa, l'ennemi de Charles Knutsson, ses fils, Charles, Nils et Jean,

(*) Devise de Gustave I.

et ses petits-fils, l'évêque Kettil et Erik Carlsson avaient tous rendu de grands services à leur patrie. Il y avait solidarité de dévouement entre tous les membres de cette famille. Tous se faisaient remarquer par leur haute stature, leur éloquence, leur courage, leur fierté, leur ambition, leur adresse et leur persévérance ; ils furent exposés, tantôt à l'affection, tantôt à la haine, jamais à l'indifférence du peuple.

Gustave Ier devait le jour à Jean Christersson Wasa, de Rydboholm, et à Cécile d'Eka.

Il était né le 12 mai 1496, dans l'ancien château de Linholmen, qui n'offre aujourd'hui qu'un amas de ruines, dans la paroisse d'Orkesta, en Upland. A l'âge de six ans, il avait été envoyé à la cour de Sten Sture l'aîné, pour y être élevé. Ce fut là que le roi Jean, le voyant courir dans la salle, l'appela pour examiner son visage plein de grâce et d'expression. Il le prit sur ses genoux, en disant : « Vous serez un homme remarquable, si la mort ne vous enlève pas de cette terre. » Le monarque voulait l'emmener à Copenhague, mais Sten Sture s'y opposa, alléguant pour excuse son extrême jeunesse, puis il le renvoya à sa famille, qui habitait l'île d'Aland. Le jeune homme suivit les cours de l'école d'Upsala. Un jour, un précepteur danois lui infligea une punition corporelle. Entre autres crimes, le pédagogue lui reprochait d'avoir dit : « Je me rendrai dans la Dalécarlie ; je rassemblerai les paysans, et je

tomberai sur les Danois. » Gustave se résigna au châtiment qui lui était infligé, mais, tirant son épée, il en perça Quinte-Curce, sortit de l'école en jurant, et n'y remit pas les pieds. Cent ans après, le peuple n'avait pas oublié les lieux qu'il avait visités de préférence à Upsala avec ses amis, les chasses au loup auxquelles il avait pris part, ses parties de plaisirs et ses longues courses dans la campagne.

En 1514, il était déjà à la cour du régent, Sten Sture le puîné. Les chroniques remarquent toutes qu'il abandonna de bonne heure ses études pour le métier des armes. « C'était un noble et intelligent jeune homme, disent-elles, que Dieu avait fait naître pour sauver la patrie. » Il gagna ses éperons dans la lutte engagée entre Sten Sture le puîné et Gustave Trolle, et se distingua entre ses compagnons d'armes par sa bravoure, son éloquence et la gaieté de son caractère. Il portait le grand étendard dans le combat de Brennkyrka, où les Danois furent forcés à la retraite, et figurait avec Hemming Gadd, dont l'expérience avait éclairé sa jeunesse, parmi les otages que Sten Sture donna à Christian lors de la visite que celui-ci devait faire au camp suédois. Emmené en Danemarck, il fut confié à la garde d'un de ses parents, Erik Baner, qui habitait le château de Kallœ, dans le Juttland septentrional. Il y passa une année dans une captivité qui eût pu lui paraître supportable, si le sort qui menaçait sa patrie l'eût

laissé jouir de quelque repos, durant ses longues journées, et des douceurs du sommeil, pendant ses nuits plus longues encore. Car il n'était bruit dans le pays que d'armements contre la Suède. Copenhague se remplissait de lansquenets français, anglais, écossais et allemands. Ces préparatifs alimentant sans relâche la conversation de tous ceux qui entouraient Gustave, il entendait, à la table de son hôte, de jeunes guerriers se flatter de battre bientôt les Suédois, et les voyait tirer au sort, en plaisantant, les provinces de sa patrie. Un matin, de bonne heure, il s'échappe, déguisé en bouvier, suivant les uns, en pèlerin, suivant les autres, parcourt 12 milles le premier jour, et arrive heureusement, le 30 septembre 1519, à Lubeck, où il reste huit mois; là, il frémit en apprenant la mort de Sten Sture et l'assujettissement de sa patrie. Erik Baner ne tarda pas à venir réclamer son prisonnier auprès du sénat de Lubeck. Comme il reprochait à Gustave d'avoir violé sa parole, celui-ci lui répondit : «Il n'est pas un honnête homme qui puisse prouver que je suis prisonnier; j'ai été donné en otage avec d'autres seigneurs. Nous nous sommes rendus auprès du roi de Danemarck sur son invitation, nous fiant à ses serments, aux lettres revêtues de son sceau et à la promesse que nous avions reçue que nous pourrions retourner sans obstacle et sans danger chez notre maître Sten. Faites paraître celui qui pourra prouver que j'ai été fait prisonnier

sur un champ de bataille ou dans un combat, celui qui pourra dire par qui nous avons été attaqués et vaincus. Non, nous ne sommes point prisonniers; nous avons été lâchement trompés. Pourquoi retenir en prison celui qui n'a pas mérité d'y entrer, qui n'est enchaîné par aucune obligation, aucun droit, aucune loi? » Cette défense cependant eût été inutile, si Nils Brœms, bourgmestre de Lubeck, n'eût couvert de sa protection le jeune Gustave, espérant tirer de lui de grands avantages contre Christian, dont la puissance commençait à inquiéter la ville libre. Il s'embarqua à Warnemunde, sur un vaisseau qui partait pour la Suède. Il eût voulu se rendre directement à Stockholm, mais la Baltique était couverte de bâtiments danois, et il fut obligé de débarquer furtivement au promontoire de Stensjœ, près de Kalmar (mai 1520), seul avec son courage et son épée et soutenu de l'espoir de sauver son pays. Il se réfugia d'abord dans les montagnes du Smoland; mais il vit que le peuple de ces contrées ne partageait pas son ardeur patriotique. Il fut même souvent poursuivi à coups de flèches. Déguisé, errant, presque toujours par des chemins isolés, on ignore où il passa une grande partie de l'été, car ce ne fut que vers la fin de septembre qu'il arriva sans argent et les vêtements en désordre, à la maison seigneuriale de Terna, en Sudermanie. Il y trouva son beau-frère, Joachim Brahe, qui venait d'être invité à assister au cou-

ronnement. En vain il le conjura d'éviter le guet-à-pens tendu à la noblesse. Ils se séparèrent, l'un pour être décapité, l'autre pour arracher la couronne de la tête du tyran.

Durant son séjour à Refsnes, terre de son père, située non loin de Mariefred, il eut plusieurs entrevues avec l'ancien archevêque, Jacques Ulfsson, qui employa toutes les ressources de la persuasion pour l'engager à se soumettre au nouvel ordre de choses. Mais tout à coup arrive un vieux serviteur de Joachim Brahe, apportant l'affreuse nouvelle des exécutions de Stockholm, dont il a été témoin. Ses gestes et ses sanglots en disent plus que ses paroles. Cette terrible nouvelle ne tarde pas à se confirmer; Jacques Ulfsson est atterré; Gustave se dispose à prendre la fuite; il n'est accompagné que d'un seul domestique, qui même l'abandonne à Kolsund, après l'avoir volé. Mais il poursuit seul sa route vers la Dalécarlie, et arrive à la fin du mois, au Kopparberget (montagne de cuivre). Il est vêtu en paysan, et travaille comme manœuvre dans ces contrées, dont la population, se rappelant avec orgueil que Gustave Wasa a manié, au milieu d'elle, la hache et le fléau, conserve religieusement le souvenir des dangers et des aventures du jeune héros. La grange où il a battu le grain est, de nos jours encore, regardée comme un monument national, ainsi que celle du village d'Isala. La maison d'Ornaes, où sa vie fut sauvée par la présence

d'esprit d'une femme; le point de la forêt de Marnes, où il se tint caché trois jours, sous un sapin renversé, et où les paysans lui apportaient des provisions; la place où il harangua les Dalécarliens à Mora, tous ces lieux sont montrés avec vénération par les descendants de ceux qui partagèrent ses dangers et sa gloire. Rasmus Jute, Danois d'origine, jadis soldat de Sten Sture, fut le premier qui offrit ses services à Gustave.

Il harangua le peuple pour la première fois dans l'église de Rettwik, puis à Mora durant les fêtes de Noël. Les paysans de Rettwik lui témoignèrent un vif intérêt, mais ils ne voulurent rien entreprendre sans le consentement de leurs voisins. Il ne reçut aucune réponse favorable de la population de Mora, et, pendant les derniers jours de l'année 1520, il continua à fuir à travers les déserts qui séparent la Dalécarlie orientale, de l'occidentale.

Dans les premiers jours de l'année 1521, arrivèrent à Mora, Laurent Olofson, frère d'armes de Sten Sture le puîné, puis un noble, nommé Jon Michelsson. Ils peignaient la situation de Stockholm sous des couleurs si vives, que les paysans qui les écoutaient, ne pouvant retenir leurs larmes, murmuraient qu'ils avaient mal fait de ne pas écouter Gustave Eriksson.

Les Dalécarliens envoyèrent des patineurs à sa recherche. Ils le trouvèrent prêt à fuir sa patrie et à gagner la Norvège par les montagnes.

De retour à Mora, il est proclamé chef des Dalécarliens. Il ne perd pas de temps : à la tête d'une centaine d'hommes il arrive à Kopparberg et s'empare des caisses du gouvernement et de toutes les marchandises danoises qu'il trouve dans les magasins. Ses premiers étendards sont faits avec des tissus de soie pris dans le butin. Bientôt il est à la tête de 1500 Dalécarliens.

Le principal moteur des cruautés exercées à Stockholm, Didrik Slaghoek, comme on l'appelle en Suède, avait été nommé par le roi gouverneur de la capitale ; il avait reçu en même temps l'évêché de Skara, devenu vacant dans ces sanglantes journées. Du sein de cette ville, il gouvernait le pays avec ceux des sénateurs que la hache avait épargnés ou qui n'avaient pas eu honte d'allier leurs noms à un nom aussi odieux. Cependant Gustave Trolle, Didrik Slaghoek, Jons Beldenacke et Henri de Melen s'avancèrent avec 6000 fantassins et cavaliers vers la Dala. Ils assirent leur camp près du lac de Brunbeck. Pierre Suensson, qui commandait les Dalécarliens sur la rive opposée, fit un détour, passa le fleuve, attaqua le camp et mit l'ennemi en déroute. Après cette victoire, Gustave se prépara à marcher sur la capitale : il rassembla ses bandes à Hedemora. Les Dalécarliens manquaient d'armes à feu et n'avaient aucune idée de discipline militaire : leurs armes étaient la hache, la flèche, la pique et la fronde,

avec laquelle ils lançaient jusqu'à des morceaux de fer rouge. Gustave leur apprit à mieux fabriquer leurs flèches : il fit faire des javelots plus longs de trois à quatre pieds, afin de résister au choc de la cavalerie, fit battre monnaie, et vint enfin s'établir dans le Westmanland. Partout, à sa voix, les paysans prenaient les armes. Les chroniques disent qu'il eut bientôt réuni de quinze à vingt mille combattants. Il divisa ses forces et assiégea les châteaux de Stegeborg, de Nykœping et d'Œrebro. Le blocus de la capitale commença le jour de St.-Jean, 1521 : il dura plus de deux ans, et présenta des difficultés dont on n'a gardé qu'un souvenir vague. La guerre de l'indépendance eut pour but principal les siéges de divers châteaux et places fortes, siéges conduits tant bien que mal par des paysans levés en masse. Gustave n'était pas tranquille au milieu de ces bandes disséminées en tant de camps et de districts. Il craignait toujours qu'elles ne fussent attaquées à l'improviste par leur faute ou leur négligence. Aussi ne séjournait-il pas longtemps dans un même lieu, et voyageait-il jour et nuit pour visiter ses lignes.

Les mesures que Christian avait prises pour étouffer la révolte, étaient si mal combinées, qu'au mois d'août, Gustave ne désespéra plus d'une heureuse issue. Il avait convoqué une diète à Wadstena (24 août). On y vit accourir un grand nombre de députés du midi et des provinces du centre. La joie que causait la dé-

livrance de la patrie était grande, la reconnaissance envers le libérateur, générale. Les paysans voulaient mettre la couronne sur la tête de Gustave; mais il leur fit cette sage réponse, qu'il ne fallait pas songer à l'élection d'un roi, avant d'avoir affranchi le pays du tyran et des Danois. Ils persistèrent à le nommer régent. Après cette diète, on remarque plus d'activité dans les affaires et plus de succès dans les entreprises. La qualité de régent élu donnait à Gustave plus d'autorité, et au peuple une plus grande confiance en lui, tandis que l'ennemi se décourageait de jour en jour. Elfsborg, Jonkœping, Nykœping et Œrebro se rendirent. Westeros tomba également entre les mains de Gustave, après des combats acharnés, de sorte qu'il ne resta plus de garnisons danoises en Suède, qu'à Stockholm et à Kalmar. Celles-ci se défendirent vaillamment. Au mois de mars 1522, Severin Norrby arriva avec sa flotte, apportant des vivres. Sa garnison fit des sorties heureuses; elle détruisit les camps suédois, et un grand nombre de paysans tombèrent sous ses coups. Ce fut un bonheur pour la Suède, que Christian n'eût pas des forces suffisantes pour seconder de si vaillants efforts.

Quelques semaines après, Gustave assit de nouveaux camps, plus forts que les premiers. Il prit en même temps à sa solde des mercenaires étrangers, habitués à faire la guerre. La faim commençait à se faire sentir à Stockholm. Gus-

tave comprit qu'il lui serait impossible de s'emparer de cette capitale, tant que Norrby serait maître de la Baltique et pourrait faire venir par mer des approvisionnements. Il demanda à la ville de Lubeck quelques vaisseaux. Quinze bâtiments de haut bord bien armés lui arrivèrent sous les ordres de l'amiral Brun. Ils se réunirent à une petite flottille suédoise, que Gustave avait fait équiper, et que commandait Erik Fleming. Norrby apparut, dans l'automne, à l'embouchure du Melaren, avec cinq vaisseaux seulement. Les escadres combinées étaient donc supérieures à la sienne, et le vent, qui était contraire à Norrby, rendait sa fuite difficile. Les Suédois se réjouissaient d'avoir trouvé l'occasion d'écraser d'un seul coup ce redoutable adversaire; déjà leur flotte avait mis toutes ses voiles dehors; elle avançait suivie de celle de Lubeck; tout à coup l'on voit celle-ci jeter l'ancre. Il était dès lors évident que ces alliés voulaient traîner la guerre en longueur.

Pendant que ces événements se passaient, Christian vivait dans une étonnante insouciance sur tout ce qui regardait la Suède, y laissant des guerriers sans leur envoyer aucun secours. La première guerre avait déjà épuisé ses forces. Il avait à repousser les Lubeckois qui ravageaient les côtes de Seland et de la Scanie. Les sacrifices que nécessitait la défense du pays accrurent le mécontentement du peuple, et des bruits inquiétants armèrent la noblesse contre lui. Celle

du Jutland se rassembla à Wiborg, prononça sa déchéance, et élut à sa place le prince Frédéric de Holstein, son oncle. Cette détermination inattendue fit perdre le courage et la présence d'esprit à Christian. Il vint à Copenhague, prier le peuple, les larmes aux yeux, de ne pas l'abandonner. Il avoua ses crimes et promit de changer de conduite. Le peuple, peu habitué à voir un monarque en larmes, se laissa toucher, et Seland et la Scanie lui renouvelèrent leurs serments de fidélité. Il n'en resta pas moins inactif dans sa capitale. Les plus prudents n'avaient pas foi en ses promesses; les hommes sincères le haïssaient; ses courtisans l'abandonnèrent. Il ne lui restait aucun ami qui l'aidât de ses conseils, et la révolte apparaissait plus menaçante que jamais. Enfin il prit une résolution désespérée. Il s'embarqua sur une flotte de 20 vaisseaux, avec sa femme et ses enfants, et demanda aux vents une sécurité qu'il eût mieux trouvée dans les armes, se montrant aussi lâche et aussi méprisable dans cet abandon de son pouvoir, qu'il avait été cruel en l'exerçant.

Après la fuite de Norrby, on poussa avec une nouvelle vigueur le siége de Stockholm. La garnison, instruite de la retraite de Christian, demanda à capituler (23 juin 1523), et le château de Kalmar se rendit à Arwid Westgothe.

Frédéric Ier, élu en Danemarck à la place de Christian II, écrivit aux états de Suède, pour

leur demander, aux termes du traité de l'union, d'être également reconnu roi dans ce pays. Les Suédois lui répondirent, qu'ils avaient choisi pour leur prince Gustave Eriksson. Cette élection avait eu lieu en effet à la diète de Strengnaes, le 7 juin 1523. L'union fut ainsi dissoute, après cent vingt-six ans de durée. La Finlande se soumit à Gustave avant la fin de l'année, et le royaume n'eut plus d'ennemis extérieurs, mais il lui en restait encore dans son sein, et il avait encore à tenir tête à la ville de Lubeck, alliée que ses prétentions rendaient plus inquiétante qu'un ennemi déclaré.

Les principes de la réforme commençaient à pénétrer dans le nord. Deux frères, Olaus et Laurentius Petri, qui avaient étudié à Wittenberg, de retour dans leur patrie, en 1512, y prêchèrent pour la première fois la nouvelle doctrine. Ils attirèrent sur eux l'attention de Gustave Ier, qui leur accorda sa protection.

A la diète de Strengnaes, le roi demanda que les prêtres, ainsi que les couvents et les églises les plus riches, contribuassent au payement des mercenaires. L'évêque de Linkœping, Brask, s'y opposa : « Dans tout autre cas, écrivit-il, je me ferai un devoir d'obéir au roi; mais je n'oserais toucher aux biens sacrés de l'église. » Il céda cependant aux menaces du prince. Le clergé suivit son exemple. Gustave avait nommé Canut archevêque, et Pierre Sunnanvaeder évêque de Westeros. Ces prélats con-

çurent le téméraire projet de le précipiter du trône. Mais leur révolte fut étouffée. Ils furent livrés par les Norvégiens et décapités à Stockholm. Le roi fit nommer, au siége archiépiscopal, Johannes Magnus, légat du pape, né Suédois. Cette conduite vigoureuse et hardie frappa le pays d'étonnement. Le clergé en gémit, mais il n'osa point élever la voix. Le vieux Brask, le plus rusé et en même temps le plus éclairé de tous les évêques, écrivit à Ture Jonsson Roos, qu'il préférerait mourir que de tomber dans la disgrâce du roi.

L'amiral de Christian, le célèbre Severin Norrby, possédait encore l'île de Gottland. De là, il s'élançait sur la Baltique, et inquiétait principalement le commerce des Lubeckois. Ceux-ci dépêchèrent un envoyé à Gustave pour le prier de s'emparer de ce repaire de pirates. La ville lui proposait de le seconder dans cette expédition. Une armée de 8,000 hommes fut placée sous les ordres de Berendt von Melen, qui avait quitté le service de Christian pour celui de Gustave. Ce brave, né en Allemagne, soldat dès sa jeunesse, avait acquis une expérience consommée. Il était aussi prudent que valeureux, mais rempli d'orgueil et d'ambition. Une étroite amitié le liait à Severin Norrby, sous lequel il avait servi. Depuis qu'il avait attaché sa fortune à celle de Gustave, il avait rempli différentes missions, et épousé Marguerite Wasa, parente du roi. On dit que, dans une

affaire d'intérêt, le monarque s'était permis de traiter Marguerite avec hauteur. Blessée dans son amour-propre, elle fit partager son ressentiment à son mari, qu'elle regardait, par sa parenté avec des maisons princières d'Allemagne, comme l'égal du jeune noble couronné. Tel était l'homme chargé de la conquête de Gottland. D'abord, il justifia la confiance que Gustave avait mise en lui. Le pays plat fut occupé; Wisby et son château assiégés, et Norrby repoussé enfin dans toutes les sorties qu'il tenta. Celui-ci, ne voyant plus moyen de se défendre, se soumit au roi de Danemarck, et les Lubeckois, satisfaits de ce résultat, se retirèrent. Toutes les promesses faites par cette ville à Gustave furent oubliées. Norrby, ne voyant pas arriver le secours qu'il attendait du Danemarck, et n'étant pas rassuré sur la présence de l'armée suédoise, entra en négociations avec Melen. Les anciens souvenirs se réveillèrent. Norrby fit part à Melen de ses plans sur la Suède, et excita sa jalousie contre Gustave. Le siége fut donc ajourné jusqu'à ce que les deux rois du nord eussent eu à Malmo une entrevue, où il fut convenu que Gottland resterait aux Danois.

Berendt von Melen n'ignorait pas qu'il ne serait pas bien reçu du monarque. Il laissa la défense de son château de Kalmar à Henri Jute, et partit avec sa femme et ses enfants pour l'Allemagne, où il erra malheureux et méprisé. Gustave s'empara du château, après avoir per-

du beaucoup de monde, tant la résistance avait été désespérée. Il convoqua à Westeros, pour le 16 juin (1527), une diète qui devait devenir célèbre. Dès les premiers jours de la même année, il avait déjà annoncé qu'il voulait s'entendre avec le sénat et les hommes les plus instruits du royaume, pour mettre un terme aux dissensions qui avaient éclaté en matières religieuses. Depuis son avénement au trône, on avait tenu, une ou deux fois par an, des diètes et des assemblées de seigneurs; ces convocations étaient nécessaires dans la position où se trouvait le roi, à cause des plaintes nombreuses qui s'élevaient contre lui. A Westeros, l'assemblée fut nombreuse; il s'y trouva 4 évêques, 4 chanoines, 15 sénateurs, 129 nobles, 32 bourgeois, 14 mineurs, et 105 paysans de toutes les provinces du royaume. La noblesse avait reçu l'ordre de s'y rendre en armes : le roi comptait sur son appui pour le coup décisif qu'il se proposait de porter au clergé. On avait déjà remarqué avec étonnement, dans un banquet qu'il donnait aux états, que les évêques, qui, dans toutes les occasions, avaient jusqu'alors occupé les premières places, et qui même précédaient le régent, en cas de vacance du trône, étaient placés au-dessous du sénat. Les prélats se réunirent le jour suivant, portes closes, dans l'église de Sainte-Ægide; là, encouragés par l'évêque Brask, ils signèrent une protestation contre tout acte attentatoire aux pri-

viléges de l'église : l'écrit fut caché sous le pavé, où il a été retrouvé quinze ans après. Les états tinrent leurs séances dans la salle du couvent des dominicains. Le discours d'ouverture fut prononcé par le chancelier Laurentius Andréæ. Le roi demanda à la noblesse et aux évêques ce qu'ils avaient à répondre. Brask prit la parole au nom des évêques; il dit qu'il reconnaissait les devoirs qui le liaient; que cependant, malgré sa position, il devait, avant tout, obéissance au pape, dans les affaires spirituelles, et qu'il ne pouvait, sans son consentement, approuver aucun changement fait à la religion, ni aucune diminution des propriétés et des priviléges de l'église; que si quelques clercs et moines dépravés avaient cherché à fonder leurs revenus par des superstitions que les chefs de l'église désapprouvent, il fallait réprimer ces scandales et punir les coupables.

Le prince demanda au sénat et à la noblesse si la réponse leur paraissait satisfaisante. Thure Jonsson Roos, le doyen du sénat, répliqua qu'il n'y avait rien de mieux à dire. « Alors, dit Gustave, il m'est impossible d'être plus longtemps votre roi. J'attendais de vous une autre réponse; je ne m'étonne plus que les paysans montrent tant de désobéissance et m'opposent tant d'entraves, quand ils ont de pareils conseillers. Ils ne reçoivent pas une goutte de pluie, un nuage n'obscurcit pas le soleil qu'ils ne m'en accusent : les temps sont-ils durs, la famine et la

peste viennent-elles fondre sur eux, c'est encore moi qui en suis cause. Qui voudrait être roi à cette condition? Je vous prie donc de penser à me rembourser tout ce que j'ai dépensé pour vous, afin que je puisse fuir une patrie ingrate, que je ne reverrai jamais. » En parlant ainsi, des larmes mouillèrent les yeux du roi; il quitta la salle.

La consternation était à son comble; personne n'osait parler, encore moins ouvrir un conseil; Thure Jonsson Roos seul voulut faire preuve de courage; il fit battre le tambour en retournant chez lui, et dit : « Personne cette année ne me fera payen, luthérien ni hérétique. » Mais le jour suivant, les nobles se montrant toujours irrésolus, les paysans commencèrent à s'impatienter. « Tout bien considéré, disaient-ils, Gustave ne nous a jamais fait de mal; il faut que les nobles prennent une résolution; autrement nous agirons nous-mêmes. » Les bourgeois tenaient le même langage : ceux de Stockholm déclarèrent qu'ils garderaient au moins la capitale pour le roi. Magnus Sommar, évêque de Skara, dit enfin que les serviteurs de l'église ne voulaient pas sacrifier tout un royaume à leurs intérêts.

Le troisième jour, Thure Jonsson et ses partisans furent vaincus par le nombre; les paysans et les bourgeois crièrent avec véhémence qu'il fallait aller chercher Gustave pour les châtier, s'ils ne se soumettaient pas. Trois fois de nouveaux mes-

sagers furent envoyés au roi : il se laissa fléchir, à la fin, par leurs larmes et leurs prières.

On consentit à tout ce qu'il demanda. Les lettres du sénat relatives aux résolutions prises dans la diète contiennent : 1° le droit abandonné au roi de s'emparer des châteaux et des places fortes des évêques, et de fixer leurs revenus, ainsi que ceux des cathédrales et des chanoines ; 2° le droit donné à la noblesse de reprendre les biens et les terres qu'elle possédait, et qui étaient passés, après la réforme de Charles Knutsson, aux églises et aux couvents, pourvu que l'héritier pût faire établir dans le ting son droit héréditaire par le serment de douze hommes. Un acte additionnel au décret de la diète, appelé *Ordinantia de Westeros*, prescrit la recherche des rentes des évêques, des chapitres et des chanoines. Aucune place, du haut ou bas clergé, ne peut être donnée sans l'autorisation du roi. Lorsqu'on fut d'accord sur ce point, Gustave s'adressa directement aux évêques, et leur demanda leurs châteaux. Tous déclarèrent qu'ils étaient prêts à les céder : mais lorsque Gustave se fut adressé à Brask, et l'eut invité à lui remettre celui de Munkeboda, l'évêque garda un profond silence, entrecoupé de gémissements. Thure Jonsson pria pour son vieil ami, et demanda comme une grâce, qu'on lui laissât son château pour le reste de ses jours ; mais le roi fut inflexible. Huit sénateurs furent obligés de se porter garants de l'obéissance de

l'évêque. Brask étant parvenu, par sa soumission forcée, à se faire décharger du cautionnement qu'il avait été obligé de donner, allégua un voyage dans l'île de Gottland, et quitta le royaume pour n'y plus rentrer : il alla rejoindre à Dantzig l'archevêque Johannes Magnus, qui y vivait en exil. Plus tard, ce dernier se rendit en Italie, et le premier termina ses jours en Pologne, dans le couvent de Landa. Ces deux prélats ne prirent aucune part aux révoltes et aux conspirations fréquentes qu'on trama contre Gustave. Mais Brask écrivit souvent à ses amis en Suède, de rester fermes dans la croyance de leurs ancêtres et fidèles à la foi catholique. Après avoir tout sacrifié pour elle, il mourut en 1538.

Déjà les Dalécarliens s'étaient une fois soulevés ; un faux Sture les y entraîna une seconde fois. C'était un jeune paysan, qui avait beaucoup de ressemblance avec Nils Sture, fils aîné de Sten Sture le puîné. Il essayait de déterminer un mouvement en faveur de cette famille opprimée par le roi. L'évêque Sunnanweder était l'âme de cette intrigue ; le succès lui paraissait d'autant plus facile, que le jeune Sture venait de mourir. Il parcourut les paroisses où Gustave avait jadis harangué le peuple, se plaignant de la dureté du prince et des persécutions dont il l'accablait. Il vint ainsi à bout d'exciter leur commisération, et en reçut une garde, avec la promesse de faire pour lui tous

les sacrifices possibles. Puis, traversant les montagnes, il se rendit à Trondheim, où il épousa une femme noble, et revint en Dalécarlie. Il y retrouva les mêmes sympathies. Cependant Christine Gyllenstjerna écrivit aux Dalécarliens pour démasquer l'imposteur. Ces événements se passaient pendant la session de la diète de Westeros. Peu de temps après, Gustave se fit couronner (12 janvier 1528). La nouvelle doctrine avait semé l'inquiétude dans les esprits. Les anciens catholiques ne pouvaient voir avec indifférence les novateurs enfreindre les commandements de l'église, en mangeant de la viande le vendredi, les couvents devenir déserts et les prêtres contracter des mariages. Ils ne pouvaient tolérer l'introduction de la langue nationale dans l'office divin. Il en résulta des collisions dans le Smoland et surtout dans la Dalécarlie, où le faux Sture, qui avait repassé les frontières, exaltait les paysans, bravait à leur tête les employés du gouvernement, et proférait des menaces contre le roi lui-même.

Gustave jugea que la clémence n'aurait d'autre résultat que d'amener la révolte ouverte, et il prit le parti d'en finir avec les Dalécarliens. L'ordre leur fut donné de se rendre au ting de Tuna, où devait se trouver le monarque ; ils l'y trouvèrent en effet ; mais ce fut à la tête de 14,000 hommes, qui les enveloppèrent. On s'empara des auteurs de la révolte, qui reçurent immédiatement leur châtiment, et l'on fit grâce aux autres.

De toutes les révoltes qui eurent lieu sous le règne de Gustave, celle des seigneurs de Westrogothie fut la seule où la noblesse et le clergé se réunirent pour exalter les esprits. Le même Thure Jonsson Roos, qui avait défendu l'évêque Brask à la diète de Westeros, ayant convoqué les Visigoths aux champs de Larf (17 avril 1529), les exhorta à élire un autre roi. Magnus, évêque de Skara, leur annonça que le pape les déliait de leur serment; mais les paysans répondirent qu'un changement de maître portait rarement de bons fruits, et qu'il semblait plus sûr de rester fidèles au serment qu'ils avaient prêté au roi Gustave. Thure Jonsson et l'évêque Magnus échappèrent au châtiment par la fuite, et se réfugièrent en Danemarck. Mais leurs complices, Mons Bryntesson Liliehoek, jeune homme plein de qualités aimables et que les conjurés portaient au trône, Nils Olsson Winge et Thure Eriksson Bjelke furent reconnus coupables, condamnés à mort et exécutés, à l'exception du troisième, épargné par égard pour sa mère.

La dette de Lubeck n'était pas encore liquidée, quoique cette ville en eût réclamé plusieurs fois l'acquittement. A l'instar du Danemarck, il fut arrêté, dans une assemblée de seigneurs, convoqués au commencement de l'année 1530, qu'on demanderait à chaque église une cloche, dont la valeur serait employée à l'extinction de la dette des Lubeckois. Les

paroisses avaient la faculté de racheter leurs cloches à prix d'argent. Des envoyés spéciaux négocièrent dans les provinces avec les paysans. On exigea aussi des églises une année de leurs dîmes et l'argent dont elles pouvaient disposer. Ces mesures fournirent de quoi acquitter la dette ; mais elles furent la cause d'une nouvelle révolte. Les Dalécarliens, deux fois soumis, n'en étaient que plus turbulents. Ils se soulevèrent ,reprirent, sous les yeux du roi, les cloches qu'ils avaient déjà livrées, et gardèrent le bac de Brunsbeck, frontière de la Dalécarlie. Gustave essaya d'abord de dessiller les yeux du peuple ; mais ses paroles furent méprisées et ses messagers chassés. Quand cette nouvelle parvint aux oreilles du roi, il dit que si le moment d'agir était venu pour les Dalécarliens, le sien ne tarderait pas. Il les laissa garder leur fleuve. Ceux-ci, ne voyant venir personne, se fatiguèrent et regagnèrent leurs foyers. Ils invoquèrent la médiation du sénat, livrèrent leurs cloches et payèrent une amende de deux mille marcs. Gustave n'avait accédé à ces conditions que parce qu'il venait d'apprendre l'invasion de la Norvège par Christian-le-Tyran. Il se réservait de les punir plus tard. Après avoir passé la revue de ses troupes à Westeros (1533), il entra en Dalécarlie, et fit arrêter les chefs de la révolte, qui furent condamnés à mort, quoique plusieurs d'entre eux eussent contribué à mettre la couronne sur sa tête. Ni l'as-

sistance qu'ils lui avaient prêtée aux jours du danger, ni la fidélité qu'ils lui avaient longtemps gardée ne purent adoucir ce rigoureux arrêt. Cette sévérité porta ses fruits; aucun murmure ne se fit plus entendre dans les montagnes de la Dalécarlie. L'histoire a cependant le droit de la lui reprocher; car rien ne peut justifier la violation d'une promesse et l'oubli d'un service reçu.

Depuis longtemps, les états avaient cherché à insinuer à Gustave qu'il devait faire choix d'une épouse; il jeta les yeux sur Catherine, de Saxe-Lauenbourg. Cette princesse, d'un caractère capricieux et d'une humeur morose, n'était pas faite pour captiver l'amour de Gustave. La froideur et la mésintelligence régnèrent bientôt entre les deux époux. De ce mariage naquit Erik XIV. Après la mort de Catherine, le roi se remaria avec Marguerite Leyonhufvud. Cette union fut plus heureuse. Gustave profita souvent des conseils de sa femme, qui tempérait ses emportements par une extrême douceur, et dont la tendresse savait intercepter les nouvelles qui pouvaient l'irriter. Souvent les paysans durent à ses prières un acte de clémence. Une foule de familles la vénéraient comme une bienfaitrice, tout le pays comme une mère, Gustave comme son ange tutélaire. Elle mourut en 1551, et un an après, le roi épousa Catherine Stenbock, qui lui survécut.

Les révoltes des Dalécarliens avaient fréquem-

ment occupé ce monarque ; mais celle des Smolandais, commandés par Nils Dacke, eut un caractère plus alarmant. Elle menaça même quelques instants le trône. Après la guerre qui ensanglanta le Danemarck, avant que Christian III eût ceint la couronne, la Suède jouit d'une tranquillité parfaite, du moins en apparence. Il existait bien encore du mécontentement, mais il avait moins pour objet la religion que les prévôts du roi et les nobles. Ces deux classes s'appliquaient toujours à tourmenter les paysans et à les maltraiter. Le roi, lorsqu'il en était instruit, adressait des reproches sévères aux nobles et infligeait des punitions aux prévôts. Mais un seul homme ne peut suffire à tout. Dans une assemblée de seigneurs, tenue à Œrebro, en 1540, la Suède fut déclarée *royaume héréditaire.* Le droit que s'étaient arrogé les nobles, de prononcer seuls dans une affaire de cette importance, parut aux bourgeois et aux paysans une atteinte à leurs droits. Plusieurs ordonnances d'administration les avaient indisposés. On avait limité la liberté de leur commerce, ce qui les irritait au dernier point, habitués qu'ils étaient à n'avoir pour règle que leur volonté. Toutes les provinces partageaient leur mécontentement. Le Smoland principalement couvait la flamme d'une sanglante rébellion. Là, comme en Dalécarlie, les habitants, séparés par des lacs, des forêts et des montagnes, avaient conservé leur vieille indépen-

dance, qui dégénérait souvent en licence. Le villageois, dans l'isolement de son hameau, ne reconnaissait point de maître; ses fils, du matin au soir, erraient armés dans les bois. La chasse et les combats formaient leur unique occupation, et souvent leur seul plaisir. Un de leurs jeux consistait à se lier deux à deux par une ceinture, en tenant un couteau. « A quelle profondeur peux-tu sentir le froid du fer? » se demandaient-ils. Et chacun ayant indiqué un point sur la lame de son adversaire, ils se l'enfonçaient mutuellement dans la poitrine. La ceinture leur enlevait tout moyen de fuite. Ce jeu barbare ne cessait que quand l'un des deux s'avouait vaincu, mais il lui en coûtait souvent la vie. Les femmes, quand elles se rendaient à un repas, se munissaient de linge, dans l'incertitude où elles étaient, si leurs maris reviendraient vivants. Tel était le caractère des Smolandais à l'époque de l'insurrection de Dacke.

Pendant la guerre qui ravagea le Danemarck, les Smolandais secoururent de tout leur pouvoir les paysans Scaniens révoltés. Cette conduite et le meurtre de plusieurs prévots du roi excitèrent le ressentiment de Gustave. Il envoya, en 1537, une armée dans cette province, et les paysans se soumirent et payèrent des contributions. Elles étaient si fortes et l'on mit tant de rigueur à les percevoir, que beaucoup de paysans se virent ruinés. Ils se formèrent alors en bandes, infestant les forêts des frontières du Bleking et

du Smoland. Un de leurs chefs, Jon Andersson, se rendit en Allemagne, en 1538, et fit des traités avec Berndt von Melen et d'autres ennemis de Gustave. Nils Dacke, d'une riche famille de paysans, avait perdu son hameau dans un procès. Il tua le prévôt dans un transport de colère, et fut condamné à une amende. Tout ce qu'il possédait fut vendu, et le produit ne suffit pas pour l'acquitter. Il fut donc condamné à la prison pour le reste de ses jours. Parvenu à s'évader, il gagna les épaisses forêts qui servaient de retraite aux brigands. Deux ans après, il était leur chef et organisait la révolte, stimulant, par la peinture de la tyrannie des nobles et des prévôts, la haine de ses bandes redoutables. Il offrit la couronne, tantôt à Svante Sture, tantôt à Frédéric de Danemarck, négocia avec l'empereur et entretint une correspondance avec le prince Albrekt de Mecklenbourg. Gustave avait envoyé contre eux plusieurs détachements, qui s'étaient vus repoussés ou désarmés. Le corps principal, sous les ordres de Lars Siggeson, entra dans le Smoland ; mais peu s'en fallut qu'on l'empêchât d'en sortir. Le roi arriva enfin en Ostrogothie, où il trouva le peuple dans la plus grande fermentation et prêt à se soulever. Le Dalsland et la forêt de Tiweden étaient infestés de brigands. Quelques mouvements se manifestaient en Sudermanie, et les Dalécarliens prenaient les armes. Gustave, regardant ces symptômes comme le prélude d'une conflagra-

tion générale, commença à désespérer de conserver le diadème. Décidé à fuir la Suède avec sa femme et ses enfants, il réunit tout ce qu'il avait de plus précieux, et donna l'ordre à ses troupes d'évacuer le Smoland afin de protéger son départ. Cependant, la noblesse, lorsqu'elle fut instruite de cette résolution, le pria de rester, lui promettant fidélité et secours. D'un autre côté, 2,000 Dalécarliens arrivèrent, non pour le combattre, mais pour le soutenir. Ce changement ranima le courage de Gustave, qui résolut de tenter encore la fortune. Des renforts lui vinrent de tous côtés, et il se réconcilia avec les Russes. La reine Marguerite parvint à calmer l'irritation des Sudermaniens, dont elle était aimée. Lars Siggeson Sparre en vint aux mains avec les paysans du Smoland; mais, après les avoir battus dans plusieurs rencontres, il fut contraint, à l'approche de l'hiver, de se retirer dans la Vestrogothie. La position de Dacke n'était pas moins pénible. Privé des secours qu'il attendait d'Allemagne, repoussé dans une invasion qu'il avait tentée en Ostrogothie, et dans un coup de main contre Kalmar, il fit des ouvertures à Gustave, sans renoncer aux négociations qu'il avait entamées. On arma de nouveau, durant l'hiver de 1543, et, au printemps, les soldats de Gustave entrèrent dans la province révoltée. Il avait jusqu'alors recommandé d'épargner les paysans; cette fois, les ordres étaient plus sévères. Les deux armées

se rencontrèrent dans une épaisse forêt, près du lac d'Asunden. Dacke fut blessé et 500 hommes des siens couvrirent le champ de bataille. Les paysans demandèrent grâce; la paix leur fut accordée, à condition qu'ils aideraient à saisir Dacke et les chefs de la révolte. Dacke fut atteint d'une flèche et sa tête clouée à un poteau sur la place de Kalmar. Ce fut la dernière insurrection que le roi eut à étouffer. Les paysans commencèrent à le regarder comme invincible, et il obtint, par la terreur, l'obéissance que l'amour et la reconnaissance lui avaient refusée.

Les dernières années de ce règne mémorable ne furent troublées que par la crainte d'une guerre avec le Danemarck, et par l'invasion des Russes en Finlande, invasion qui nécessita la présence du vieux monarque dans ces contrées éloignées. Il réussit à faire une nouvelle paix avec ces formidables adversaires. Les différends avec le Danemarck venaient de ce que le roi de ce pays avait pris dans ses armoiries les trois couronnes qui appartenaient à la Suède. Le démêlé ne fut pas terminé du vivant de Gustave, qui mourut le 29 septembre 1560. Il laissait quatre fils, dont trois montèrent sur le trône.

Ce prince était d'une taille au-dessus de la moyenne. Il avait les cheveux blonds, la barbe touffue et longue, la bouche bien faite, les lèvres vermeilles, les joues colorées. Ses mains étaient délicates, ses bras musculeux, ses pieds

petits. Sa mémoire était prodigieuse ; il lui suffisait d'entendre un morceau une ou deux fois pour le retenir. Dieu l'avait doué d'une grande habileté, d'une intelligence supérieure et de plusieurs qualités précieuses ; il était digne de porter la couronne. Brave dans la guerre, juste et éclairé dans le conseil, bon et clément dans presque toutes les occasions : tel est le portrait que nous en a laissé son neveu, Pierre Brahe.

CHAPITRE XVII.

—

Famille des Wasa.

—

ERIK XIV.

═

Erik était né le 13 décembre 1533. Les plus jeunes années de ce prince firent concevoir de lui les plus brillantes espérances. Comme les autres fils de Gustave, il était d'une taille plus gracieuse qu'élevée. Il excellait dans les exercices du corps, et l'on augurait avantageusement de ses qualités guerrières. Son esprit était très-orné, et il s'exprimait élégamment en latin. Il avait hérité du goût de son père pour la musique. Ses précepteurs furent George Normann et un Français nommé Dionysius Beurreus. Le fameux Goran Pehrsson devint plus tard son ami. A ces rares qualités se joignaient de grands défauts. Il était emporté et soupçonneux comme son père, capricieux, inconstant et souvent farouche comme sa mère ; il aimait les plaisirs et se montrait d'ordinaire fort libéral. Son père lui avait confié la préfecture de

Kalmar et celle d'Œland; mais sur la fin de ses jours, son fils était devenu de sa part l'objet d'une telle méfiance, qu'il fit venir d'Allemagne des mercenaires pour former sa garde. Il le menaçait même de le deshériter; mais les prières de Jean, un de ses autres fils, lui firent abandonner cette résolution. L'Angleterre obéissait, dans ce temps-là, à la fameuse Elisabeth. Le prince Erik rechercha sa main, malgré toutes les marques de dédain qu'il en reçut et malgré les sages conseils de son père. Il était même près de partir pour ce pays lorsque la nouvelle de la mort du roi le rappela dans sa capitale.

La monarchie, dont le sceptre passait dans ses mains, fleurissait au milieu de la paix et de l'abondance; il héritait d'un riche trésor, et était l'objet de cette bienveillance populaire qui entoure presque toujours les nouveaux gouvernements et les jeunes princes. Mais les provinces que Gustave avait données en fiefs à ses fils, et qui diminuaient l'autorité royale, devinrent une cause de discorde entre les frères. Le prince Jean avait reçu la Finlande, le duc Magnus, l'Ostrogothie et le Dalsland, et le jeune prince Charles, la Néricie, le Wermanland et la Sudermanie. Ce fut donc, pour ainsi dire, sur la tombe du père, que les fils se jurèrent cette inimitié, qui devait faire couler tant de sang et naître tant de crimes.

Le couronnement du nouveau monarque

eut lieu à Upsala, le 29 juin 1561, avec une magnificence inconnue jusqu'alors en Suède. Erik créa les dignités de comte et de baron; Svante Sture, Pierre Brahe et Gustave Johansson Roos furent investis de la première; neuf seigneurs, parmi lesquels on remarquait Sten Eriksson Leyonhufwud, furent revêtus de la seconde.

A la même époque, la Livonie, occupée par les chevaliers de l'ordre Teutonique, rechercha l'appui d'Erik contre le tzar Ivan, qui l'avait envahie à la tête d'une formidable armée. Mais le roi refusa de s'engager dans une lutte qui pouvait déterminer une guerre avec la Russie. La ville de Revel secoua la domination de l'ordre pour se soumettre à Erik, qui n'hésita pas à accepter l'offre des habitants, et leur envoya des troupes, sous le commandement de Clas Christersson Horn. Cette occupation amena une collision avec la Pologne, à laquelle le grand maître de l'ordre s'était adressé; mais elle fonda la puissance de la Suède au delà de la Baltique.

Erik, après le refus de la reine Elisabeth, offrit successivement sa main à Marie Stuart, à Renée de Lorraine, à Christine de Hesse. Sur ces entrefaites, Jean épousait Catherine, princesse Polonaise. Cette union eut lieu contre l'avis de son frère, et au moment où la guerre entre la Suède et la Pologne était imminente. Il en résulta entre les deux frères un grand re-

froidissement d'abord, puis une guerre ouverte, déterminée par l'imprudence de Jean, qui, après avoir menacé Erik, arma et fortifia ses châteaux. Des troupes furent envoyées en Finlande; Abo, assiégé, se rendit après s'être vaillamment défendu; le duc et son épouse furent pris et transférés à Gripsholm, en Suède. On voit encore la chambre où ils restèrent enfermés quatre ans. Les frères, les sœurs et tous les parents du prince, supplièrent Erik d'épargner au moins la vie de son frère. Le roi rejeta ces prières. Cependant sa conscience se révoltait aux conseils de son favori, Goran Pehrsson. Charles de Mornay, Français au service d'Erik, lui représenta que la mort du duc lui attirerait l'inimitié de toute sa famille, et serait une tache pour sa gloire. Il céda à ces considérations, mais il prononça la réclusion perpétuelle de Jean, qui toutefois fut traité avec égard, ainsi que son épouse.

Cependant les négociations avec la princesse de Hesse touchaient à leur terme. L'amiral Jacques Bagge fut envoyé à Lubeck avec une flotte, pour recevoir la fiancée. Il rencontra, à Bornholm, la flotte danoise, qui l'attaqua, quoique la guerre n'eût pas été déclarée. Vainqueur dans ce combat inattendu, il fit prisonnier l'amiral danois et 600 hommes de sa flotte. La guerre recommençait entre les royaumes du nord. L'usurpation des armes de Suède par le Danemarck en fut la première cause. Les hosti-

lités sur terre eurent des chances diverses, et se bornèrent au ravage des provinces. De sanglants combats eurent lieu sur mer; Jacques Bagge et Clas Horn y firent des prodiges de valeur. Le prince Charles, depuis Charles IX, se distingua au siége et à la prise de Warberg; mais les Suédois furent battus par Daniel Rantzov, à la bataille de Svartera.

Erik avait, dans Goran Pehrsson, un conseiller à qui il faut attribuer plusieurs bonnes institutions, mais aussi la malheureuse fin de ce prince. Ambitieux et avare, il haïssait la noblesse, qui avait le pouvoir et les richesses; cette haine le rendit cher au roi. Il s'agissait d'abord d'abaisser l'autorité des ducs; ce fut son but dans la convention d'Arboga et dans l'institution des dignités de comte et de baron. Il fallait ensuite abattre la noblesse. Le roi donna sa confiance et les principales places aux roturiers.

Les nobles, furieux, se retirèrent. Ils donnaient entre eux à Erik le nom *de roi des paysans*. Sa passion pour Catherine Monsdotter, et l'union qui en fut la suite contribuèrent aussi à affaiblir son autorité. Cette femme était de basse extraction : elle devait le jour à un ex-sous-officier de la garde du roi. Sa beauté attira l'attention d'Erik, qui la plaça à la cour de sa sœur, la princesse Elisabeth, pour y faire son éducation. Lorsqu'elle lui eut donné un fils, le prince Gustave, Erik résolut de lui faire partager son trône, et cet événement eut lieu le 4 juillet 1568.

Le père d'Erik craignait la maison des Sture, mais il était trop prudent pour le laisser soupçonner; son fils ne fut pas aussi sage. Nous sommes arrivés à l'époque où va éclater la persécution qui menaçait depuis longtemps cette maison, la première du royaume, après celle du roi. Son chef, le vieux Svante Sture, avait perdu, en 1564, le gouvernement de Livonie. De ses cinq fils, Charles et Mauritz étaient encore dans l'enfance et devaient survivre aux malheurs de leur famille; Erik, qui avait servi le duc Jean, fut blessé dans la guerre avec le Danemarck; Sten fut tué dans le glorieux combat soutenu contre la flotte danoise, le 7 juillet 1565; Nils, l'aîné, d'abord favori du roi, fut plus tard exposé à ses ressentiments. Des chimères astrologiques y contribuèrent; Erik crut lire dans les astres qu'un homme à cheveux blonds lui ravirait la couronne; ce signalement se rapportait également au duc Jean et à Nils Sture. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'après l'arrestation du premier, le second devint l'objet des soupçons du roi. A l'issue de la bataille de Svartera, Sture fut chargé d'un de ces ordres sanguinaires dont Erik était si prodigue. Ses instructions portaient qu'il valait mieux massacrer tous les cavaliers allemands, qui devaient répondre de leur conduite dans le combat, que de les laisser fuir. Sture ne remplit pas ces ordres. Il fut accusé par Goran Perhsson de négligence et condamné à mort. On lui fit remise de la peine capitale,

mais on le soumit à une entrée honteuse dans Stockholm. Il fut jeté sur une rosse et promené, une couronne de paille goudronnée sur la tête, dans toutes les rues de la capitale ; un hérault criait : « Voici un traître à la patrie. » Les soldats exprimèrent hautement leur mécontentement : Sture, disaient-ils, s'était conduit en brave Suédois en face de l'ennemi. Dans un accès de frayeur, le roi lui accorda sa grâce, défendit, sous peine de mort, d'en parler davantage, et le fit sortir en hâte du pays, en l'envoyant demander la main de la princesse Renée de Lorraine.

On entrait dans l'année 1567 : ce fut la plus malheureuse du règne d'Erik, comme il le note lui-même dans son journal. Ce qu'il y a d'incontestable, c'est que le roi croyait alors à une grande conspiration ourdie contre lui par la famille des Sture, appuyée de ses puissantes alliances. Erik et son favori s'occupaient secrètement à rassembler les preuves de l'existence de ce complot, qu'on devait annoncer aux états, convoqués à Stockholm pour le 1er mai. Il était nécessaire d'y appeler la noblesse; les seigneurs dont la vie était en question furent gracieusement invités à se rendre en personne à Svartsjo, où résidait le monarque. La plupart n'hésitèrent pas à obéir. On y vit arriver d'abord Erik Sture, puis Abraham Gustafsson Stenbock, Sten Axelsson Baner, Sten Erikson Leyonhufvud, et enfin le vieux Svante Sture. Ils furent arrêtés. Le roi fit publier qu'il trans-

portait le siége de la diète à Upsala, et ajournait la convocation au 18 mai. Tous les prisonniers y furent conduits. Le roi s'y rendit lui-même. Tout le monde l'évitait. Il devait ouvrir les états le second jour de la Pentecôte, 19 mai. Ayant bu la veille outre mesure, il ne put retrouver le discours qu'il avait préparé pour la circonstance, et fut sensiblement contrarié d'être contraint de parler d'inspiration. Il s'étendit surtout sur la trahison de Nils Sture et de ses complices. Ce discours ne produisit pas un grand effet. Des murmures se firent entendre. Le tumulte s'accrut au point que le roi fut obligé de lever précipitamment la séance. Sa terreur augmenta lorsque Nils Sture arriva le 21 mai, rapportant de Lorraine le consentement de la princesse avec son anneau et son portrait. L'ambassadeur fut jeté en prison.

Le 24 mai au soir, après s'être promené avec Petrus Caroli, *Ordinarius* (évêque) de Kalmar, il rentra très-agité dans ses appartements. On lui avait dit que le duc s'était échappé et avait levé l'étendard de la révolte. A cette nouvelle, il court, un poignard nu à la main, à la prison de Nils Sture, et le blesse au bras. L'assassinat est consommé par un traban. Cette scène d'horreur était à peine achevée, que la prison du malheureux père s'ouvrit. Il vit le roi tomber à ses genoux, en criant : « Pour l'amour de Dieu ! pardonnez-moi tout le mal que je vous ai fait ! — Tout, répondit le vieil-

lard ; mais si mon fils court ou a couru quelque danger, vous m'en répondrez devant Dieu. — Alors, reprit le roi, vous ne me le pardonneriez jamais ! il faut que vous subissiez le même sort. » Furieux il s'élança sur le chemin qui mène à Stockholm, suivi de quelques trabans. Il en revint un, portant l'ordre de mettre à mort tous les prisonniers enfermés au château, à l'exception de *Sten*. L'ambiguité de cet ordre sauva la vie à Sten Leyonhufvud et à Sten Baner. Les autres, Svante Sture, son second fils Erik, Abraham Stenbock et Ivard Ivarsson furent impitoyablement massacrés.

Erik s'était réfugié dans l'épaisseur des forêts. Dionysius Beurreus, le premier qui courut le rejoindre, fut percé d'un coup d'épée par un de ses trabans. Le roi se sépara bientôt de ces hommes, et erra dans les bois, on ne sait où. Le troisième jour après l'assassinat, il arrive, déguisé en paysan, à un village où il est reconnu. Il s'écrie qu'il n'est plus roi, qu'il a, comme Néron, tué son précepteur et que Nils Sture est régent. Il ne veut manger ni dormir, que Catherine Monsdotter, qu'il aime tendrement, ne l'y ait engagé. Tout ce qui venait d'arriver était un fort accès de démence, qui, après les premiers actes de violence, dura plusieurs mois, mais avec un caractère moins grave.

Le duc Charles accompagna, le 12 août 1567, le roi, de Stockholm à Svartsiœ, où il séjourna

toute l'année. Il était chargé de traiter avec Jean de son élargissement. Les deux frères se rencontrèrent à Wendtholmen le 8 octobre.

Erik, ayant recouvré peu à peu sa raison, pouvait se livrer aux soins du gouvernement; aussi lorsque les Danois, ayant traversé le Smoland, eurent porté leurs armes en Ostrogothie, prit-il lui-même le commandement des troupes. Il semblait vouloir revenir à son ancien caractère. Il rendit sa confiance à Pehrsson, qu'il avait abandonné à la vengeance publique, et qui était sur le point d'être condamné. Cependant, il approchait de plus en plus de sa chute. Les mêmes ténèbres qui couvrent le crime des Sture enveloppent la révolte des ducs Charles et Jean contre Erik. Celui-ci avait ajouté de nouveaux motifs de mécontentement à ceux qui existaient déjà depuis longtemps contre lui. Cette disposition hostile des esprits prenait un caractère grave, quoiqu'il n'y eût encore ni plan arrêté, ni chefs reconnus : les Sture étaient morts, le duc Charles trop jeune, les autres sans autorité. Ce fut sur ces entrefaites que le duc Jean fut rendu à la liberté; les mécontents s'adressèrent à lui, mais il n'osa rien entreprendre. Cependant Erik nourrissait contre lui des soupçons, et il lui dépêcha Pontus de la Gardie, Français d'origine, fait prisonnier à Warberg. Il était entré au service du roi et avait mérité sa faveur par son habileté et son courage. Ce fut en vain que Goran Pehrsson et Herman Fleming con-

seillèrent au monarque de ne se pas fier à cet étranger.

Lorsqu'il arriva chez le duc, rien n'était encore décidé; d'un coup d'œil, la Gardie embrassa l'avenir. Il prévit la chute d'Erik, et fut le premier à oser proposer sa déchéance. Son plan fut accepté et on lui en confia l'exécution. Les princes, après les noces d'Erik, auxquelles ils n'avaient pas assisté, se rendirent à Wadstena, dont Charles prit le château. 300 mercenaires allemands furent les premiers qui mirent leurs armes au service de l'insurrection.

La première nouvelle du soulèvement des ducs fit sur le roi une impression si profonde, qu'il voulut se donner la mort en s'ouvrant les veines. Il pensa ensuite à entrer en arrangement avec ses frères, puis à appeler le duc Charles en combat singulier, et finit par se mettre à la tête des troupes qui lui étaient restées fidèles. Il combattit dans ces dernières affaires avec un courage désespéré. Après avoir essuyé une défaite à Botkyrka, les ducs changèrent de route et prirent celle de Vesteros et d'Upsala, pour marcher sur la capitale. La reine douairière et les princesses royales cherchèrent un asile dans leur camp. Ivar Monsson Stjernros, que le roi avait envoyé comme général en Finlande, se déclara pour ses frères. Le 17 septembre, Charles et Jean campèrent en face de Stockholm, dans la plaine de Rorstand. Lorsque

Erik et Goran Pehrsson aperçurent, du haut du château, leurs étendards : « Seigneur, dit le dernier, si vous eussiez suivi mes conseils, en faisant décapiter le duc suivant la teneur du jugement, cette révolte n'aurait pas eu lieu. » Ce conseiller, objet de la haine générale, se vit arrêté par les gens du roi eux-mêmes, et livré aux ducs. Il fut mis à la question le 28 septembre, et endura le genre de mort le plus cruel sans proférer une seule plainte. Le jour suivant, les troupes du duc, qui avaient des intelligences secrètes avec la bourgeoisie et la garnison, entrèrent dans la ville. Erik parut bientôt sur les murs du château et se rendit à Charles.

Le procès fut fait au malheureux roi par les états assemblés, en 1569. Dans sa défense, qu'il présenta lui-même, il s'emporta en reproches contre la noblesse. Jean l'ayant interrompu, en lui disant qu'il n'avait pas sa raison : « Elle ne m'a abandonné qu'une fois, répliqua le roi, c'est le jour où je vous ai rendu la liberté. » Sa déchéance fut prononcée par les états : ses enfants se virent exclus de sa succession, à cause de leur origine ignoble et illégitime : lui-même fut condamné à une réclusion perpétuelle, avec jouissance toutefois d'un revenu *princier*. Mais Jean donna un libre cours à sa haine contre son frère, qu'il appela son ennemi mortel. Il est vrai qu'on épargna encore quelque temps la vie d'Erik; mais il subit les tortures de la plus dure captivité et les

mauvais traitements de ses gardiens. « Dieu sait, dit Erik dans une lettre à Jean, l'inhumanité qu'on a mise à me faire souffrir la faim, le froid, l'obscurité, les coups de bâton et d'épée. Je me soumets à l'exil : le monde est assez grand pour que la haine de mes frères s'affaiblisse par l'intervalle qui nous séparera. »

Les châteaux d'Abo, de Castelholmen, de Gripsholm de Vesteros et d'Orbyhus reçurent successivement le prisonnier royal, qui mourut, le 26 février 1577, dans cette dernière forteresse. Le poison lui avait été administré par son frère dans une purée de pois. Il avait eu de sa femme deux enfants, le prince Gustave, mort en Russie, en 1607, et la princesse Sigrid, qui fut mariée à Tott, au petit-fils duquel Christine voulut conférer la dignité de duc.

CHAPITRE XVIII.

—

Famille de Wasa.

—

LE ROI JEAN.

═

Jean était né en 1537; c'était le fils de prédilection de Gustave Ier. Après la déchéance d'Erik, il se fit couronner à Upsala, avec son épouse Catherine, le 10 juillet 1569. La guerre était allumée avec le Danemarck lors de son avénement. Des négociations avaient déjà été entamées; il préféra tenter le sort des armes. Pendant que ses troupes ravageaient la Scanie, il perdit Warberg, où périt le plus célèbre des généraux danois, Daniel Rantzow. Comme cette campagne avait été insignifiante, et que Jean prévoyait une guerre avec la Russie, il signa la paix de Stettin (13 décembre 1570), par laquelle la Suède faisait l'abandon de l'île de Gottland et des provinces du Jutland et du Herjedal.

Le czar de Russie, Ivan, ne tarda pas à entrer dans l'Estland, où il essaya de s'emparer de

Revel, la seule ville forte que les Suédois possédassent dans ces contrées. Elle fut deux fois assiégée et deux fois sauvée par le brave Henri Clas Horn. Les Russes se retirèrent après avoir essuyé des pertes considérables. Deux grands capitaines, Horn et Pontus de la Gardie, firent changer la face des affaires. Narva fut pris d'assaut, et l'Ingrie avec ses forteresses, Kexholm et toute la province du même nom conquises.

Pendant ces luttes extérieures, l'intérieur éprouvait de violentes secousses. La réforme qu'avait introduite Gustave Ier avait pris racine dans le pays. Mais l'ancien culte y laissait des coutumes encore vivaces et de nombreux partisans. Les troubles qu'avait fait naître le règne désastreux d'Erik n'étaient pas sans influence sur l'état de la religion. Jean, marié à une princesse catholique qu'il aimait, avait manifesté du penchant pour la foi qu'elle professait, et il paraît qu'il n'attendait, pour se déclarer ouvertement, que la mort du vieil archevêque Olaus Petri, dont il redoutait l'opposition; en attendant il se préparait à sa conversion, et il appelait au siége archiépiscopal Laurentius Gothus, gendre de Laurentius Petri, et à celui de Vesteros, son prédicateur Erasme Nicolaï. Mais, avant de prononcer leur confirmation, il exigea d'eux l'adhésion à certains articles qui préparaient un changement plus complet. Il était en même temps arrivé en Suède un jésuite nor-

végien, du nom de Laurentius Petri, plus connu sous celui de *Klosterlasse.* Ce fut lui qui, conjointement avec Herbest, prédicateur de la reine, et Fecht, secrétaire du roi, rédigea le nouveau règlement de l'église, le missel, qu'ils appelèrent la *lithurgie*, et que le peuple nomma *le livre rouge.* Il fut généralement adopté, excepté dans le duché, où Charles en interdit l'usage. Ce premier pas fait, Jean crut pouvoir agir avec moins de contrainte. Des couvents furent fondés et peuplés. Cependant plus les desseins du roi se dessinaient clairement, plus ils rencontraient d'opposition dans le peuple, dans le duc Charles et dans plusieurs professeurs de l'université d'Upsala. Abraham Angermannus se distingua surtout dans cette lutte; il irrita tellement la colère de Jean, que la protection du duc ne suffit pas pour le mettre à l'abri de sa vengeance, et qu'il fut forcé de se réfugier à l'étranger. Le 16 mai 1578, Jean fit abjuration de son hérésie devant Possevin. Cependant son ardeur se refroidit, lorsque le pape eut refusé d'accepter des propositions qu'il lui avait faites. D'autres causes vinrent se joindre à celle-ci : son épouse Catherine mourut en 1583, laissant un souvenir cher au peuple, et forçant l'adversaire le plus prononcé du catholicisme, Charles lui-même, à estimer ses vertus chrétiennes. Le sénat et le duc lui opposaient une résistance opiniâtre; plus tard, il prit lui-même en haine Possevin. Enfin, le mariage

qu'il contracta avec Gunnila Bjelke, jeune fille de seize ans, ancienne dame d'honneur de Catherine, acheva de le décourager. Séparé des catholiques, il chercha à se rattacher au culte grec; ce plan ayant échoué, il revint à sa première idée de faire passer sa lithurgie pour le culte chrétien primitif.

Jean avait eu un fils de sa première épouse, c'était Sigismond, prince royal de Suède. L'influence de sa tante, la reine Anne, le fit appeler au trône de Pologne (1587). Il partit pour son nouveau royaume. Le père et le fils, ne pouvant rester longtemps éloignés l'un de l'autre, projetèrent une entrevue à Revel. Ce fut là que s'éleva une discussion entre Jean et quelques sénateurs, contre lesquels il renouvela publiquement ses accusations, à la diète de 1590. Ce procès attrista ses dernières années, et ne lui rendit pas l'amour de la noblesse, ni celui du peuple. Des malheurs, des chagrins de toute espèce l'assaillirent. Ses querelles avec la noblesse et le clergé durèrent jusqu'à sa mort. Une révolte militaire en Livonie et le mécontentement produit par la continuation de la guerre avec la Russie firent éclater de nouvelles plaintes; Jean, brouillé avec les grands, resta, pour ainsi dire, seul au milieu d'un peuple malheureux par sa faute. Il lui était souvent impossible de réunir autour de lui plus de deux ou trois sénateurs. Le seul qui possédât sa confiance était Clas Fleming, outre quelques personnes de

basse extraction, qui ne se distinguaient que par leur ardeur à accaparer les biens et les terres des sénateurs persécutés. Cet entourage n'était pas propre à dissiper les soucis qui obscurcirent les derniers jours de Jean. L'ombre d'Erik paraissait le poursuivre sans cesse; ses forces s'épuisèrent, et, le 17 novembre 1592, il expira. Un seul fils était né de son second mariage, c'était le prince Jean d'Ostrogothie.

Jean III réunit dans son extérieur la bonté, la grâce, la majesté; de même que le prince Magnus, celui des fils de Gustave dont la stature était la plus élevée, il avait au delà de six pieds; le visage ovale, bien fait, offrant tous les traits de sa mère; ses cheveux étaient d'un blond clair, son front haut, ses yeux bleus et grands; sur ses sourcils arqués on voyait, pour ainsi dire, errer tous les signes d'une sombre distraction. Dans ses derniers temps, il portait, comme son père, la barbe longue, mais elle était rouge, et lui descendait jusqu'à la ceinture. Il avait le caractère soucieux, aimait la solitude, et se livrait à la lecture et à la méditation. Dès ses jeunes années, son père était obligé de l'exciter à se distraire. Ces dispositions se développèrent dans sa longue captivité et par une constante assiduité à l'étude. Il faut joindre à cela l'esprit soupçonneux dont il avait hérité de son père, ses démêlés avec le duc, avec la noblesse, avec le clergé, et une conscience bourrelée de remords excités par le meurtre de son frère.

Dans les dernières années, il ne pouvait ni se supporter, ni supporter les autres.

Ainsi que son frère aîné, ce prince était savant. Il possédait parfaitement les langues latine, polonaise, allemande, italienne et anglaise; il entendait le grec et le français. Erik s'était adonné à l'étude des mathématiques, Jean à celle de la théologie : tous les systèmes religieux, tous les livres qui s'y rapportent, lui étaient familiers. Cette érudition l'empêcha malheureusement de s'attacher à aucun; toute sa vie flotta au milieu de croyances diverses. Il était né dans la religion luthérienne; en Angleterre, il prit du goût pour la réforme; puis sa première femme le convertit au catholicisme, qu'il professa pour le quitter un an après, en cherchant à le concilier avec l'église grecque. Après des tentatives infructueuses, il revint, sur son lit de mort, aux doctrines dans lesquelles il avait été élevé. C'était à lui que Gustave Ier écrivait, d'une main que l'approche de la mort rendait tremblante, ces mots qui sont passés en proverbe : « Il vaut mieux ne dire qu'un mot et tenir à son opinion, que de parler cent fois. »

La prédilection dont il était l'objet de la part de son père, et le caractère bizarre d'Erik, tournèrent de bonne heure l'ambition de Jean vers la couronne, et on peut croire qu'Erik ne serait pas monté sur le trône, si Jean n'avait pas soutenu ses intérêts auprès de son père. Le dépit, qu'il ressentait de ce que la diète d'Arboga

avait mis des bornes à son autorité ducale, avait fini par l'exaspérer au point qu'il avait le dessein de rendre la Finlande indépendante , avec le secours de la Pologne ; du moins sa conduite permet-elle de le présumer. Par bonheur pour la Suède, ce projet échoua. Mais la démence d'Erik et son gouvernement pervers éveillèrent de nouveau l'ambition de Jean, qui, ne pouvant la maîtriser, porta les derniers coups au trône déjà chancelant de son frère. Les traitements indignes qu'il fit subir à Erik et à ses partisans, le meurtre d'Erik lui-même, crime pour lequel l'histoire n'a point trouvé de justification, sont des taches ineffaçables, imprimées au nom de Jean ; elles prouvent qu'il était susceptible d'une haine aussi basse qu'implacable. Mais ce ne sont pas les seules preuves par lesquelles l'histoire cherche à fixer l'opinion sur son compte : sa modération, vantée souvent, mérite plutôt le nom de faiblesse ; cependant, dans certaines circonstances, il montra de la magnanimité. Après la déposition d'Erik, plusieurs sénateurs étaient d'avis de proscrire son image, de peur qu'elle ne fît naître des pensées de rébellion. Jean répondit en riant : « Cet Erik, qui est suspendu contre les murs ne m'y attachera pas. » Un ministre étranger lui demandait un jour où étaient ses meilleures citadelles : « Dans les bras de mon peuple, » répondit-il.

Jean avait hérité du goût de son père pour la

musique : les beaux chants de l'église catholique contribuèrent surtout à sa conversion. On chantait ou l'on jouait de quelque instrument pendant qu'il prenait ses repas. Il affectionnait surtout l'architecture : le château de Borkholm, ainsi que les églises de Riddarholm, de Sainte-Claire, et celles de Saint-Jacques et de Sainte-Marie, à Stockholm, furent commencées par lui ; il fit réparer les châteaux d'Upsala et de Stockholm.

Un esprit soupçonneux et irrésolu, un mélange singulier de dureté et de faiblesse formaient le fond de son caractère. Il joignait à ces défauts cet emportement héréditaire dans la famille de Wasa. Dans les premières années de son règne, Jean se laissa conduire par les conseils de sa femme Catherine, et ceux du prudent Pontus de la Gardie ; plus tard, il s'abandonna à l'impulsion que lui imprimèrent des courtisans vils et avides. « Entourez-vous, disait-il, d'hommes capables et sans reproches, on croira que vous possédez des qualités qu'on reconnaîtra dans vos conseillers. » Ainsi parlait Gustave à ses fils ; telle était aussi la règle de sa conduite, et sa cour donnait au pays l'exemple d'une haute moralité et d'une piété qui attiraient sur le roi le respect de ses sujets. Erik et Jean, dans ce cas comme dans beaucoup d'autres, formèrent un grand contraste avec leur père.

CHAPITRE XIX.

—

Famille de Wasa.

—

SIGISMOND.

Sigismond était en Pologne lorsque son père expira. Charles avait réellement tenu les rênes de l'état pendant les deux dernières années de la vie de Jean. Il était tout naturel qu'il restât en possession du pouvoir, puisque le roi défunt n'avait pris aucune disposition à ce sujet. Charles rendit la liberté à tous ceux qui étaient détenus pour délit politique ou religieux. Sur ces entrefaites, arrivait une lettre de Sigismond, qui confiait au duc le gouvernement du pays, jusqu'à ce qu'il pût lui-même visiter son royaume. Charles convoqua les états et un concile à Upsala, le 25 février 1593. Le duc, avec le sénat, quatre évêques, plus de 300 clercs et une foule de nobles, de bourgeois et de paysans assistèrent aux séances. Nicolaus Bothniensis, professeur à Upsala, fut nommé président, malgré son jeune âge. Toutes les innovations,

introduites sous le règne précédent dans le culte et la doctrine furent abolies. Le catéchisme de Luther devint de nouveau la base de l'enseignement religieux, et le rituel de Laurentius Petri, celle du culte. On promit l'oubli du passé, et personne ne fut persécuté. Les décisions du concile d'Upsala, dont l'église suédoise célèbre tous les cent ans l'anniversaire, furent le coup décisif qui affermit la réforme en Suède.

Cependant Sigismond se préparait à visiter la Suède, et à prendre possession de son héritage. Toutefois la crainte du duc Charles lui fit prendre quelques précautions. Clas Fleming, qui commandait en Finlande, reçut l'ordre de n'obéir qu'au roi. Ce fut la première cause ostensible de mésintelligence entre le monarque et Charles. Le sénat dépêcha au roi Ture Bjelke, pour lui porter les décisions du concile et le prier de les sanctionner. Sigismond ne fit qu'une réponse évasive. « Je ne veux, dit-il, aimer ni haïr personne à cause de la religion. » Il sembla décidé à ne prendre aucun parti avant son arrivée. Il avait à sa suite la reine Anne, princesse d'Autriche, Malaspina, le légat du pape, homme orgueilleux et sévère, et un grand nombre de Polonais. Le duc Charles, les sénateurs, une foule de clercs, ayant à leur tête l'archevêque Angermannus, dont la présence seule souleva la colère de Sigismond, étaient venus à sa rencontre sur le port. On vit débarquer, avec Sigismond, Clas Fleming et Axel Leyon-

hufwud. Celui-ci s'était révolté contre le duc et avait quitté la patrie. Les princes échangèrent des regards malveillants; cette première entrevue suffisait pour faire présager quelles seraient plus tard leurs relations. Le sénat et le duc demandèrent la sanction des décisions du concile d'Upsala, de la nomination d'Angermannus, et le renvoi du légat du pape.

Sigismond, voulant affecter l'église de l'ancien couvent des franciscains au culte catholique, y fit célébrer par force un enterrement selon le rite de ce culte. Les Polonais et les Suédois se battirent au milieu de l'église, et le sang coula. Il s'entretenait de préférence avec le légat du pape et ses compagnons polonais. Le sénat de Suède ne le vit pas souvent, et la députation du clergé suédois ne put être admise auprès de lui.

Les états furent assemblés à Upsala (février 1594) pour célébrer les funérailles du roi Jean et le couronnement de Sigismond. On se rendit dans cette ville, animé de sentiments hostiles. La première cérémonie eut lieu avec beaucoup de solennité, mais le légat du pape fut chassé de la procession, et l'on menaçait de mort les jésuites, s'ils osaient mettre le pied dans l'église. Le duc Charles y assistait, entouré de 4,000 fantassins et cavaliers. « Je ne me sépare pas de vous, dit-il aux états. Si Sigismond veut être votre roi, il faut qu'il acquiesce à vos demandes. » Il déclara au monarque qu'il fallait

se soumettre, avant le couronnement, à toutes les concessions demandées. Sigismond se résigna le même jour, 19 février 1594; il fut sacré, ainsi que la reine, dans la cathédrale d'Upsala. Quelques mois après (14 juillet), ils s'embarquèrent pour retourner en Pologne. Pendant l'absence du roi, le duc Charles dirigeait l'administration, de concert avec le sénat.

Un bienfait que le peuple apprécia beaucoup, ce fut la cessation des hostilités avec la Russie. Depuis vingt-six ans, les frontières étaient ravagées par la guerre. Après de longues négociations, Charles vint à bout de faire conclure la paix éternelle, à Teusin, le 14 mai 1595. Narva, Revel et toute l'Estonie restaient au pouvoir des Suédois, qui devaient restituer la forteresse de Kexholm et tout le pays du même nom, ce que Clas Fleming retarda tant qu'il put, sous différents prétextes, afin de pouvoir conserver ses troupes rassemblées. Ce ne fut qu'avec peine que le duc empêcha la rupture de la paix nouvelle. Mais la guerre civile se ralluma dans la Finlande, par suite des violences auxquelles se livraient les cavaliers de Fleming, et ce ne fut qu'en 1597, après la mort de ce seigneur, qu'on put évacuer Kexholm et que la paix avec la Russie fut ratifiée. Cette conduite de Fleming ne contribua pas peu à la convocation des états, que Charles avait annoncée contre la défense formelle de Sigismond. Les états furent réunis à Sœderkœping (octobre 1595). Ils confirmèrent

les décrets lancés contre les catholiques du royaume. L'exercice de leur culte fut interdit et leurs prêtres proscrits. Le couvent de Wadstena, le dernier qui fût resté debout et le plus célèbre de tous, fut supprimé.

Charles, mécontent du sénat, annonça, le 2 novembre 1596, qu'il allait déposer les rênes du gouvernement; mais il ajouta que, les ayant reçues des états, il ne voulait les remettre qu'entre leurs mains. A cet effet, malgré la défense du roi et l'opposition du sénat, il convoqua, pour le mois de mars de l'année suivante, une nouvelle diète à Arboga. Un seul sénateur se présenta. La décision fut conforme à celle de la diète de Sœderkœping; elle fut même plus dans l'esprit de Charles. On avait proposé de laisser six semaines au sénat, pour se décider à l'acceptation ou au rejet. D'abord il avait résolu de faire une vigoureuse résistance, d'opposer la force à la force, et de persuader au peuple de recourir aux armes; mais il y eut division sur les moyens. Les membres se dispersèrent dans les provinces, chacun se portant vers celle où il avait le plus d'influence. A l'approche de Charles, Erik Sparre s'enfuit de la Vestrogothie, passa en Danemarck et de là en Pologne, auprès du roi. Sten Baner et Goran Posse ne tardèrent pas à suivre son exemple. Plus tard, Gustave Baner et Ture Bjelke, choisis contre leur gré pour présenter les résolutions de la diète au monarque, prirent le même che-

min. Le seul adversaire que Charles craignit était Clas Fleming; il le redoutait, surtout s'il lui prenait envie de faire une invasion à main armée dans la Suède. Mais Fleming était occupé en Finlande, où sa barbarie lui suscitait de nombreux ennemis, principalement dans les rangs de la noblesse. D'ailleurs la fortune, qui frayait au duc le chemin du trône, le débarrassa bientôt de cet ennemi, qui mourut le 13 mai 1597. Charles avait encore convoqué les états à Stockholm pour obtenir le consentement des sénateurs. On y résolut de ramener la Finlande à l'obéissance. La mort de Fleming ravivait l'espoir du succès; l'on fit des armements redoutables. Le duc prit Abo, qu'il abandonna ensuite, et peu de temps après son départ, ce château fut repris par les partisans du roi.

De son côté, Sigismond faisait des préparatifs pour revenir dans son royaume; mais c'était, cette fois, à la tête de 5,000 hommes, commandés par Weyer et Wolmar de Farensbach. Il avait ordonné aux Finnois de faire une invasion en Suède, sur un point, pendant qu'il se dirigerait lui-même sur un autre, afin de diviser les forces du duc; mais ils furent repoussés avant son arrivée. On s'attendait à une guerre civile prochaine. Le roi débarqua à Stegeborg, en Ostrogothie. Le duc, à la tête de 5,500 hommes, s'avança pour le recevoir. Avant de combattre, on tenta la voie des négociations. Sigismond voulait que Charles déposât le titre de régent

et licenciât ses troupes ; celui-ci demandait que le roi renvoyât ses soldats étrangers et exécutât ce qu'il avait juré. Il paraît que ces pourparlers n'eurent lieu que pour la forme ; on en vint aux mains presque sous les murs de Stegeborg. Sigismond fut vainqueur ; son humanité l'empêcha de poursuivre les vaincus, et Charles eut le temps de rallier ses troupes dispersées. Enfin, une bataille décisive, qui fixa le sort de la couronne, fut livrée dans les plaines de Linkœping, sur les bords du Stonga. Sigismond, battu, fut obligé de livrer à la vengeance de Charles les sénateurs Erik Sparre, Gustave et Sten Baner, Ture Bjelke et Goran Posse. On se réconcilia ; mais, au lieu de remplir les conditions convenues, le roi quitta le pays. Cette fuite fut le signal de sa perte. Charles s'empara d'abord du château de Kalmar, et Jean Sparre, qui le commandait, fut décapité. Toute la Finlande fit sa soumission. En 1600, Charles convoqua la diète de Linkœping ; les états jugèrent les sénateurs. Ceux qui, au lieu de chercher à se justifier, se contentèrent de demander grâce ne subirent pas la peine capitale. Mais Erik Sparre, Gustave et Sten Baner, Ture Bjelke, la fleur de la noblesse, furent victimes de ces déplorables discordes. Hogenskild Bjelke, autre sénateur, et frère des Ture, termina sa vie de la même manière, en 1605. La déchéance de Sigismond était devenue inévitable après sa fuite. Elle fut prononcée en 1602. Les guerres qu'elle

occasionna affermirent sur le trône le dernier fils de Gustave Ier.

Sigismond avait la taille élevée, le visage ovale, les sourcils hauts et arqués, les yeux bleus, grands, remplis d'expression, la bouche bien faite, couverte d'épaisses moustaches. Sa physionomie respirait la mélancolie. Enfermé dans la prison de Gripsholm, où il était né, le silence de la captivité paraissait avoir influé sur son caractère. Il apportait une excessive lenteur à tout ce qu'il entreprenait, sans y mettre, pour cela, beaucoup de réflexion. Les Polonais l'appelaient *rex crastinus*, le roi du lendemain. Il parlait peu, et ignorait l'art de gagner le peuple par la persuasion. Malgré sa bonté et son humanité, ce silence et ce regard sombre éloignaient de lui tous les cœurs. Il prit rarement part aux affaires de l'état; mais, lorsqu'une fois il avait exprimé une opinion, il s'y attachait avec une opiniâtreté invincible. Ses plus jeunes années avaient révélé chez lui cette disposition. Le sénat le menaçant de l'éloigner du trône, s'il ne voulait pas embrasser la doctrine de Luther : « J'accepterai plutôt, répondit-il, la véritable doctrine sans couronne, que la couronne, sans la véritable doctrine.» Les Polonais disaient de lui :

Tria T
fecerunt regi nostro vœ :
tarditas, taciturnitas et tenacitas (1).

(1) Trois T ont fait le malheur de notre roi : la temporisation, la taciturnité, la tenacité.

Sigismond était donc peu propre à porter une couronne, qui ne fut pour lui qu'une source de chagrins. Il était assiégé de femmes et de favoris qui lui dictaient ses résolutions.

A côté de ces défauts, il possédait des qualités réelles. Il était loyal, religieux et bon. Sa parole était inviolable, quand il n'était pas question d'hérésie. Il ne manquait pas d'habileté dans l'art de la guerre, et les Polonais le citent comme un de leurs meilleurs rois. Il était plus fait pour être gouverné par les seigneurs polonais, que pour gouverner lui-même le peuple suédois. Il mourut en 1632.

CHAPITRE XX.

—

Famille de Wasa.

—

CHARLES IX.

A la diète de Linkœping, on avait déjà offert la couronne au duc Charles, qui l'avait refusée. Mais il avait continué à régner sous le titre de régent, avec toute l'autorité d'un roi. Ses premiers soins se portèrent sur la Livonie. Il y envoya une armée de 30,000 hommes, commandés par ses meilleurs généraux. Les Polonais, qui ne s'attendaient pas à cette visite, furent contraints de vider le pays. « Ce n'est pas assez, lui écrivait Sigismond, de m'avoir arraché mon royaume héréditaire, il vous faut donc encore mon royaume d'élection ? » Deux campagnes lui suffirent pour devenir maître de la Livonie, jusqu'à la Duna. Avant de retourner en Suède, il mit des garnisons dans toutes les places fortes, qui eurent à se défendre, lorsque Sigismond arriva avec toute son armée, commandée par le célèbre Zamoiski. Le siége le plus remarquable fut celui de Wenden, où commandaient

Jacques de la Gardie et Gyllenhjelm, fils illégitime de Charles. Après une défense héroïque, les assiégés se rendirent aux Polonais. Les deux armées se livrèrent encore plusieurs batailles sanglantes, dont la plus importante fut celle de Kerkholm (1605). Charles y essuya une défaite complète, et eût été pris infailliblement, sans la fidélité d'un noble Livonien, Wrede, qui le sauva. Cette perte était immense. Anders Lennartson, de la famille de Torstensson, un des généraux de l'armée, et le duc de Lunebourg, périrent avec 9,000 hommes.

Au bruit de ces sinistres nouvelles, la diète se réunit en 1602, à Stockholm, et en 1604, à Norrkœping. Là Charles fut proclamé roi, sur le refus du duc Jean, fils puîné du roi Jean, à qui l'on avait offert la couronne. La cérémonie du sacre eut lieu à Stockholm, en 1607.

Charles parcourut ensuite les provinces du royaume. Son règne fut de courte durée. Il ne se signala que par les ennemis qu'il eut à combattre, et par les désastres qu'il essuya. Cette couronne, qu'il avait tant convoitée, il la devait, non à la noblesse, dont il avait sacrifié les plus puissants membres, et qui le détestait, mais aux paysans. Sa position vis-à-vis du clergé n'était pas moins délicate. Cet ordre, sur lequel il exerça néanmoins une grande influence, le soupçonnait d'avoir embrassé les doctrines de la réforme de Zwingle; il en résulta à plusieurs reprises des scènes scandaleuses. Le règne de

Jean et les troubles qui avaient suivi sa mort n'avaient point permis qu'on exerçât le moindre contrôle sur les fonctionnaires. Charles travailla activement à réformer les abus. Ce fut lui qui institua les cinq grandes fonctions de *Drots* (garde des sceaux), de *Marsk* (connétable), d'*Amiral du royaume*, chargé de tout ce qui appartient à la marine, de *Chancelier du royaume* et de *Grand Trésorier*.

Le commerce et les villes lui durent beaucoup. Il n'était encore que duc, lorsqu'il fonda celles de Carlstad, de Mariestad, de Mariefred et de Philipstad; plus tard, il bâtit celles de Wasa, d'Uleo, d'Umeo, de Torneo, de Cajaneborg et de Fahlun.

La noblesse salua Charles IX de l'épithète de *roi des paysans*, dont elle avait gratifié Erik XIV, mais cette fois ce fut avec plus de raison, car c'étaient les paysans qui avaient élevé Charles au trône, et qui l'y maintenaient. Aussi les ménageait-il, tandis que les autres états étaient souvent en butte à ses emportements. Les paysans étaient moins sensibles à ses grossièretés, qu'ils regardaient comme une preuve de la loyauté de son caractère. Comme Gustave Wasa, Charles s'entretenait souvent avec eux de leurs affaires. Le pays, sous son règne, vit croître sa prospérité. Ce fut son activité qui éleva les mines du Wermland à l'état florissant où nous les voyons aujourd'hui; aussi les Finnois ne l'appellent-ils que le *Grand-Charles*.

Outre la guerre avec la Pologne, Charles en eut une à soutenir contre la Russie, suite des discordes civiles qui divisaient l'empire, et une troisième, sur la fin de son règne, contre Christian IV, roi de Danemarck. Celle de Russie était conduite par deux grands généraux, Jacques de la Gardie et Evert Horn. Le premier, réuni à Wasily Schuisky, porta ses armes jusqu'à Moscou, et, après une révolte de ses mercenaires, opéra une retraite qui l'honore autant que la plus belle victoire. Il s'empara de Nowogorod, et prépara l'élection, comme grand duc, de Charles Philippe, second fils de Charles IX. Le roi était à son lit de mort, lorsqu'il reçut cette nouvelle.

La guerre avec le Danemarck était la plus dangereuse, parce que l'ennemi pouvait pénétrer jusqu'au cœur du royaume. Kalmar, qui en était la clé, capitula par la trahison de Christer Some, qui ternit ainsi la gloire dont il s'était couvert jusqu'alors. Charles se rendit lui-même sur les lieux, après avoir laissé le commandement d'une partie de l'armée à son jeune fils Gustave-Adolphe. Il avait déjà été atteint, le jour de la Saint-Jean 1609, d'une attaque d'apoplexie; il en ressentit une plus violente, qui lui paralysa la langue, au moment où éclatait la guerre avec le Danemarck. Il puisait toute sa consolation dans les espérances que lui donnait son fils, dont il suivait le développement avec une admiration toute paternelle : *Ille fa-*

ciet, il le fera un jour, disait-il. A la fin de la campagne de Danemarck, il sentit augmenter sa faiblesse, et se fit transporter sur un vaisseau à Nykœping, où il expira, le 30 octobre 1611.

Charles IX avait la taille haute, le front développé, les yeux bleus, mais dont la beauté était altérée par un caractère trop prononcé de rigueur. Son corps était endurci à toutes les fatigues. Dans les combats, il portait le courage jusqu'à la témérité, et il était toujours là où le danger paraissait le plus imminent. Joignant à une intelligence supérieure une activité infatigable, il ressemblait, sous ce rapport, à son père, et son ardeur étonne l'imagination, quand on considère les soins qu'il apporta à la prospérité de son pays, au milieu des guerres, des révoltes et des intrigues dont il fut accablé. Son plus grand défaut était un emportement qu'il ne pouvait maîtriser.

Il eut de sa première femme, Marie, princesse du Palatinat, des filles, parmi lesquelles on remarque Catherine, tige de la maison de Deux-Ponts; et de sa seconde, Christine, princesse de Holstein, Gustave-Adolphe et Charles-Philippe. Il eut en outre deux fils illégitimes, Gyllenhjelm et Jean Skytte, qui tous deux ont immortalisé leurs noms dans les annales de leur patrie.

CHAPITRE XXI.

Famille de Wasa.

GUSTAVE II ADOLPHE.

En 1594, le 9 décembre (vieux style) à huit heures du matin, *Gustave-Adolphe-le-Grand*, fils de Charles, était né au château de Stockholm. D'autres que Tycho Brahe lui avaient prédit sa grandeur future. Charles avait célébré la naissance de son fils en rétablissant l'université d'Upsala. Il suivit son père et sa mère en Livonie, en 1600. Jean Skytte fut nommé précepteur du prince, et Othon de Mœrner, son gouverneur. Gustave reçut une éducation digne d'un prince appelé à la couronne. Charles était éclairé, brave, sévère; Christine joignait à une rare beauté une âme fière et courageuse. Aussi l'éducation du prince fut-elle exempte de mollesse. On l'habitua au travail, en lui mettant sans cesse devant les yeux les vertus de ses parents. Son père lui permit, à mesure qu'il faisait des progrès, d'assister aux conseils. Son esprit se forma ainsi de bonne heure aux affaires

sérieuses. Il acquit aussi dans sa jeunesse une connaissance approfondie de plusieurs langues étrangères : il parlait le latin, l'allemand, le niederlandais, le français, aussi purement que sa langue maternelle.

Lorsqu'il eut 16 ans révolus, son père le créa Grand Duc de Finlande et Duc d'Estonie et de Westmanland. Le roi Charles avait de bonnes raisons pour appliquer de bonne heure son fils aux affaires. Sur un trône encore chancelant, il lui importait que la nation commençât de bonne heure à connaître l'héritier de la couronne, et l'on peut dire que Gustave-Adolphe grandit sous les yeux du peuple. Dans toutes ses actions perce son humeur guerrière. Lorsqu'en 1611, Christian IV, roi de Danemarck, eut rompu la paix et déclaré la guerre, il fut jugé par son père digne de porter l'épée. Avant la mort du roi, il prit part, dans cette guerre, à toutes les rencontres, à toutes les marches, qu'il dirigea même souvent. Christianopel détruit, et Œland repris par Gustave-Adolphe, prouvent à la fois sa valeur et son activité.

A la diète de Norrkœping, le 26 décembre 1611, il reçut, en présence des états, les rênes du gouvernement. Il était dans le premier mois de sa dix-huitième année; son chancelier, le célèbre *Axel Oxenstjerna*, était âgé de 28 ans.

Jamais prince n'a pris la conduite d'un royaume dans une situation plus critique; il avait trois formidables ennemis à combattre :

les Danois, les Russes et les Polonais. Le héros, qui finit par dicter des lois à l'Europe, commença par se défendre corps à corps contre un puissant ennemi, au centre de ses états.

En 1612, les Danois avaient exécuté une invasion dans le Smoland; Gustave-Adolphe, qui était à Kalmar, accourut au secours de cette province. Il suivait en Scanie l'ennemi qui s'y retirait, n'éprouvant aucune résistance sérieuse; mais le pays était impitoyablement ravagé. La ville de We fut livrée aux flammes, et vingt-quatre paroisses abandonnées à la fureur des soldats. Attaqué à l'improviste à Wittsiœ, dans sa marche le long des montagnes qui joignent ces contrées au Halland, il courut le plus grand péril, et plusieurs de ses généraux furent faits prisonniers. Sur les frontières de la Norvège, les Danois assiégèrent et prirent Elfsborg, citadelle qu'on regardait comme la clé du royaume de ce côté. Peu de temps après, Gullberg, qui défendait Gothenbourg, capitula aussi, et, au mois d'août, Christian IV se présenta avec sa flotte dans les étroits parages de Stockholm. Bientôt il bloqua la citadelle de Vaxholmen. Gustave était malade à Jonkœping. A peine rétabli, il vole au secours de sa capitale, et arrive à temps pour forcer Christian à se retirer de devant Vaxholmen et à gagner la haute mer. A la même époque, Rantzov, après s'être emparé d'Oland, ravageait l'Ostrogothie, et brûlait les villes de Westerwik et de Sœderkœping. Mais

ces avantages partiels n'amenaient aucun résultat, et le besoin de la paix se faisait sentir également des deux côtés.

Une entrevue pour l'échange des prisonniers amena des négociations, par l'entremise des Anglais. Axel Oxenstjerna était le plénipotentiaire de la Suède. Le 19 janvier 1613, la paix fut conclue avec le Danemarck, dans la bourgade de Knered, sur la rivière de Laga, dans le Halland. La Suède renonça à ses prétentions sur la citadelle de Sonnenburg, dans l'île d'Œsel et à sa domination sur les Lapons des côtes, et elle restitua le Jemtland et le Herjedal. Le Danemarck rendit à Gustave-Adolphe Kalmar et l'île d'Œland, et six ans après, la citadelle d'Elfsborg contre une somme d'un million de thalers.

Gustave-Adolphe tourna alors son attention vers la guerre de Russie, que dirigeait Jacques de la Gardie, et où son frère venait d'être élu grand duc. Il paraît que les succès du héros suédois inquiétaient le monarque, qui eût voulu en partager la gloire. L'élection de son frère contrariait aussi sa politique. Il se rendit lui-même sur le théâtre des hostilités, et mit inutilement le siége devant Pleskow; cependant, il exerçait une telle influence sur les succès qu'on obtenait, que la Russie consentit à la paix de Stolbowa (27 février 1617), par laquelle elle céda à la Suède le gouvernement de Kexholm, et les quatre forteresses d'Ivanogorod, de Jamburg, de Coporie et de Notheborg, avec leurs

dépendances. De son côté, la Suède restitua Nowogorod et toutes les possessions que ses armes avaient conquises en Russie. Ce fut la plus glorieuse paix que la Suède eût jamais signée avec cet empire.

Il ne restait donc plus que la Pologne à combattre; il est vrai que cet ennemi était le plus opiniâtre. La Livonie fut le premier théâtre de cette guerre. Gustave-Adolphe prit Riga après un long siége (1621) ; puis il se dirigea vers la Prusse, où plusieurs campagnes le mirent en possession du littoral de la Baltique et de tous ses ports, à l'exception de Dantzig. Ce fut dans ces expéditions que se formèrent les soldats et les généraux qui devaient plus tard vaincre Tilly et Wallenstein. En 1629 (16 septembre), à Stumsdorf, un armistice fut conclu pour six ans avec la Pologne, par la médiation de la France. Ce traité maintenait la Suède en possession d'Elbing, de Pillaw, de Braunsberg et de Memel.

Avant de suivre ce grand roi dans sa dernière guerre, qui l'a immortalisé, arrêtons un instant nos regards sur l'administration intérieure de son royaume.

Charles IX avait laissé dans le cœur de la noblesse des rancunes profondes. Le sang le plus précieux avait été répandu; et les châteaux étaient peuplés de veuves et d'orphelins. Mais ces femmes, ces enfants, à qui l'on avait ravi un mari, un père, trouvèrent un protecteur

dévoué dans Gustave, et devinrent les plus fermes appuis de son trône. Jean Baner était de ce nombre. Charles contint la noblesse à force de faveurs. Ce fut lui qui institua la chambre des nobles en 1625. Gustave-Adolphe, prince religieux, mit tout en œuvre pour implanter ses sentiments dans le peuple. Il défendit l'autorité des prêtres, qui étaient, disait-il, les véritables tribuns du peuple, dont ils connaissaient les besoins et auquel ils devaient de bons exemples. Il fut, pour ainsi dire, le créateur de l'université d'Upsala. Toutes les grandes dotations qui lui ont été faites datent de son règne. Il encouragea le commerce; les compagnies de cuivre, de fer, et des Indes occidentales lui sont dues; il perfectionna la fabrication du fer, en appelant à ce travail les meilleurs ouvriers étrangers. Louis de Geer quitta la Hollande pour venir s'établir en Suède, et ses capitaux donnèrent l'essor à cette industrie. A cette époque remonte aussi l'établissement des premières papeteries.

Gustave-Adolphe voulait épouser la belle Ebba Brahe; mais l'opposition de la reine mère, et surtout les conseils de son ami Axel Oxenstjerna le firent renoncer à ce projet. Il s'unit plus tard (1620) à Marie Eléonore de Brandenbourg, une des plus belles femmes de son époque, mais aussi une des moins spirituelles et des moins éclairées.

Avant la fin de la guerre de Pologne, Gustave-Adolphe avait déjà résolu de prendre part à

celle que la religion avait allumée en Allemagne. Il était appelé par les vœux des protestants, par les intrigues de Richelieu et par les instances des princes persécutés. Stralsund avait déjà reçu une garnison suédoise. Outre le prétexte de soutenir ses coréligionnaires, il en alléguait d'autres, tels que le renvoi des ministres de Suède du congrès de Lubeck (1629), le secours que l'empereur avait envoyé aux Polonais, et les menaces de Wallenstein. Après avoir pris congé des états, de la reine et de sa fille, il monta sur sa flotte, qui débarqua, le 24 juin 1630, sur les côtes de la Poméranie.

Bientôt il est maître des embouchures de l'Oder ; il s'empare de Stettin, la véritable clé de ce fleuve, et la résidence du duc Bogislaw. Torquato Conti, lieutenant de l'empereur dans la Poméranie, fit peu de résistance, quoique ses forces fussent supérieures à celles du roi. Pendant que Gustave débarquait, Wallenstein perdit son commandement; c'était briser le seul lien qui retînt 100,000 hommes sous les armes, serrés et compacts, prêts à affronter les mêmes dangers. Un grand nombre passèrent dans les rangs des Suédois.

La prise de Stettin fut suivie de celle de Damm et de Stargard. La discipline de l'armée suédoise n'excita pas moins d'admiration que les vertus personnelles du roi. Gustave Horn lui avait amené de grands renforts de la Finlande et de la Livonie; il soumit une partie

du Mecklembourg, et s'empara de Gartz et de Greiffenhagen.

L'alliance conclue avec la France le 16 janvier 1631 à Berwald, lui donna plus de confiance encore, et de plus grands moyens pour entretenir une forte armée. La campagne de 1631 s'ouvrit par la prise d'assaut de Francfort-sur-l'Oder (2 avril). A cette époque, Tilly assiégeait Magdebourg, une des plus florissantes villes de l'Allemagne, la plus connue alors par son zèle protestant. Le devoir de Gustave-Adolphe était de secourir la ville menacée; mais il fallait être sûr de l'appui des électeurs de Brandenbourg et de Saxe. Avant que ce dernier se fût décidé, la ville était emportée d'assaut, et détruite de fond en comble. Gustave s'avança du côté de l'Elbe, et vers la mi-juillet il prit la position la plus avantageuse dans le célèbre camp de Werben, là où l'Elbe et le Hawel réunissent leurs eaux. Un mois après, ayant rallié les troupes que Horn lui amenait de l'Oder, il quitta ce camp et s'approcha de la Saxe. A son arrivée au pont jeté sur l'Elbe à Wittenberg, son armée se composait de 13,000 hommes d'infanterie, et 8,850 de cavalerie. Tilly, se joignant aux troupes qui lui arrivaient d'Italie, menaçait la Saxe avec 40,000 hommes. Deux cents villages en flammes indiquèrent aux paysans la route qu'il avait suivie dans ce malheureux pays. Leipzig capitula sans résistance. L'électeur, épouvanté, se jeta dans les bras de Gustave-Adolphe.

« Non-seulement Wittenberg, lui fit dire Jean George, mais tous le pays sera remis aux Suédois. » La jonction des deux armées, saxone et suédoise, eut lieu le 5 septembre à Duben : deux jours après, la victoire de Leipzig mit un terme aux succès de Tilly et à la prépondérance de l'empereur en Allemagne.

Gustave-Adolphe, après ce succès, fit attaquer, par l'électeur de Saxe, les domaines héréditaires de l'empereur, et marcha lui-même contre la ligue ennemie. Les ailes de la victoire le portèrent rapidement en avant. Les habitants d'Erfurt redoutaient un siége ; Gustave enleva cette place par un coup de main , traversa le Thuringerwald (forêt de Thuringe) pendant la nuit, à la lueur des flambeaux, et se présenta dans la haute Allemagne. Konigshofen, regardé comme une place très-forte, capitula ; Wurzburg, jusqu'alors réputé imprenable , fut emporté d'assaut. Il s'empara d'Hanau par surprise ; Francfort-sur-le-Mein lui ouvrit ses portes; et sa marche par la Franconie ne fut plus qu'une suite de triomphes.

Ainsi finit la seconde campagne de Gustave-Adolphe. Il séjourna à Mayence durant les premiers mois de 1632. Sa femme était près de lui. Le chancelier du royaume Oxenstjerna lui avait amené des renforts de Prusse, et il était entouré des princes et des ministres étrangers. La ligue catholique était dissoute ; ses membres ou s'étaient jetés dans les bras de la France, ou se voyaient

obligés de se lier plus étroitement à l'empereur, comme la Bavière, ou avaient été dépossédés par Gustave-Adolphe, qui apparaissait sur les bords du Rhin, comme le chef reconnu de l'Allemagne protestante.

Mais, pendant ces conquêtes dans le cœur de l'empire, l'Autriche, dont le meilleur allié est le temps, avait réussi, au prix de douloureux sacrifices, à réunir ses dernières ressources. Le sort de la monarchie fut encore une fois livré aux mains de l'homme redoutable que Ferdinand II, peu de mois auparavant, avait sacrifié aux plaintes de toute l'Allemagne. Wallenstein, après avoir dicté de rudes conditions à son maître, consentit à créer pour la maison d'Autriche une nouvelle armée.

Le roi retourna en Franconie pour protéger Horn contre Tilly; il rappela Baner, et le duc Guillaume de Weimar acheva la conquête de la Franconie, s'assura de Nuremberg, passa le Danube et le Lech, battit Tilly, qui périt dans cette rencontre, rendit à Augsbourg la liberté de religion, et y fit son entrée solennelle. Dans la Bavière, où l'on n'avait presque pas éprouvé les malheurs de la guerre, il n'y eut qu'Ingolstadt, dont le siége faillit coûter la vie au roi, et les habitants des campagnes qui opposèrent quelque résistance. Toute la Souabe protestante embrassa le parti de Gustave-Adolphe. Bernard de Saxe-Weimar porta les armes de la Suède jusqu'aux bords

du lac de Constance, et au pied des montagnes du Tyrol.

Alors apparaît tout à coup Wallenstein. Il chasse de la Bohême les Saxons endormis par de longs pourparlers, se réunit à l'électeur de Bavière, et se présente devant Eger. Gustave-Adolphe avait tenté vainement de s'opposer à cette jonction par une marche rapide; il lui fallut penser à protéger Nuremberg menacé : il n'avait que 18,000 combattants à opposer à 60,000; il enferma la ville dans un camp retranché, garni de 300 pièces de canon. Wallenstein occupait l'ancien château, en face de l'armée suédoise. Là, les plus grands capitaines de l'époque furent en présence, l'arme au bras, depuis le mois de juillet. Le monde attendait des événements : « Mon armée est toute fraîche, disait Wallenstein; si elle perd une bataille, l'Allemagne et l'Italie courent de grands dangers. Je veux apprendre au roi de Suède une nouvelle manière de faire la guerre. » L'armée de Gustave-Adolphe, portée à 46,000 hommes par les renforts que lui avaient amenés Oxenstierna, Baner, les ducs de Weimar et d'autres, attaqua en vain le camp; le combat dura dix heures. La disette et les maladies avaient fait plus de ravages que les combats. Le roi laissa Oxenstjerna et le général Kniphausen pour défendre la ville, et en sortit le 8 septembre, avec son armée, réduite à moitié. Sa retraite ne fut pas inquiétée par Wallenstein, mais peu de jours

après, celui-ci incendia son camp et effectua sa retraite.

Le duc de Friedland (Wallenstein) et le roi avaient séparé leurs armées. Gustave laissa Bernard de Saxe en Franconie, à la garde du Rhin; lui-même passa le Danube et le Lech, et entra en Bavière, où l'ennemi, grossi des troupes arrivées d'Italie, obtint quelques succès. Wallenstein envoya un corps pour étouffer la révolte des paysans en Autriche; Gallas eut mission d'aller soutenir Holk, qui, avec ses brigands, avait envahi le Meissen, et le duc de Friedland s'approchait lui-même de la Thuringe. Mais tout d'un coup il se dirige vers la Saxe, mettant tout à feu et à sang et suivant les traces de Holk et de Gallas. Son plan était de se rendre maître de l'Elbe et de couper la retraite au roi de Suède. L'électeur de Saxe, dans sa détresse, réclame pour la seconde fois l'appui de Gustave-Adolphe. Ce grand homme était au point d'envahir l'Autriche, lorsqu'il reçoit la nouvelle que Wallenstein s'est mis en marche pour la Saxe. Il prend aussitôt son parti, et marche sur Erfurt, où il passe en revue toute son armée dans une magnifique plaine, voisine de la ville. On y comptait 12,000 hommes d'infanterie et 6,500 cavaliers. Ce fut avec ces forces que Gustave-Adolphe livra la bataille de Lutzen, le 6 novembre. Il y périt en héros, mais son armée, conduite par le duc Bernard, remporta une éclatante victoire.

Peu de princes ont laissé un nom aussi brillant que Gustave-Adolphe. Ce nom rappelle, non-seulement le souvenir de toutes les vertus de l'homme privé, mais toutes les qualités réunies de l'homme d'état et du grand capitaine.

Il avait une taille majestueuse, que défigurait cependant, sur la fin de sa carrière, une trop grande obésité. Robuste, actif, vigilant, il avait la vue courte, et c'était le seul reproche qu'il pût adresser à la nature. Il portait les cheveux courts et relevés sur le front. Sa barbe et ses moustaches étaient blondes, aussi l'appelait-on souvent le *roi d'or*. Son front était proéminent, son nez aquilin, ses yeux grands et remplis d'expression et de vivacité. Son visage conserva toujours la teinte et la fraîcheur de la jeunesse. Dans ses regards, dans l'ensemble de ses traits, se mariaient une douceur pleine d'affabilité et la majesté d'un grand roi. Son regard rapide et pénétrant jugeait, au premier aspect, la pensée d'un homme, la situation d'un état. Son éloquence lui faisait dire qu'il devait autant de triomphes à sa parole qu'à son épée. Sa mémoire était vaste. Comme capitaine, il doit être placé sur la même ligne que César, Frédéric-le-Grand et Napoléon. Lui aussi eut la gloire de créer un système stratégique. Il nourrissait dans le fond de son cœur une piété solide, qui se révélait dans toutes ses paroles et dans toutes ses actions. Un de ses contemporains disait de lui : « C'est un prince qui commence toutes ses en-

treprises par la prière et les termine par la victoire. » Ses ennemis eux-mêmes ne purent lui refuser leur admiration. « C'est le plus grand roi du monde », disait le pape, et les catholiques parlaient avec enthousiasme de ses vertus, de la discipline de ses troupes, de sa justice, de sa moralité, de sa piété même, quoiqu'il fût hérétique. Le bruit de sa renommée s'étendait jusqu'aux contrées les plus éloignées. Un tel homme devait attirer à lui d'autres grands hommes ou en créer. Axel Oxenstjerna, Jean Baner, Lennart Torstensson, Charles Carlson Gyllenhjelm, Gustave Horn, Jean Skytte prouvent, par les qualités qu'ils déployèrent, quelle impulsion il avait su donner à la Suède.

CHAPITRE XXII.

—

Famille de Wasa.

—

CHRISTINE.

═

Christine était née le 8 décembre 1626. Gustave-Adolphe, en quittant la Suède, la confia aux soins de sa sœur, la princesse Christine, mariée au comte Palatin, Jean-Casimir de Deux-Ponts. Gustave avait rédigé une constitution, qui fut acceptée après sa mort (1634). Ses dernières dispositions remettaient, à l'exclusion de la reine, le gouvernement et la tutelle aux cinq grands dignitaires de l'état. Axel Oxenstjerna était l'âme de cette régence; il resta jusqu'à 1636 en Allemagne, pour consolider l'œuvre de son royal ami. Là, il eut à lutter contre une multitude d'obstacles, que lui suscitait l'ambition des généraux, dont la plupart étaient étrangers. Il en résulta dans les armées des mutineries qu'il fut difficile de réprimer. La division qui éclata entre Gustave Horn et Bernard de Weimar fut cause d'une

grande déroute essuyée à Nordlingen (1634). Peu s'en fallut que la perte de cette bataille n'entraînât celle de toute la fortune des Suédois, et il ne fallait pas moins qu'une activité aussi puissante que celle d'Oxenstjerna et une habileté comme celle de Jean Baner, pour résister à la tournure que prenaient les événements, surtout après la défection des électeurs de Brandenbourg et de Saxe. Oxenstjerna se rendit en personne en France, où il eut une entrevue avec Richelieu. L'armistice de Stumsdorf avec la Pologne, renouvelé pour vingt-six ans, et la perte de toutes ses possessions dans la Prusse, permettaient à la Suède de s'occuper exclusivement des affaires d'Allemagne. La bataille et la victoire de Wittstock (24 septembre 1636) effacèrent le désastre de Nordlingen et ouvrirent la Saxe aux armées suédoises.

Baner s'empara d'Erfurt et de Torgau et bloqua Leipzig, mais il fut obligé de lever le siége, parce que toutes les armées impériales s'avançaient pour l'écraser. Toutefois, depuis février jusqu'à juin 1637, quatre mois entiers, il se maintint dans son camp retranché de Torgau, malgré les continuelles attaques d'un ennemi qui lui était bien supérieur en forces. Il fit courir le bruit qu'il voulait aller au secours d'Erfurt, mais le 19 juin il passa l'Elbe, et trois jours après l'Oder. Il avait le dessein de traverser le Warta, à Landsberg, lorsque, au lieu de trouver les troupes du maréchal Herman Wrangel, qu'il

attendait, il se vit tout à fait enveloppé par l'armée ennemie. Gallas, qui l'avait tenu serré sur les bords de l'Elbe, avait appris son départ douze heures après qu'il eut levé le camp, et l'avait devancé en passant l'Oder à Kustrin; enfin, sous les murs de Landsberg, il s'était réuni au général Maracini, également envoyé dans cette direction. Dans cette situation critique, Baner parvient encore à éviter l'ennemi, qui, trompé par un mouvement simulé, fait diligence pour lui fermer l'entrée de la Pologne, tandis que Baner se porte rapidement sur l'Oder, et fait sa jonction avec Urangel à Schwedt. Ainsi il conserva toute la Poméranie antérieure (Hinter-Pommern), pendant que tout le Vor-Pommern, à l'exception de Gripswald, de Stralsund et d'Anklam, tombait entre les mains de l'ennemi. Mais l'année suivante apporta d'honorables compensations à ces pertes. Gallas, en 1638, conduisit une armée de la Poméranie sur le Hawel et l'Elbe. Il rétablit ses quartiers dans la Silésie et dans la Bohême, pendant que Baner, qui avait reçu de Suède des troupes fraîches et passé en revue, à Stettin, au mois de juin, une armée montant à 30,000 hommes, marchait sur ses traces. Nous le voyons de nouveau en Saxe, en 1639, mettre en déroute une armée saxonne et impériale (à Chemnitz, le 4 avril) et envahir la Bohême; Baner, qui avait espéré rencontrer le duc de Weimar sur les bords du Danube et se réunir à lui, fut, à la

nouvelle de sa mort, obligé de songer lui-même à la retraite.

Au mois de mai 1640 s'offre à nous, pour la première fois, une armée française réunie, à Erfurt, à une armée suédoise. Mais Piccolomini, qui commandait les impériaux, ne se laissa pas entraîner hors de son camp fortifié de Saalfeld; ces alliés se dispersèrent, et l'année s'écoula sans résultats. Mais au mois de décembre, au milieu de la neige et du froid, tandis que l'ennemi reposait avec sûreté dans ses quartiers d'hiver, Baner, réuni à Guébriant, lève son camp, traverse la Thuringe, la Franconie et le haut Palatinat, et se présente tout à coup, au mois de janvier 1641, devant Ratisbonne, où le nouvel empereur, Ferdinand III, présidait une diète d'électeurs et de députés de l'empire. Déjà la cavalerie de Baner a passé le Danube sur la glace, déjà il a commencé à bombarder la ville, lorsque le dégel fond tout à coup les glaces du fleuve. L'ennemi se fortifia, le plan fut manqué et le général suédois se trouva dans une situation plus critique. Il n'y avait à cette époque que les troupes suédoises qui fussent habituées à faire des campagnes d'hiver : Guébriant s'éloigna, et Baner se vit au moment d'être enveloppé par les ennemis auprès de Cham. Une avance d'une demi-heure, à travers les défilés étroits de Pressnits, dans les forêts de la Bohême, l'empêcha d'être coupé par Piccolomini. Les impériaux le poursuivirent

onze jours sans relâche. Baner arriva à Zwickau, où Guébriant se joignit à lui de nouveau ; puis, toujours harcelé, il gagna Halle, Mersebourg et Halberstadt. Baner, dans cette retraite, était presque mourant : il se faisait à la fin porter sur un brancard : il expira à Halberstadt, en 1641, dans sa quarante-cinquième année. Baner s'est peint lui-même dans ses campagnes ; le vin et les femmes étaient les deux côtés faibles du héros.

Torstenson succédait à Baner dans le commandement de l'armée. Ce frère d'armes de Baner, son égal en génie, l'emportait sur lui en énergie ; arrivé dans le camp suédois, il punit l'insubordination qui éclate parmi les officiers, et se porte sur la Silésie, où il se réunit à Stalhandske devant Sorau. Cette jonction porta ses forces à 20,000 hommes. Le 24 avril 1642, il emporta d'assaut Gross, Glogau et d'autres places fortes voisines, et menaça Schweidnitz ; il devança le duc de Lauenbourg, qui volait à la défense de cette place, le battit complètement et le fit même prisonnier. Le vainqueur poursuivit les impériaux dans la Moravie, s'empara d'Olmutz et jeta ses avant-postes jusqu'aux portes de Vienne. Alors il fallut penser à la retraite, ce qui ne l'empêcha pas, le 23 octobre, de remporter, sur l'archiduc Léopold et Piccolomini, une grande victoire à Leipzig. Après cette bataille, Torstenson se dirigea à travers la Bohême, dans le cœur de l'Autriche, envoyant un de ses

partisans menacer l'empereur jusque dans sa capitale. Cette campagne fut interrompue par un événement imprévu. Il reçut des dépêches du gouvernement suédois, lui annonçant que la guerre était déclarée au Danemarck, et lui enjoignant de se porter sur le Holstein. Il fit immédiatement ses préparatifs en conséquence, et ses moyens répondaient à la hardiesse du plan qu'il avait conçu. Il s'avança dans la Silésie, proposa un armistice et parvint à endormir Gallas. A Hawelberg, le 6 décembre, il convoque ses officiers pour leur communiquer ses ordres et leur annoncer de bons quartiers. L'armée continue joyeusement sa marche et inonde bientôt le Holstein et le Jutland.

A la même époque, le maréchal Gustave Horn entra en Scanie et s'empara de toute la province, à l'exception de Malmoe et de Christianstad. La guerre maritime n'était pas moins sanglante. Au mois de juin (1644), la flotte suédoise, forte de 40 vaisseaux, parut dans la Baltique. Elle était commandée par le sénateur et amiral Clas Fleming, qui, le 29 juin, s'empara de l'île de Femern. Christian IV, malgré ses 70 ans, ne tarda pas à le venir joindre : il fut blessé près du mât de son vaisseau, dans le combat qui eut lieu entre les deux flottes, le 6 juillet. On s'attribua de part et d'autre la victoire : elle eût été décidée en faveur des Suédois si l'amiral Ulfsparre eût fait son devoir. L'amiral Clas Fleming étant retourné dans le

golfe de Christianspris, fut atteint le 26 juillet, par un boulet parti d'une batterie danoise, et laissa, en mourant, le commandement à Charles-Gustave Wrangel, qui devait recueillir sur mer une nouvelle moisson de gloire. Il rallia l'escadre de Louis de Geer à Kalmar. Ces deux flottes réunies, fortes de 42 vaisseaux, rencontrèrent celle des Danois, qui n'en comptait que 17, entre les îles Laland et Femern, et remportèrent une victoire si complète, que 10 vaisseaux furent pris, 2 brûlés et 3 jetés à la côte : 2 seulement échappèrent au désastre.

La campagne suivante sur mer n'offrit rien de remarquable, si ce n'est la prise de l'île de Bornholm. La paix avec le Danemarck fut signée à Brœmsebro, sur les frontières du Bleking et du Smoland, le 13 août 1645. Le Danemarck céda à la Suède les provinces du Jemtland et du Herjedal, ainsi que les îles de Gottland et d'Œsel et le Halland pour trente ans; on lui accorda en outre une franchise entière sur le Sund et sur le Belt.

Après avoir dispersé et détruit l'armée impériale de Gallas, envoyée pour l'envelopper, Torstenson envahit la Bohême, au commencement de 1645. Le 24 février, il remporta la grande victoire de Jankowitz, où le maréchal Hatsfeld tomba dans les mains des Suédois. Vienne tremblait devant leurs armes. Cependant cette tentative échoua comme toutes les autres, par défaut d'ensemble dans les opérations.

Torstenson termina ses exploits par la prise de Leutmeritz en Bohême. Là, la goutte dont il était atteint remonta à la tête et à la poitrine, et force lui fut de déposer le commandement, quoique Charles-Gustave Wrangel, son successeur, ne fût pas arrivé. Les campagnes de 1646 et 1647 ne présentent rien de remarquable : les Suédois, réunis aux Français, conservèrent la supériorité de leurs armes, mais les désastres de ces années de guerre comblèrent la mesure des malheurs de l'Allemagne. La prise à l'improviste d'une partie de Prague, nommée la Petite Ville, par Kœlnigsmark est le seul fait d'armes (31 juillet) de la campagne de 1648 qui offre quelque chose d'intéressant : ce fut aussi le dernier acte de la guerre de 30 ans. La paix de Westphalie fut signée le 28 octobre à Osnabruck et à Munster. La Suède reçut la Poméranie, plus tard appelée Suédoise, l'île de Rugen, une partie de la Poméranie antérieure jusqu'à l'Oder, y compris Stettin et Gartz, les îles de Wollin et Ufedom, et les trois embouchures de l'Oder, Wismar, Brême et Verden, tout cela comme fiefs de l'empire.

Dès le mois de mai 1642, la reine Christine avait commencé à assister aux délibérations du sénat. Elle fut déclarée majeure le jour anniversaire de sa dix-huitième année. Les états, convoqués pour le 8 octobre 1664, se portèrent à sa rencontre à Stockholm. Ses tuteurs lui rendirent compte de leur administration. Elle approuva tout.

La jeunesse de la reine avait ses dangers; bientôt on la vit mépriser les conseils du sage Oxenstjerna. On peut fixer à la paix de Danemarck l'époque de l'affaiblissement du crédit de ce ministre, et l'entrée en faveur de Magnus-Gabriel de la Gardie, le noble le plus beau et le plus brillant de la cour. Christine avait fourni plus d'un motif de mécontentement à l'ami de son père, à son fidèle tuteur, pendant les négociations de la paix de Westphalie, où elle avait agi au gré de son caprice, ou d'après les instigations des personnes qui jouissaient, pour le moment, de sa confiance. Le peuple et le sénat désiraient qu'elle se choisît un époux, pour assurer l'hérédité de la couronne; elle s'y refusa constamment, et parvint à faire nommer prince héréditaire son cousin, Charles-Gustave. Depuis longtemps déjà, elle avait résolu de déposer sa couronne. Une vie indépendante sous le beau ciel de l'Italie, voilà le vœu qu'elle formait. Elle songea à le réaliser dès qu'elle crut son rôle politique achevé. Ses favoris, après de la Gardie, étaient un Français, nommé Bourdelot, et Pimentelli, ministre d'Espagne. Ces liaisons indisposèrent contre elle tous les esprits. Le mécontentement se traduisit par une conspiration, qui ne vint pas à terme, mais qui coûta néanmoins la vie aux Messenius, père et fils. La grande guerre à laquelle la Suède prit la part la plus glorieuse souleva tant de difficultés intérieures, que Christine en aban

donna la solution à d'autres mains. Ces difficultés ne naissaient pas autant de l'état du pays en général, que de la position particulière de la reine. Des divisions avaient éclaté entre les états et au sein de la noblesse; on avait tant prodigué les dotations, que les revenus de l'état devenaient chaque jour insuffisants. Et l'on était cependant dans la nécessité d'entretenir des forces disproportionnées avec les ressources du pays.

Le 11 février 1654, la reine convoqua le sénat à Upsala, et lui communiqua sa résolution, irrévocablement arrêtée, de disposer de sa couronne en faveur du prince héréditaire. Le 6 juin, elle fit sa renonciation. On lui fixa un apanage de 240,000 thalers par an.

Christine disparut ainsi comme un météore de l'horizon politique de la Suède. Axel Oxenstjerna descendit bientôt dans la tombe, en murmurant : « Et c'est cependant la fille du grand Gustave-Adolphe! » Ce qu'on apprit d'elle plus tard, sa conversion, d'abord secrète, puis publique, à la foi catholique, acheva de la rendre étrangère à sa patrie. Elle la visita cependant en 1660 et 1667, y renouvelant ses prétentions et son abdication. Il serait aussi impossible que futile d'expliquer les motifs de la conduite de Christine. Les savants de l'Europe continuèrent seuls à se reconnaître volontairement pour ses sujets. Elle mourut à Rome, en 1689.

A l'âge de 18 ans, Christine lisait Polybe et

Thucydide dans leur langue; elle écrivait et parlait le latin, l'allemand et le français. Elle fit preuve d'une grande intelligence dans le sénat et dans l'administration, exerçant sur tout ce qui l'entourait une influence marquée, quoiqu'elle semblât plutôt oublier sa dignité que la faire sentir. Chanut, ministre français, nous a tracé d'elle ce portrait: « Elle paraît presque toujours pensive; mais quelque changement que son âme subisse, elle conserve toujours quelque chose d'agréable et d'inspiré. Sa voix est douce comme celle d'une jeune fille, quelquefois cependant elle prend un degré de force supérieure à celle de son sexe. Sa taille est au-dessous de la moyenne. Son âme s'ouvre avec passion aux grandes vertus et elle aime la gloire par-dessus tout. Elle a une faculté admirable pour tout saisir, et une mémoire qui la sert si fidèlement, qu'on peut dire qu'elle en abuse. Elle aime à s'entourer d'hommes savants, qui s'entretiennent avec elle, pendant ses heures de loisir, de tout ce qu'il y a de remarquable dans le domaine des sciences. Elle est libérale au delà de ses ressources : elle est avare de son temps, et ne dort que cinq heures. Ses cheveux, flottant négligemment, donnent un certain charme à son visage, qu'elle expose aux rayons du soleil, à la pluie et aux vents. Sans doute, elle pousse trop loin ce laisser-aller, mais, à ses yeux, rien n'a de prix que l'amour de la vertu et de la gloire, et c'est par un mérite personnel et hors de ligne, qu'elle

veut immortaliser son nom. Elle veut devoir plus à elle-même qu'à la bravoure de ses sujets. »

CHAPITRE XXIII.

—

Famille des Deux-Ponts.

—

CHARLES X GUSTAVE.

═

Charles X Gustave était fils de Jean Casimir, comte palatin de Kleebourg, et de Catherine, fille de Charles IX et sœur de Gustave-Adolphe. Leur fils étant né le 4 novembre 1622, au château de Nykœping, il passa ses premières années avec ses parents à Skenes et à Stegeborg, et termina ses études sous les plus habiles maîtres, à Upsala. En 1638, il fit un voyage en France par le Danemarck et la Hollande, et rentra dans sa patrie en 1642. Charles-Gustave avait accompagné Torstenson, qui remplaça Baner en Allemagne; ce fut sous ce grand maître qu'il fit ses premières armes; il assistait à la bataille de Jankowitz. A son retour, la reine l'employa comme généralissime; mais la paix qui survint ne lui permit pas de donner l'essor à son ambition guerrière; il resta cependant deux ans dans l'empire, pour régler les intérêts de l'armée, composée en grande partie d'étran-

gers et pourvoir au licenciement. Nommé prince héréditaire, il vivait loin de Stockholm et des intrigues de la cour, dans une île de la Baltique, au château de Borgholm, dont Œland a conservé de si belles ruines, lorsque Christine l'envoya chercher pour lui donner non sa main, mais sa couronne. Il la reçut d'elle, le 6 juin 1654.

Charles consacra les premiers jours de son règne à parcourir les provinces du royaume et à chercher une épouse qui assurât l'hérédité du pouvoir dans sa famille. Son choix se fixa sur Hédwig Eléonore, fille du duc de Holstein Gottorp. Le mariage fut célébré à Stockholm, le 24 octobre 1654, avec une telle simplicité, que Christine ne put s'empêcher de se moquer de la pauvreté d'une cour, où elle avait brillé avec tant d'éclat.

Les affaires de la ville de Brême réclamèrent d'abord l'attention sérieuse du roi, car elles pouvaient amener une rupture avec l'empire. Depuis que cette ville avait été cédée à la Suède par la paix de Westphalie, elle n'avait pas cessé d'être un sujet de discorde; ces contestations prirent, vers la fin du règne de Christine, un caractère grave. Les Suédois demandèrent que Brême prêtât serment de fidélité : elle refusa avec modération et dignité, s'appuyant sur ses libertés municipales. Les Suédois, habitués à tout décider par le sort des armes, en appelèrent à leur épée. Kœnigsmark, le partisan le plus cé-

lèbre de la guerre de trente ans, commandait les troupes suédoises dans ces contrées : il occupa le plat pays, établit des forts partout, domina le Weser et l'entrée de la mer, et inquiéta le commerce, afin d'amener à composition les bourgeois, qui ne vivaient que de leur industrie et de leur trafic. On opposa la force à la force. Tel était l'état des choses, quand Charles-Gustave monta sur le trône. Il souhaitait que cette affaire ne s'envenimât pas davantage, occupé, comme il était, d'autres projets. A la fin, la ville s'engagea à rendre hommage à Charles-Gustave, comme elle avait fait au dernier archiduc, en 1637, sans cependant rien céder de ses prétentions et de ses droits.

Gustave-Adolphe-le-Grand avait laissé plusieurs problèmes sans solution, tant au dedans qu'au dehors : Charles-Gustave se sentit appelé à les résoudre. Rien d'abord ne lui parut plus urgent que de donner à la Suède ses limites naturelles. Pour mener à fin cette grande entreprise, il comptait moins sur les ressources de son génie, que sur la bravoure de la nation, que l'idée d'une nouvelle guerre ne paraissait nullement effrayer. On mit sur le compte de la paix tous les embarras intérieurs : on craignait de voir s'éteindre l'esprit belliqueux de la nation. Accoutumés à vaincre et à vivre aux dépens des vaincus, soldats, officiers et généraux appelaient la guerre de tous leurs vœux. La guerre fut donc résolue contre la Pologne, dont le souve-

rain, par son ministre Canaziles, avait eu l'imprudence de protester contre l'avénement au trône de Charles-Gustave. Le sénat espérait, par là, détourner l'attention publique du besoin des grandes réformes, et surtout de la revendication des terres de la couronne, mesure qui, dans la position critique où se trouvait l'état, menaçait prochainement la noblesse.

Le maréchal Wittenberg avait rassemblé sous les murs de Stettin 17, 000 hommes et une formidable artillerie. Il était autorisé, si l'occasion se présentait, de passer, sans la permission de l'électeur de Brandenbourg, sur les terres de la Poméranie pour entrer en Pologne; mais il ne devait rien entreprendre avant l'arrivée du roi. Le 16 juillet 1655, Wittenberg leva son camp; après six jours de marche, il arriva sur les frontières de la république. Toute l'armée polonaise, rassemblée dans la Grande Pologne, et forte de 20,000 combattants, se dispersa, ou déposa les armes. Les principales villes ouvrirent, presque sans résistance, leurs portes aux vainqueurs. La terreur était si grande, que la cour se réfugia à Varsovie avec les trésors de l'état, de sorte que, si Wittenberg avait marché sur la capitale, il s'en serait emparé sans coup férir.

Charles-Gustave avait hâté, autant qu'il lui avait été possible, son départ de Stockholm, qu'il ne devait plus revoir. Il arriva le 15 juillet à Wolgast, d'où il ne tarda pas à rejoindre son

armée. Elle se réunit à Kolo pour passer la Warta. Jean-Casimir, roi de Pologne, se trouvait dans le plus grand embarras, pressé de tous côtés, ne trouvant ni force ni conseil en lui-même et ne se fiant pas à autrui. Son ennemi entra sans résistance dans Varsovie, le 30 août. Charles-Gustave n'y séjourna pas longtemps; il ne voulait pas laisser à ses ennemis le temps de revenir de la terreur qui les avait frappés. Cracovie, ancienne capitale du royaume, fut prise, et Jean-Casimir, abandonnant le pays, se retira en Silésie. Les Polonais n'eurent d'autre parti à prendre, que de se soumettre.

Le séjour de Charles-Gustave à Cracovie fut de courte durée. Après avoir réglé les affaires les plus importantes de la contrée, il revint à Varsovie, et de là sur les bords de la Baltique, en Prusse. Ce n'était pas seulement l'attitude qu'avait prise la ville de Dantzig, alliée des Pays-Bas, qui exigeait la présence du roi dans ces contrées, mais l'arrivée à Kœnigsberg du grand électeur avec des forces imposantes. Charles-Gustave, qui avait bien jugé son rival en l'appelant « un jeune aigle, dont il faut couper les ailes pour modérer son vol, » suivait fort attentivement sa marche. Il ne crut pas devoir menacer un adversaire qui travaillait ouvertement contre ses intérêts. Toute l'armée suédoise approchait, aguerrie, confiante en ses chefs et en son roi: elle était supérieure en nombre et en expérience. L'électeur, qui s'était reposé jus-

qu'ici sur ses propres forces et n'avait pu se figurer que Charles-Gustave se portât en aussi peu de temps du pied des monts Karpaths jusqu'au Passarge, vit bientôt qu'il ne lui restait d'autre salut que la voie des négociations : il dépêcha message sur message pour fléchir le caractère altier de Charles-Gustave ; mais les envoyés furent reçus avec un dedain insultant. « Ce n'est qu'à Kœnigsberg, répondit Charles, que je consentirai à traiter avec Frédéric-Guillaume. » Les avant-postes en étaient déjà aux mains, et il ne resta à Frédéric d'autre alternative que de céder à la force. Le 7 janvier 1656, le traité fut signé. L'électeur s'engageait à recevoir désormais de la Suède l'investiture de la Prusse, qu'il avait jusqu'alors reçue de la Pologne. Ce traité avec le Brandenbourg enleva tout espoir aux Polonais de ce côté. Charles-Gustave songeait déjà à se faire couronner roi de Pologne.

Le séjour du roi en Prusse avec toutes ses forces avait donné aux Polonais le temps de se reconnaître, de se lier plus étroitement, et de préparer une insurrection générale. Ils furent tous appelés aux armes, et le roi Jean-Casimir se présenta en personne pour ranimer leur courage. De son côté Charles-Gustave augmentait sa force par un nouveau traité avec le Brandenbourg, conclu à Marienbourg, traité en vertu duquel l'électeur devait fournir un contingent de 4,000 hommes. Pendant ces négociations,

Varsovie, où commandait Wittenberg, était reprise par les Polonais. Sous ses murs campaient toutes les légions de la Pologne, au nombre de 40 à 50,000 hommes. Charles-Gustave espérait écraser l'ennemi d'un seul coup. Le 14 juillet, l'électeur se réunit à son armée, et aussitôt la célèbre bataille de trois jours fut livrée sous les murs de Varsovie. Les Polonais furent complètement battus, et la capitale reprise. Mais cette victoire ne décida pas du sort de la Pologne; car l'électeur refusa de poursuivre les Polonais, et la défaite qu'ils venaient d'essuyer ne leur fit rien perdre de leur ardeur. Aussi, dès ce moment, Charles-Gustave renonça à ses projets de conquête dans l'intérieur de la Pologne, et dirigea tous ses efforts vers la conservation de la Prusse Polonaise, qui avait été le premier but de la guerre.

Charles-Gustave avait conquis un nouvel allié dans la personne de George II Rakotzi, prince de Transylvanie, qui aspirait à la couronne de Pologne; mais il se vit bientôt forcé de l'abandonner, lorsque la guerre avec le Danemarck éclata. Cette nouvelle empira sa position, et l'obligea à penser à la défense de ses propres états, et à opérer sa retraite.

L'Autriche, la Pologne et le Danemarck s'étaient engagés à ne pas déposer les armes que les Suédois ne fussent chassés de l'Allemagne, et rejetés au delà de la Baltique. Le concours de l'électeur de Brandenbourg était nécessaire

pour l'exécution de ce plan, et celui-ci n'hésita pas à rompre avec son allié, aussitôt qu'il eut la perspective de pouvoir accroître son territoire.

Charles-Gustave confia à son frère, Adolphe-Jean, le gouvernement de Pologne, et résolut de rejeter sur ce pays tout le poids de la guerre. Jamais roi ne s'était trouvé peut-être dans une situation plus désespérée. Entouré d'ennemis, abandonné de ses alliés, il n'avait aucun secours à espérer. Cependant il ne perd pas courage. Ses soldats, mal vêtus, montrent par leur air martial ce qu'on peut attendre d'eux. Ils quittent avec joie la Pologne pour entrer dans de plus riches contrées. Les Danois n'avaient occupé aucune des fortes positions que leur offrait le nord de l'Allemagne, et dès le 23 juillet l'armée de Charles-Gustave entrait dans le Holstein. L'amiral Charles-Gustave Wrangel reprit bientôt le pays de Brême, et dispersa les troupes danoises, qui entrèrent presque toutes au service de la Suède. Chaque désastre de l'ennemi augmentait ainsi les forces de Charles-Gustave. Wrangel emporta d'assaut la citadelle de Fredriks-Udde, le boulevard du Danemarck; sept régiments et des provisions de toute espèce tombèrent aux mains du vainqueur. Ainsi un des plus beaux faits d'armes couronna la campagne de 1657. Les Suédois, pour se reposer de tant de fatigues, prirent leurs quartiers d'hiver dans le Jutland; mais l'incessante activité du roi ne les laissa pas jouir d'un long repos. Son

salut dépendait du prompt dénouement de la guerre; il importait de prévenir la masse d'ennemis qui allaient l'assaillir; son plan est bientôt arrêté: il se transportera dans les îles danoises, et là, contraindra son rival à la paix. La nature était alors un utile auxiliaire pour le roi de Suède : on entrait dans l'hiver de 1658, l'un des plus rudes qu'on ait vus. Le roi résoud de profiter du chemin de glace que la rigueur de la saison offre à son audace pour traverser la mer. On remarquait à sa suite le célèbre danois Corfitz Ulfeld, que d'infâmes intrigues avaient chassé de sa patrie, et qui, dès le règne de Christine, avait offert ses services à la Suède. Cet homme remarquable, jadis un des plus fermes appuis de Christian IV, dont il avait épousé la fille illégitime, Eléonore Munk, guida Charles-Gustave par ses conseils. Le 30 janvier 1658, l'armée suédoise traversa le Petit-Belt, qui, quoique étroit, gèle rarement à cause du courant. La marche s'effectua avec une grande prudence. Sur l'autre rivage étaient les Danois, commandés par un colonel Jœns. Le roi, dévoré d'impatience, n'attendit pas l'arrivée de son infanterie : il se détermina à combattre avec sa cavalerie seule, et tourna l'ennemi. Le combat ne fût pas long : sur 5,000 Danois, un très-petit nombre parvint à se sauver dans les îles. Le roi trouva à Odense, capitale de la Fionie, soixante canons, et y fit prisonniers cinq sénateurs. Les îles de Langeland et de La-

land tombèrent au pouvoir de ses soldats. Décidé à poursuivre sa marche, il avait fait sonder la glace par Dalberg, un des meilleurs officiers de l'armée. Celui-ci l'assura qu'on pouvait y faire passer sans danger une armée de 300, 000 hommes. Il était encore à Odense, et soupait tranquillement lorsqu'on lui apporta cette nouvelle : « Mon frère Frédéric (roi de Danemarck), s'écria-t-il, nous allons maintenant nous entretenir en bon Suédois. » A neuf heures du soir, il glissait dans son traîneau, se rendant à Nyborg; il y arrive à quatre heures du matin. Les généraux, immédiatement convoqués, sont frappés de stupeur, quand ils apprennent le projet du roi. Wrangel, le plus téméraire, prend la parole. Il représente au prince que c'est la dernière armée qui reste au pays; que le passage est tellement périlleux, que les plus braves reculeront, non pas à cause du danger (ils sont habitués à le braver), mais à cause de la responsabilité qui va peser sur eux en cas de malheur. Cette entreprise paraît insensée à Ulfeld lui-même, dont la vengeance cependant a des ailes : il prouve que, dans l'espace de quatre siècles, il n'y a pas d'exemple qu'un seul homme ait effectué le passage qu'on veut tenter avec toute une armée et une pesante artillerie. Mais Charles est inébranlable. Il donne l'ordre de se mettre en marche. Dans beaucoup d'endroits, il y avait un pied d'eau sur la glace; personne ne pouvait répondre que

le premier pas ne le fera tomber dans l'abîme; cependant, chose inouïe, sans retard, sans accident, le Grand-Belt est franchi sur une largeur de douze milles, et, le 12 février, les drapeaux suédois flottent sur le château de Wordingborg, dans l'île de Seland. Une consternation générale avait frappé tous les esprits. La paix parut le seul moyen de salut. Charles-Gustave avançait, et déjà son quartier général était à Kioge, sur le Sund, à quatre milles de Copenhague. Les négociations s'ouvrirent à Tollstrop, village à seize milles de cette capitale; elles furent continuées à Roskild, et la paix fut signée le 26 février. La Suède reçut le Halland, le Bleking, la Scanie, le Bohus, le Trondheim en Norvège et l'île de Bornholm.

Cette paix ne dura pas longtemps. Charles-Gustave, alléguant la non-exécution de certains articles, envahit de nouveau le Danemarck. Il considérait cet acte comme une continuation naturelle de la guerre à laquelle la paix de Roskild avait mis fin. L'armée suédoise campa encore dans les environs de Kiel; elle fut transportée sur des vaisseaux de guerre dans l'île de Seland, et débarqua à Corsoer. Le roi était à la tête de ses troupes. Mais Charles-Gustave ayant perdu l'occasion de surprendre la capitale, Frédéric III prouva, par sa conduite, que les ressources d'un prince sont immenses quand il ne s'abandonne pas. Le peuple danois déclara qu'il était prêt à supporter tous les maux, plutôt

que le joug de l'étranger. Von Beuningen, ministre des Pays-Bas, promit des secours; il monta même un vaisseau et partit pour la Hollande, afin d'en hâter l'expédition. Néanmoins, tout aurait probablement été perdu, si Charles-Gustave, au lieu de faire un siége régulier, eût tenté l'assaut. Il divisa ses forces pour prendre Kronoborg. Cette conquête était importante, mais elle ne valait pas celle de la capitale. Kronoborg, après une courte défense, se rendit; en revanche, le siége de Copenhague n'avançait pas. Charles-Gustave, qui avait entrepris cette expédition dans la persuasion qu'elle ne pouvait manquer de réussir, vit toutes ses illusions se dissiper. Frédéric III montra une grandeur d'âme et une confiance qui étonnèrent d'autant plus, qu'on ne lui soupçonnait pas ces qualités. L'arrivée de la flotte hollandaise, commandée par l'amiral Opdam, vint ajouter aux embarras du roi de Suède. Le 9 novembre, elle passa le Sund, et le roi et toute la cour furent témoins, à Kronoborg, d'un des combats les plus terribles qui se soient livrés dans ces eaux. L'issue de la bataille était incertaine; malheureusement les Suédois ne purent empêcher que le secours promis aux Danois ne pénétrât dans Copenhague : Gustave se vit obligé de changer en blocus le siége de cette ville. Il se retira dans un camp retranché, et coupa toutes les communications de cette ville avec la campagne. Ce blocus dura tout l'hiver. Un assaut fut repoussé

avec une grande perte pour les Suédois. En vain l'Angleterre, la France et la Hollande posèrent des conditions aux parties belligérantes. « Vous élaborez des projets, disait Charles-Gustave aux ambassadeurs ; moi, je les couperai avec mon épée. » De nouvelles pertes affligèrent les armées suédoises : les impériaux et Brandenbourg s'emparèrent de toute la Fionie, après les avoir battues, le 14 novembre, près de Nyborg. Deux mille hommes restèrent sur le champ de bataille et trois mille furent faits prisonniers.

La reprise de la Fionie avait remonté le moral des Danois : ils voulurent transporter leurs alliés dans l'île de Seland ; mais l'amiral hollandais, qui avait seul forcé la victoire à se prononcer en leur faveur, refusa sa coopération. Le roi expédia à ses ministres l'ordre d'accepter le traité des Roskild ; il envoya Coyet, diplomate consommé, en Hollande et Bjornklo en France ; lui-même se rendit en Suède pour assister à la diète qu'il avait convoquée à Gothenbourg.

Le tzar Alexis avait aussi augmenté le nombre des ennemis de la Suède ; mais cette guerre n'offre rien d'intéressant. Les Russes assiégèrent Riga, mais levèrent le siége après avoir perdu 14,000 hommes. Charles-Gustave fit de vains efforts pour se débarrasser de cet ennemi à l'aide de négociations ; elles n'eurent d'autre résultat qu'un armistice de trois ans (le 1er décembre 1658).

Les possessions suédoises en Allemagne ne

furent pas à l'abri du fléau de la guerre. Stettin, assiégé par les impériaux, fut vaillamment défendu par Wirz, qui, après avoir reçu des renforts de Charles-Gustave Wrangel, contraignit les assaillants à la retraite. La Poméranie fut envahie par les Brandenbourgeois, qui, repoussés devant Gripswald, s'emparèrent de Demmin. Ces irruptions dans les possessions suédoises étaient autant de violations de la paix de Westphalie. Charles-Gustave en appela à la garantie de la France, et Mazarin déclara à l'électeur que son roi ne souffrirait pas la plus légère infraction à cette paix. Telles étaient les affaires de la Suède en Allemagne et en Danemarck, sur la fin de l'année 1659.

Nous avons dit que Charles-Gustave avait convoqué les états à Gothenbourg; c'était pour les inviter à redoubler d'efforts en sa faveur, car ce n'était qu'en mettant sur pied des forces imposantes, qu'on pouvait obtenir une paix honorable. Les débats étaient presque terminés; les états avaient accordé de nouveaux secours d'hommes et d'argent, lorsque le roi, qui s'était exposé pendant la guerre aux plus grands dangers et aux plus grandes fatigues, mais dont l'âme était alors combattue par des sentiments opposés, la crainte, l'espérance, les chagrins et la joie, fut atteint tout à coup d'une maladie dont les symptômes ne présentèrent d'abord rien d'alarmant : elle paraissait même avoir perdu de sa force, lorsqu'elle prit, par l'igno-

rance du médecin, un caractère plus grave. La fièvre, redoublant d'intensité, enleva toutes les forces au malade, qui sentit que sa fin approchait. Il fit mander les grands de son royaume; ils parurent devant lui, accablés de douleur. Charles leur adressa des paroles de consolation, et les pria de pourvoir au salut de la patrie, en lui procurant la paix. Inspiré par des sentiments tout chrétiens, il se prépara à la mort, qu'il n'avait jamais redoutée, et expira comme il avait vécu, en grand roi. Dans ses derniers instants, il se fit lire son testament, s'occupa de quelques affaires importantes, récompensa quelques serviteurs fidèles, puis il parut tranquille, et mourut en murmurant ces mots : « Que Dieu me soit miséricordieux ! »

Charles-Gustave rendit le dernier soupir au même âge que le grand Gustave. La mort, en le frappant, anéantit le vaste projet de la formation d'un empire dans le Nord. Les Suédois le regardent comme un des plus grands hommes qui aient porté la couronne : une bravoure à toute épreuve, le coup d'œil d'un aigle, une résolution inébranlable, une connaissance profonde des hommes et des choses, telles étaient les qualités qui le distinguaient. Il avait appris l'art de la guerre sous Torstenson, et lui ressemblait pour la rapidité des opérations. Peut-être sa perte fut-elle une des plus grandes que la Suède ait éprouvées; lui seul avait pu réunir en faisceau les branches trop divergentes du

pouvoir ; lui seul avait pu donner de la vigueur à l'administration intérieure.

CHAPITRE XXIV.

—

Famille des Deux-Ponts.

—

CHARLES XI.

═

Charles XI était né au château de Stockholm, le 24 novembre 1655, et n'avait guère plus de quatre ans lorsqu'il perdit son père. Les états confièrent aux soins de la reine douairière et du sénat la direction de la guerre et des négociations. La paix avec la Pologne fut conclue à Oliva, le 3 mai. Le roi de Pologne renonçait à toutes ses prétentions sur la Suède, l'Estonie et l'île d'Œsel, et les frontières de Suède étaient portées jusqu'aux bords de la Duna. Le duc de Courlande fut rétabli dans son duché. La Suède restitua ses conquêtes dans la Prusse Polonaise. Les conditions avec l'Autriche et le Brandenbourg étaient telles, que la guerre ne leur avait procuré d'autres avantages que les obligations contractées par l'électeur, dans les traités de Kœnigsberg et Marienbourg. La paix avec le Danemarck fut conclue, le 6 juin, sur les bases de

celle de Roskild. Le Trondheim et Bornholm restèrent au pouvoir des Danois. Les négociations avec la Russie eurent lieu à Kardis; elles traînèrent en longueur, mais amenèrent à la fin une paix solide, assise sur les bases de celle de Stolbova. Ainsi partout la guerre était éteinte.

La tutèle du jeune roi avait été confiée à la reine et aux cinq grands fonctionnaires de l'état; Magnus-Gabriel de la Gardie occupait la place qu'Axel Oxenstjerna avait remplie avec tant d'honneur, sous la minorité de Christine. L'éducation de Charles XI fut tout à fait négligée. Il avait pour gouverneur Christian Horn, et pour précepteur Figrelius, anobli sous le nom de Gripenhjelm. Charles était entouré de jeunes gens, qui lui inspiraient la haine du sénat et des grands. A l'âge de 20 ans, lorsqu'il se rendit à l'armée de Scanie, il ne savait encore ni lire ni écrire. Les suppliques qu'on lui adressait le mettaient dans un grand embarras: il pâlissait et rougissait tour à tour; «J'ai appris à la guerre, disait-il souvent, ce que les autres y oublient généralement.»

A la diète de décembre 1672, Charles XI prit les rênes du gouvernement; il était alors âgé de 17 ans. La régence présenta un compte-rendu, que le jeune roi accepta malgré les conseils de ses favoris. Au nombre de ceux-ci on remarquait les frères Gyllenstjerna et Hans Wachtmeister, qui devait plus tard jouer un rôle si important. Il fut presqu'aussitôt entraîné dans

la guerre que suscita l'ambition de Louis XIV. Elle éclata dans les provinces allemandes et fut malheureuse. La Suède fut déclarée ennemie de l'empire. Wrangel perdit la bataille de Fehrbellin (le 18 juin 1675), et toute la Poméranie fut conquise par le grand électeur. Christian V, roi de Danemarck, se joignit aux ennemis de Charles, et lui déclara la guerre le 2 septembre 1675. L'armée danoise, forte de 16,000 hommes, opéra une descente en Scanie. Helsingborg et Landscrone se rendirent, et les paysans, se formant en guérillas, sous le nom de *chenapans*, unirent leurs efforts à ceux des Danois, pour se soustraire à la domination suédoise. Mais les trois batailles de Halmstad, de Lund et de Landscrone, gagnées par Charles XI, assurèrent la possession de cette belle province, et l'influence et la bonne foi de la France firent que la Suède fut réintégrée dans ses possessions d'Allemagne. La paix fut conclue à Lund (26 septembre 1679) et à St.-Germain-en-Laye. On restitua de part et d'autre ce qu'on avait conquis.

Jeune, sans expérience, dépourvu des connaissances que les jeunes gens possèdent généralement à cet âge, Charles XI avait fait preuve dans cette guerre d'un courage incontestable et d'une haute intelligence. Il avait supporté toutes les fatigues de la guerre, apprenant, pour ainsi dire, l'art de régner au milieu du carnage : il avait vu toute l'horreur des batailles et la misère qui en est la suite. La guerre avait coûté 50 millions;

on y avait perdu 40 vaisseaux et plus de 100,000 hommes. Les provinces que la Suède recouvrait étaient appauvries ; la Scanie n'était plus qu'un désert. Mais Charles se mit à l'œuvre pour cicatriser tous ces maux et améliorer l'administration publique. Quelques années lui suffirent pour faire recouvrer à son royaume la force et le bien-être intérieur, avec l'estime de l'étranger.

Charles XI, à peine de retour des champs de bataille, épousa Ulrique Eléonore, princesse danoise, et fit convoquer les états en 1680. Cette assemblée fut une *diète de révolution*, nom sous lequel elle est connue en France. Le roi obtint presque un pouvoir absolu ; l'autorité du sénat fut abaissée, et les domaines donnés à la noblesse restitués. Charles XI fit de cette restitution (nommée *réduction* en Suède) un instrument de persécution et d'abus. Les plus riches familles se trouvèrent tout à coup appauvries ; mais cette restitution fournissait à la couronne les moyens d'organiser l'armée. Elle donnait aux officiers et sous-officiers des *demeures* (bostellen) avec des terres, et aux soldats des *cabanes* (torp). Cette organisation de l'armée n'existe qu'en Suède : elle a pour but de changer en temps de paix les soldats en citoyens laborieux. Cette manière d'équiper et d'armer les troupes est aussi la moins coûteuse. On lui donne en Suède le nom de *indelningswerket* (travail de répartition). Dans le nouveau système adopté par

Charles XI pour affermir la puissance de la Suède, entrait aussi le dessein d'équiper une marine formidable. On fonda, sur les côtes du Bleking, Carlscrone, aujourd'hui station de la grande flotte.

L'université de Lund fut fondée en 1666; elle est maintenant la seconde du royaume.

La politique de la Suède se modifia après la paix de Lund et de Fontainebleau. Le roi se retira de l'alliance de la France, et en conclut une avec la Hollande, l'empereur et l'Espagne. Benoît Oxenstjerna était premier ministre; c'était lui qui dirigeait les affaires étrangères : il s'acquit une grande réputation comme homme d'état; jamais la Suède n'avait été si considérée au dehors, aussi forte au dedans. Les puissances, dans leurs différends, recherchaient sa médiation, et Charles XI remplit ce rôle honorable à la paix de Ryswik.

Malgré le despotisme de ce règne, la Suède recouvra ses forces : une nouvelle ère de bonheur commença à luire pour elle; les plaies de la guerre étaient cicatrisées et le peuple recueillait le fruit des grandes actions de ses rois. Ce fut à cette époque que Charles XI, après 6 mois d'une cruelle maladie, fut enlevé à ses sujets, le 9 avril 1697, à la fleur de l'âge.

Il était d'une taille moyenne. Sa santé fut robuste durant sa jeunesse, mais une chute de cheval l'avait rendu boiteux. Il avait les épaules larges, le nez bien fait, le menton pointu, le

teint coloré, le front élevé, les mains fortes et les pieds petits; il avait les cheveux bruns, et il y tenait tellement, que, malgré l'usage où l'on était alors de porter perruque, il ne s'y soumit que lorsque sa chevelure commença à blanchir. Habile dans tous les exercices du corps, excepté l'escrime, adroit cavalier, il supportait sans fatigue les plus longues routes; il faisait souvent jusqu'à trente et quarante lieues à cheval dans un jour; c'était toujours de cette manière qu'il visitait les provinces, accompagné d'une suite peu nombreuse, examinant la situation de ses sujets et la conduite de ses employés. Dans sa conversation il était expansif, et détestait la ruse. Dans ses voyages en Dalécarlie, il assista aux fêtes populaires, et dansa plus d'une fois avec de simples paysannes. Son tempérament était irascible; il lui arrivait souvent de tirer l'épée contre ses amis les plus intimes: mais une fois sa colère passée, il ne les aimait pas moins qu'auparavant. Un jour qu'il s'était pris de querelle avec le sénateur Liewen, il ouvrit brusquement la porte et commanda aux trabans de faire feu sur *ce chien*. Les trabans tombèrent aux genoux du roi, qui se promenait dans la chambre, et qui, se tournant vers Liewen, lui dit: «Pardonnez-moi, mon ami,» puis il lui prodigua les plus tendres excuses en présence de ses gardes.

CHAPITRE XXV.

—

Famille de Deux-Ponts.

—

CHARLES XII.

═

Charles XII était né le 17 juin 1682. Ses premières années furent guidées par sa mère, qui chercha surtout à lui inspirer des sentiments religieux. Il eut pour gouverneur le comte Lindskold, ami du roi, et pour précepteur le professeur André Norcopensis, anobli sous le nom de Nordenhjelm. Il était passionné pour les mathématiques, et y faisait de grands progrès; il manquait, suivant lui, quelque chose à quiconque n'avait pas approfondi cette science. Il excellait dans tous les exercices du corps; à peine âgé de douze ans, il tua un ours d'un seul coup. Dès son enfance, il montrait une opiniâtreté qui résista à tous les efforts tentés pour la dompter, et à l'âge de sept ans, il manifesta des opinions auxquelles il devait rester fidèle toute sa vie: «Il faut, disait-il, être doux comme un mouton avec ses amis, mais se montrer actif,

courageux, terrible comme un lion contre ses ennemis. »

Lorsque Charles XI mourut, son fils n'avait que quinze ans. Les états, qui n'avaient pas oublié les malheurs dont la minorité du feu roi avait été l'origine, redoutaient une régence plus encore que l'inexpérience du jeune prince. Charles XII fut donc déclaré majeur, avant l'âge prescrit dans le testament de son père.

Tandis qu'on ne pensait, en Suède, à rien moins qu'à la guerre, tandis que le jeune roi se livrait avec toute la fougue de son âge à la chasse à l'ours et à des amusements qui n'annonçaient nullement un conquérant ni un grand guerrier, tout au dehors faisait présager une conflagration qui devait anéantir la puissance de la Suède dans le nord, et mettre le sceptre de la Baltique dans des mains barbares et plus à craindre pour l'Europe. Une ligue était conclue entre le Danemarck, la Pologne et la Russie ; Patkull, exilé livonien, animé par la haine qu'il avait jurée à Charles XI et à sa dynastie, en était l'âme. Ce fut le Danemarck qui se présenta le premier dans la lice. Les Danois attaquèrent le prince Frédéric de Holstein, beau-frère de Charles XII, enlevèrent des contributions sur ses états et s'emparèrent de ses forteresses. Cette brusque invasion violait les droits de l'empire; mais, au fond, on s'embarrassait peu alors de justice et d'injustice; on ne cherchait qu'à compromettre la Suède. A la même époque, les armements de

Frédéric-Auguste, roi de Pologne, commencèrent à éveiller les soupçons du maréchal Dalberg, commandant de Riga. Toutefois la tentative du prince sur cette place échoua, parce que le général saxon manquait de cette résolution qui décide du sort de la guerre.

L'approche du danger jeta le sénat dans la consternation. Un roi jeune, tout entier à ses amusements, n'était pas fait pour rassurer les sages conseillers de la couronne. Tout à coup, au milieu de la stupeur générale, il prend la parole : « Dieu me guidera, dit-il ; je vais en finir avec un de mes ennemis, puis avec l'autre. Jamais je n'entreprendrai une guerre injuste ; jamais je ne ferai la paix avant d'avoir réduit mes adversaires à demander merci. » A partir de ce moment il change de conduite et se voue exclusivement aux soins que réclame la position critique du pays et la sienne. Il s'embarque avec 12,000 hommes rassemblés en Scanie, pour faire une descente en Seland et contraindre Frédéric IV à la paix jusque sous les canons de sa capitale. Une flotte hollandaise et une flotte anglaise, arrivées dans le Sund, agissant dans l'intérêt du duc de Holstein, soutiennent les opérations de Charles XII. Il investit Copenhague et se préparait à en faire le siége, lorsque la nouvelle de la paix de Travendal mit fin aux hostilités. Charles satisfait d'avoir fait triompher une cause juste, ne songea pas à ses propres avantages.

L'orage venait de se dissiper avant d'avoir éclaté sur les plaines fertiles de Seland; il n'en fut pas de même sur les bords de la Duna. Auguste, après avoir levé le siége de Riga, s'était emparé de Kockenhusen.

Tout en faisant ses préparatifs de guerre, Pierre Ier protestait de ses dispositions pacifiques, et déjà il s'avançait contre Narva, à la tête de 100,000 hommes. A la première nouvelle que Charles en reçut, il fit embarquer les régiments qui revenaient de Seland, et arriva lui-même à la rade de Pernau. Il brûlait de sauver la place, mais il n'avait que 5,000 fantassins, 3,000 cavaliers et 37 canons. Sourd à toutes les représentations, à toutes les instances qu'on lui fait sur l'immense supériorité des forces de l'ennemi: «Dieu, dit-il, soutiendra la justice de notre cause.» Pierre Ier, cédant à une sorte de pressentiment, avait quitté le camp la veille de la bataille et abandonné son armée à son sort dans le moment le plus décisif. Le signal de l'attaque fut donné à deux heures après midi (30 novembre), et à 6 heures du soir Charles avait remporté une victoire qui peut être comparée aux plus beaux faits d'armes des temps anciens et modernes. 18,000 Russes avaient trouvé la mort dans le combat; tous les généraux ennemis étaient au pouvoir du vainqueur. il y avait un si grand nombre de prisonniers, que Charles, ne sachant qu'en faire, leur permettait de retourner dans leurs foyers, après

les avoir désarmés. Mais cette victoire, dont le bruit retentit dans toute l'Europe, fut funeste aux armes suédoises : elle apprit à Charles XII à mépriser son ennemi le plus redoutable.

La campagne de 1701 s'ouvrit par le passage de la Duna (20 juin) et par la défaite des Saxons. Alors Auguste vit le péril qu'il avait attiré sur sa tête. Charles ne laissait aux Polonais d'autre alternative que la guerre ou le choix d'un nouveau roi. Tel fut le prélude de cette guerre de Pologne, qui devait ensanglanter huit ans ce malheureux pays. Charles prit Varsovie. Auguste se retira à Cracovie, avec ceux qui voulurent suivre sa mauvaise fortune. Là, il attendit les renforts qui lui arrivaient de Saxe par tous les chemins de la Silésie, déterminé à ne pas succomber au moins sans gloire. Charles, de son côté, attendit les renforts que lui amenaient Magnus Stenbock et Mœrner, pour poursuivre ses succès : les deux armées se trouvèrent en présence entre l'ancienne capitale de la Pologne et la nouvelle ; elles se rencontrèrent à Clissow, le 20 juillet. Le combat dura cinq heures, et les Suédois restèrent maîtres du camp ennemi ; mais le beau-frère de Charles, le duc Frédéric de Holstein, avait été tué par un boulet. La prise de Cracovie fut la suite de cet affaire. Le plan de Charles était de faire la guerre aux frais de la Pologne. Les Saxons furent battus encore une fois à Pultusk. Cette victoire ouvrit au roi la route de Thorn et de toute la

Prusse Polonaise. A cette époque, une diète, convoquée à Varsovie, élut Stanislas Leczinski, qui fut couronné sous la protection des armes suédoises; mais un trône élevé dans de pareilles circonstances n'offrait aucune sûreté. A peine Charles était-il entré en Gallicie, que Varsovie fut prise par Auguste. Ses partisans reprirent courage, mais ne purent longtemps attacher la fortune à leurs armes. La capitale retomba au pouvoir de Stanislas, qui, à l'aide de son allié, se maintint sur le trône. Pour parvenir à forcer Auguste à y renoncer, l'invasion de la Saxe devenait nécessaire. Charles, à la tête de 35,000 combattants, traversa la Silésie et passa l'Elbe. Le danger qui menace Auguste au cœur de ses états héréditaires le force de recourir à la voie des négociations. Elles sont conduites secrètement, et la paix est signée le 25 septembre (1706). Auguste renonce au trône, et ne se réserve que le titre de roi, sa vie durant. Il abandonne Patkull, ministre du tzar Pierre, et auteur de la guerre, à la vengeance des Suédois. Charles et son armée devaient rester en Saxe jusqu'à l'entière exécution de ce traité. Au mois d'août 1707, il quitte le pays avec une armée de 44,000 combattants, et entre sur le territoire de Pologne. Partout les Russes se retirent devant lui, jusqu'aux bords du Dnieper; tout cède à ses armes. La bataille de Holofzin est gagnée par lui; mais ici Charles est entraîné par sa mauvaise fortune. Devenu l'allié de Mazeppa,

il avait résolu d'attaquer, par le pays des Cosaques, l'empire de son adversaire, au lieu de se retirer sur ses propres frontières. La bataille de Lesna anéantit ses espérances ; Lewenhaupt, quoique vainqueur, fut obligé de brûler un convoi de 3,000 voitures, qui apportaient tout ce qui était nécessaire pour la campagne. Cette perte irréparable fut la source de tous les désastres qui suivirent.

La campagne de l'hiver de 1708 à 1709 acheva la ruine de l'armée. Les troupes, obligées à bivaquer, souffrirent cruellement de la rigueur de la saison dans ces steppes immenses où aucun arbre, aucune colline ne les abritaient contre la violence des vents. Plus de 4,000 hommes périrent de froid ; les autres portèrent longtemps les traces des fatigues qu'ils avaient essuyées. Au mois de mai (1709) les Suédois attaquèrent Pultava. L'armée russe accourut à sa défense, et ce fut dans les plaines qui entourent cette ville que fut livrée, le 10 juillet, la célèbre bataille de ce nom. Les Suédois furent battus. Le maréchal Renskold, favori de Charles XII, et son ministre Piper, tombèrent au pouvoir de l'ennemi, pendant que le roi lui-même, blessé, se retirait avec 16,000 hommes le long du Worksla. Mais les Russes les suivirent. La situation était désespérée ; toute chance de salut paraissait anéantie. Charles cependant voulait vivre et mourir avec ses soldats. A la fin, il se laissa gagner par les instances de Lewenhaupt

et de Creutz; et se décida à traverser le fleuve, après que Mazeppa l'eut passé avec ses officiers et leurs femmes. Deux mille hommes le franchirent ainsi et arrivèrent à Bender le 1er août. Le sort de l'armée que Charles avait confiée au comte Adam Lewenhaupt n'était plus douteux. Elle capitula : le nombre des prisonniers fut d'environ 15,000. La force de la Suède disparut avec cette dernière armée, que les trésors de la Saxe avaient rendue si formidable.

La bataille de Pultava fut comme un signal donné à tous les ennemis de la Suède. Le Danemarck et la Saxe ne tardèrent pas à se déclarer contre elle. Auguste et Pierre entrèrent dans la Pologne, et Stanislas fut obligé de chercher son salut dans la fuite : les Danois avaient opéré une descente en Servie, mais ils furent complètement battus à Helsingborg, le 11 mars (1710) par Magnus Stenbock.

Le vainqueur de Helsingborg, choisi pour défendre les possessions allemandes, débarqua heureusement sur les côtes de Rugen, avec 12,000 hommes. Il remporta, à Godebusch (20 décembre 1712), une victoire sur les Danois; mais, au lieu de marcher contre les Russes, il entra dans le Holstein, et brûla la ville d'Altona. Ne pouvant s'opposer à la jonction des alliés, qui le cernaient de toutes parts, il se jeta avec 11,000 hommes dans la citadelle de Tœnningen, et le 16 mai 1714, cette armée, sur laquelle reposaient toutes les espérances de la Suède, fut obligée de capituler.

Les Suédois n'étaient pas moins malheureux à l'autre côté de la Baltique. La Livonie, avec Riga, l'Estonie, l'Ingrie et toute la Finlande, tombèrent dans les mains du tzar. En Allemagne presque toutes les places fortes étaient prises; la seule ville de Stralsund, défendue par Duker, tenait encore.

Nous avons laissé Charles en Turquie, excitant le sultan à une guerre contre la Russie, qui sans la trahison du Grand-Visir eût pu rétablir ses affaires. Le divan, à partir de ce jour, redoublait d'efforts pour se débarrasser de lui; mais il resta près de cinq années chez les Ottomans. Le peuple l'appelait *Demirbasch* (la tête de fer). Il lui portait le plus grand respect. Enfin, au mois d'octobre, il quitta les frontières de cet empire, et se présenta, le 23 novembre, aux portes de Stralsund, ayant, en quinze jours, parcouru à cheval 280 milles. A peine est-il apparu dans ses états, que le Hanovre et le roi de Prusse lui déclarent la guerre. Stralsund est bombardé; les retranchements sont enlevés l'un après l'autre; la ville et la citadelle seules tiennent encore. Charles avait juré de s'ensevelir sous leurs ruines. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que ses officiers obtinrent qu'il se retirât. Il montait un yacht: c'était un voyage pénible et dangereux. Il mit pied à terre à Trelleborg, petite bourgade sur les côtes de Scanie. Enfin il touchait le sol de la patrie, après cinq ans d'absence.

Stralsund tomba, quelques jours après, au pouvoir de l'ennemi, et Wismar éprouva le même sort, en avril 1716. La Suède perdit ainsi le reste de ses possessions en Allemagne.

La présence de Charles XII avait ranimé les espérances du peuple, qui lui fournit encore deux fois de nouvelles armées pour la conquête de la Norvège. Le baron de Gœrtz, ministre du Holstein, qui entra à son service, mit en œuvre toutes les ressources de son génie, comme financier et négociateur; mais la mort prématurée du roi ne leur laissa pas le temps de porter leurs fruits. Il fut tué au siége de Fredrikshall, le 11 décembre 1718.

Le caractère de Charles se peint dans toutes ses actions. Il sera toujours regardé comme un des princes les plus remarquables qui aient occupé le trône. Le peuple a conservé de lui un souvenir plein d'enthousiasme. Il était d'une taille avantageuse, bien fait, la tête très-développée, garnie de cheveux peu épais, courts et hérissés sur le sommet. Ses grands yeux brillaient d'un éclat extraordinaire: il avait une mémoire prodigieuse, beaucoup de pénétration, et une présence d'esprit admirable. Il était accessible à tout le monde, poli, esclave de sa parole, inébranlable dans ses résolutions, inaccessible dans ce qu'on appelait la politique, méfiant au dernier point, et déguisant, sous une gaieté excessive, les chagrins même les plus cuisants. Jamais roi ne fut plus aimé, plus res-

pecté de son peuple dans sa prospérité, et ne recueillit autant de marques de respect et d'obéissance dans ses malheurs. Charles XI en se faisant roi absolu, n'avait pas laissé de liberté aux états, qui seuls pouvaient donner des avertissements salutaires au souverain, et prévenir de grands malheurs : le conseil du roi était muet. Charles XII, seul avec lui-même, mais se laissant plus diriger qu'il ne le croyait, a succombé dans la lutte. Il ne connaissait à la lettre qu'une justice, celle d'exiger de ses sujets ce qu'il exigeait de lui-même : *tout.*

CHAPITRE XXVI.

—

Famille de Deux-Ponts.

═

ULRIQUE-ÉLÉONORE.

Le malheur avait frappé la maison de Charles XI. Quatre de ses fils étaient morts en bas âge; les préjugés de sa grand'mère avaient jeté l'amertume dans son intérieur. La princesse Ulrique-Eléonore fut enlevée de bonne heure à la surveillance de sa mère. La nature ne l'avait pas bien traitée; aussi fut-elle négligée de sa grand'mère, dont la prédilection se portait sur sa sœur Sophie, mariée au duc régnant de Holstein, son neveu. Avec l'âge, se développa dans son cœur, contre la maison de sa sœur aînée, une haine qui devait plus tard se manifester dans toutes les circonstances. Le prince Frédéric de Hesse Cassel demanda sa main en 1711, et les négociations relatives à ce mariage durèrent quatre ans, avant que le roi y consentît. Cette alliance fut une source d'intrigues quand la succession fut ouverte, après la mort de Charles XII. Le prince Charles Frédéric, né en 1700,

fut le seul fruit de l'union de Frédéric IV, duc de Holstein, tué à la bataille de Clissov, et de Sophie, sœur de Charles XII. Elevé à la cour de Suède, il devint le favori de la reine douairière, et il méritait cette faveur par la générosité de son cœur et la vivacité de son esprit. Charles XII aimait mieux sa sœur aînée qu'Ulrique-Eléonore, et il regardait son neveu comme son successeur. En 1714, le sénat, à l'assemblée des états, s'était prononcé en faveur d'Ulrique-Eléonore, et le nom de cette princesse était devenu le mot de ralliement de l'opposition contre le pouvoir absolu et contre Charles. La question de la succession du Holstein était à résoudre vers la même époque; Gœrtz avait secrètement sollicité le tzar de soutenir les prétentions du jeune duc, et proposé l'union de ce prince avec la fille de l'autocrate, âgée de onze ans. On posait ainsi les fondements de l'édifice qu'on avait envie d'élever. C'est entre le nœud de ce drame et sa péripétie que se trouve enclavé le dernier acte des guerres et de la vie de Charles XII.

La période qui suivit la mort de ce prince fut une époque de transition. Ces phases sont habituellement signalées par la destruction; elle fut ici d'autant plus odieuse, qu'elle occasionna plus de malheurs, et qu'elle était préméditée de longue main. La dernière armée de Charles XII, dont la création avait épuisé les ressources du pays, survécut, comme puissance, au héros, puissance terrible par le respect aveugle

des soldats, pour ce qu'ils regardaient comme la dernière volonté du roi; tandis que les chefs, comme généralement toutes les classes élevées de Suède, avaient des opinions diamétralement opposées. La précipitation de la retraite de cette armée, du nord et du sud de la Norvège, l'exposa au froid, à la famine, aux maladies. Les approvisionnements avaient été dissipés; les gaspillages avaient vidé les caisses. Il est possible que le désordre ait contribué à ces malheurs; mais il n'en est pas moins vrai qu'ils sont empreints d'un cachet de préméditation qui révolte. On craignait que l'armée ne se déclarât pour le duc de Holstein. On regardait ce prince comme un partisan de la politique de Charles XII et des plans de Gœrtz. Le jeune duc, que le roi affectionnait particulièrement, se trouvait dans le camp, lorsqu'une balle meurtrière termina la carrière du héros. Le général Duker lui conseilla de se présenter à l'armée. Le prince, âgé de dix-huit ans, plongé dans l'abattement et le deuil, et d'un naturel timide, que son éducation n'avait point corrigé, n'osa tenter cette démarche décisive, et se perdit ainsi lui-même. Dominé par la crainte, il éloigna Gœrtz, objet de la haine générale, après avoir permis qu'on arrêtât ce fidèle serviteur.

Pendant que le duc de Holstein négligeait ainsi l'occasion de saisir la couronne, le prince Frédéric de Hesse ne perdait pas un moment pour le supplanter. Il expédia, à Stockholm,

des officiers chargés d'annoncer à sa femme la nouvelle de la mort du roi. Le même soir, cette princesse fit convoquer le sénat, et fut proclamée reine. Mais sa victoire sur son rival n'était pas complète. Elle se considérait comme reine par droit d'hérédité. Cependant le parti qui l'avait appelée au sénat, en 1714, comme héritière du trône, l'avait fait plutôt par calcul que par conviction, puisque ce même parti voulait l'abolition de la souveraineté absolue et de l'hérédité, deux idées qu'il regardait comme connexes, Charles XI s'étant emparé du pouvoir absolu à titre de roi héréditaire. Ce sophisme n'avait pas peu contribué à rendre odieux à la nation le droit qu'alléguait le duc de Holstein. Ulrique-Éléonore se vit donc forcée par les circonstances de s'appuyer sur les amis de la liberté. Mais elle y mit une répugnance qui se déguisait mal. Cependant rien ne fut décidé à cet égard dans le sénat. Ce ne fut qu'au moment où l'armée allait prêter serment dans les environs d'Uddevalla, qu'on mit pour condition à ce serment, l'abolition du pouvoir absolu; car le duc de Holstein avait déjà déclaré qu'il y renonçait. Les yeux fixés sur son compétiteur, Ulrique-Éléonore fut obligée d'abandonner une à une toutes ses prétentions.

Les Norvégiens suivirent l'armée de Charles XII jusqu'à Uddevalla, où elle s'était retirée. Marstrand fut pris par le fameux Tordenskold. On eût dit que dans ces contrées, où comman-

dait Renskold, on mettait tout en œuvre pour faire oublier aux soldats ce qu'ils avaient été. Quant à l'armée d'Armfeld, confinée dans le le nord, elle fut encore plus malheureuse. Ce général, quand il apprit la mort du roi, résolut de quitter ces contrées inhospitalières et de repasser les montagnes. Mais toute l'armée périt misérablement de froid pendant cette retraite. Plus de 4, 000 en furent victimes le lendemain de Noël, et de 7, 000 soldats, il n'en resta que 200.

Ce fut sous ces funestes auspices que s'ouvrit la diète. P. Ribbing, préfet d'une province, en fut nommé grand maréchal. Pour amener plus de concessions en faveur de la reine, on parlait hautement des droits du duc de Holstein, et le sénateur Arwid Horn les lui rappela en plein sénat. Aussi, le jour même où s'ouvrirent les discussions de l'assemblée, Ulrique-Éléonore déposa-t-elle son pouvoir, en disant que ni elle ni personne n'avait le droit de l'exercer sans être l'élu des états. Un mois après elle fut portée sur le trône par l'élection, et accepta la constitution qui lui fut présentée. Le gouvernement était remis entre ses mains et celles du sénat. Le pouvoir législatif était exercé par les états. Les décisions du sénat avaient lieu à la majorité des suffrages; la reine en avait deux. Elle choisissait un candidat sur trois, qui lui étaient présentés par les états, quand il fallait remplacer un sénateur. On donne le nom d'ère

de la *liberté* à celle qui date de l'acceptation de la constitution de 1719. L'ancienne haine entre les états roturiers et la noblesse se réveilla dans cette assemblée et jeta la division dans les esprits.

La mort du roi fut la perte de Gœrtz. Il approchait des frontières de la Norvège, où il se rendait pour avoir une entrevue avec son maître, lorsqu'il fut arrêté et emmené à Stockholm. Plusieurs autres Holsteinois furent également incarcérés. Une *commission spéciale*, présidée par le grand maréchal Ribbing, fut instituée pour les juger. Gœrtz fut condamné à mort, et la sentence exécutée sur les ordres exprès de la reine, malgré l'observation du sénateur comte Cronhjelm, que le jugement n'était pas revêtu des formes légales. Les motifs de l'arrêt portaient que l'accusé avait contribué à affaiblir la confiance du roi dans ses sujets; qu'il avait exclu les Suédois des affaires les plus importantes du pays; que son système financier avait été ruineux, et qu'il avait été lui-même une des principales causes de la prolongation de la guerre.

Ce qui fixa d'abord l'attention des états, ce fut la nécessité de conclure la paix avec les ennemis qui menaçaient la Suède. Gœrtz, comme nous l'avons vu, avait déjà suivi des négociations avec la Russie. La mort de Charles XII conduisit le négociateur à l'échafaud et rompit les conditions stipulées. Le prince Frédéric, qui exerçait une grande influence sur les affai-

res, était très-lié avec l'électeur de Hanovre, roi d'Angleterre. La mésintelligence s'était mise entre la Russie et ses alliés. Les derniers voulaient maintenir Frédéric de Hesse sur le trône de Suède, tandis que le tzar embrassait avec feu les intérêts du duc de Holstein. Les négociations avec la Russie marchaient donc lentement; elles n'empêchèrent pas les Russes de ravager impitoyablement les côtes de Suède. Chacun de ces différents états envoya des ministres à Stockholm. Celui d'Angleterre, Carteret, séduisit le sénat et la reine; son maître gagna plus par ses démonstrations amicales, que les autres par des menaces de guerre. La Suède céda au Hanovre les principautés de Brême et de Verden, moyennant un million de thalers, et le cabinet anglais s'engagea à envoyer une flotte dans la Baltique pour protéger la Suède contre les déprédations des Russes; mais elle arriva trop tard. Depuis la Vestrobothnie jusqu'à Norrkœping, l'incendie des villes maritimes marquait la route qu'avait suivie la flotte canonnière russe. Les villes d'Œstammar, de Sœdertelje, de Nykœping et de Norrkœping étaient consumées par les flammes; les forêts voisines du rivage étaient incendiées. Pierre fit répandre le bruit qu'il avait proposé à la Suède une paix avantageuse, mais qu'elle l'avait refusée. La Suède, qui avait mis sa confiance dans l'Angleterre, fut indignement trompée. La flotte anglaise, à peine arrivée, rebroussa chemin. L'influence de cette cour avait

fait conclure la paix avec la Prusse. Cette puissance acheta, pour deux millions dethalers, Stettin, avec tout le territoire de la Poméranie intérieure, que possédait la Suède, ainsi que les îles d'Usedom et de Wollin. Les Danois envahirent le Bohuslaen. Au milieu de ces tristes circonstances la diète fut convoquée dans les premiers jours de 1720.

Le noblesse, à laquelle la constitution conférait le droit d'élire le maréchal de la diète, choisit pour cette dignité le célèbre Arwid Horn. Mécontent de la reine, il avait quitté le sénat et vivait dans la retraite où il s'était fait beaucoup d'amis. On espérait que Horn porterait remède à la misère qui accablait le pays, et qu'il limiterait le pouvoir royal. La première proposition faite à la diète eut pour objet de faire donner le titre de roi au prince Frédéric. Une proposition dans le même sens avait éprouvé une forte résistance, à la diète de 1719; mais les mal heurs qui venaient de frapper le pays avaient changé l'opinion : on disait qu'une femme ne pouvait sauver la patrie. Les choses furent conduites avec tant d'adresse, que Frédéric se vit proclamé roi de Suède, le 24 mars 1720. Il quitta la religion réformée pour embrasser le luthéranisme, et accepta les changements qu'on proposa d'introduire dans la constitution, changements qui tendaient surtout à lui ôter le pouvoir de destituer les sénateurs et les employés. La reine mourut en 1741, à l'âge de 53 ans, sans

laisser d'enfants. Frédéric avait payé d'ingratitude l'amour qu'elle lui portait, en entretenant des liaisons coupables avec une dame de la cour, la comtesse Taube. Mais Ulrique-Éléonore était douée de cette grandeur d'âme héréditaire dans sa famille ; il lui aurait répugné d'exciter par ses plaintes la commisération de ses sujets; elle gagna plus sûrement leurs cœurs, en souffrant en silence.

CHAPITRE XXVII.

—

Maison de Hesse Cassel.

—

FRÉDÉRIC PREMIER.

═

Ce prince était né à Hesse Cassel, le 17 avril 1676, du landgrave de ce pays et de Marie-Amélie, fille du duc Jacques de Courlande. Il avait servi avec distinction, et conquis quelque réputation militaire aux batailles de Hochstaedt et de Malplaquet, où il avait été chargé de commandements supérieurs. Cependant il paraît que Charles XII, obéissant à des pressentiments que l'avenir devait justifier, s'était opposé au mariage de ce prince avec sa sœur. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'aucun sacrifice ne parut trop considérable à Frédéric pour arriver au trône. Charles, poussé par sa mauvaise étoile, le nomma généralissime, quoique plus d'une voix l'eût averti du danger de le faire. Duker surtout s'efforça de lui démontrer l'imprudence d'un pareil choix. La suite devait prouver que Frédéric n'avait pas un cœur suédois. Au lieu de suivre la politique de Gœrtz et de se débarrasser de son plus dangereux ennemi, Pierre

de Russie, au lieu d'accepter la paix honorable dont ce ministre avait sur lui le plan, lorsqu'il fut arrêté, on rompit les négociations; on se jeta dans les bras de Georges, rival plus dangereux encore, parce qu'il était plus perfide. Cette conduite coûta d'abord Brême à la Suède, et prépara la paix honteuse qui fut signée avec la Prusse. Les projets que l'Angleterre méditait sur les affaires intérieures portèrent aussi les fruits qu'on devait attendre d'un gouvernement qui achetait au poids de l'or le succès de ses opérations.

Un des hommes qui avaient le plus contribué à l'élévation de Frédéric était Arwid Horn. Ce ministre avait tout l'orgueil de l'ancienne aristocratie. Général de Charles XII, il s'était distingué par un courage chevaleresque; dévoré de passions ardentes dans un âge avancé, il les masquait sous des dehors agréables, que relevait une taille avantageuse et pleine de dignité; il se montrait scrupuleusement attaché à la sévérité des anciennes mœurs, et en imposait, non-seulement à la cour, mais encore au peuple, par une conduite pleine de dignité, qui paraissait en lui toute naturelle, et par des pratiques extérieures de piété et de bienfaisance. Il était tombé en disgrâce auprès de la reine et s'était retiré. Il savait bien qu'il resterait éloigné des affaires, tant qu'elle tiendrait les rênes de l'état. Le temps ne changea rien aux dispositions d'Ulrique-Eléonore, qui ne savait ni ou-

blier ni pardonner. Le seul moyen pour Horn de recouvrer la puissance, était d'élever Frédéric au trône et de lui lier les mains. Ce fut ce qui eut lieu à la diète de 1720, où Horn (qui, dans les documents de cette époque, est nommé *l'homme nécessaire*), fut appelé par la confiance unanime de la noblesse à la dignité de maréchal. Comme organe des états et dans la première ivresse de sa popularité, il alla plus loin, peut-être, qu'il n'aurait voulu. On l'entendit dire : « Nous venons de mettre des bornes au pouvoir absolu ; à la diète prochaine, nous mettrons un frein à la licence. » Mais cet homme eut le sort de tant d'ambitieux qui, sacrifiant tout à l'œuvre de leur propre grandeur, finissent par en être victimes.

Dans le cours de cette année, fut conclue la paix avec le Danemarck (3 juillet), par la médiation de la France et de l'Angleterre. C'était le seul traité qui ne fût pas désavantageux au royaume. Le Danemarck, qui désirait s'allier à la Suède, pour s'emparer du Holstein, restitua toutes ses conquêtes, n'exigeant de la Suède que 600,000 thalers et la renonciation au droit de tonnage sur le Sund et le Belt.

Une des principales causes qui portèrent la Suède à rompre les négociations ouvertes avec le tzar, fut l'intérêt que ce prince portait au jeune duc de Holstein. Malheureusement, celui-ci avait conservé les habitudes efféminées qu'il devait à l'aveugle tendresse de la reine

douairière, par laquelle il avait été élevé. Pierre n'avait pas seulement le projet de le mettre sur le trône de Suède, il voulait encore le placer, on le supposait du moins, sur celui de Russie, en lui donnant sa fille en mariage. La France elle-même craignait la réalisation de ce plan. Mais lorsque le tzar eut fait la connaissance personnelle du duc, son œil pénétrant lut dans le cœur de Charles-Frédéric de Holstein, et Pierre se convainquit que ce prince convenait peu à ses projets gigantesques. Il parut même hésiter un moment, au sujet du mariage qu'il méditait.

Toutefois, les fiançailles solennelles de Charles-Frédéric avec Anne de Russie furent célébrées du vivant de l'empereur; mais Pierre se refroidit pour son gendre futur, et celui-ci, de son côté, parut d'autant moins disposé à favoriser les plans de la Russie contre la Suède, qu'il regardait ce dernier pays comme sa patrie. Dans la paix de Nystad (1721), le tzar, pressé par des démonstrations hostiles, sacrifia tout à fait les intérêts du duc. Néanmoins, celui-ci recouvra plus tard une partie du Holstein, par l'intervention de l'empire Germanique; son fils monta même sur le trône de Pierre-le-Grand, sous le nom de Pierre III. Mais l'abandon de Charles-Frédéric par le tzar coûta au gouvernement suédois l'Ingrie, l'Estonie, la Livonie et la préfecture de Wiborg, en Finlande. La Russie, il est vrai, s'engagea à payer

deux millions de thalers et à restituer la Finlande ; elle promit en outre de ne se mêler en rien des affaires intérieures de la Suède. Le tzar fut plus avantagé qu'il ne s'y attendait. Ainsi cette guerre du nord fit de la Russie, qui n'avait été jusque-là qu'une puissance asiatique, une grande puissance européenne ; elle lui donna un littoral sur la Baltique, des milliers de prisonniers, et surtout des officiers qui formèrent le noyau d'une armée formidable. La Suède, au contraire, qui naguère pesait d'un si grand poids dans la balance de la politique européenne, ne fut plus désormais que l'instrument subalterne des intrigues de l'étranger.

Les états furent réunis en 1723, pour la première fois depuis que la paix avait été définitivement signée. Horn était alors maréchal à cette diète où la noblesse, le clergé et les bourgeois reçurent de nouveaux priviléges. Une commission secrète fut établie, qui devait traiter toutes les affaires avec les puissances étrangères. Ce fut encore à cette même diète que le duc Charles de Holstein reçut, quoiqu'en termes mesurés et vagues, une sorte d'assurance pour la succession au trône de Suède et une pension annuelle de 25,000 thalers, jusqu'à ce qu'il pût prendre possession de Sleswig. Par là, ce prince, que la cour redoutait tant, se trouva rapproché d'un degré du trône, pour lequel on chercha des soutiens à l'extérieur. A cette même époque, la diplomatie des cabinets suivait les

négociations qui devaient momentanément partager l'Europe entre les grandes ligues de Vienne et du Hanovre. On rechercha l'amitié de la Suède. La dernière diète parut avoir fait choix de la ligue de Vienne, dont la cour était étroitement liée à celle de St.-Pétersbourg, parce que toutes deux s'intéressaient au duc de Holstein. Aussi les partisans de ce prince en Suède firent-ils les plus grands efforts pour rendre décisives les chances de succès qu'offraient les circonstances; mais ils mirent trop d'ardeur dans leurs manœuvres, et peu de temps après ils échouèrent contre deux écueils: l'*aversion de la nation pour le parti russe* et le *pouvoir de Horn.* La minorité du sénat, dans la question de succession, modifia ses opinions et imprima le *premier mouvement* aux partis pendant la période de liberté. On convoqua les états (1726-1727) pour avoir leur avis sur le choix d'une alliance; Horn devint de nouveau maréchal de la diète.

Ce changement de position devait produire des proscriptions, car c'est ainsi seulement que la masse, qui ne comprend pas qu'une vérité a triomphé, juge qu'il s'est opéré quelque changement, et estime les choses d'après le résultat; ici la victime était désignée d'avance, et assez bien choisie. Le vieux comte Maurice Wellingk avait servi quatre rois de Suède, et était très-considéré à cause de sa finesse et de son expérience diplomatique; il n'était cependant pas aimé. Ses habitudes de prodigalité le jetaient

dans de continuels embarras; on le craignait plus qu'on ne se fiait à lui. On trouva dans ses papiers, au moment de son arrestation, deux lettres prouvant qu'il avait violé la constitution et son serment de sénateur. La procédure qu'on suivit dans cette affaire révéla la déplorable manière dont on entendait traiter les crimes politiques, et fut une répétition de celle qu'on avait adoptée dans le jugement de Goertz. Une commission, composée *ad hoc*, prononça la peine de mort. Elle fut commuée en une prison perpétuelle ; mais le vieillard mourut pendant qu'on le conduisait à sa destination.

La diète accepta l'alliance du Hanovre. L'argent reçu de cette puissance et du cabinet de Versailles suffit pour rendre un peu de vie aux finances. Les trois années qui s'écoulèrent depuis la diète de 1727 jusqu'à la fin de 1731 furent regardées comme les plus heureuses dont la Suède eût joui depuis longtemps.

Nous avons vu qu'Arwid Horn était considéré comme le chef des partisans de Hesse Cassel, ou de ceux qui voulaient établir l'hérédité dans cette famille princière. Le chef du parti de Holstein, après 1727, fut le comte Charles Gyllenborg. Une scission profonde, qui devait plus tard diviser ces partis sur les questions les plus graves, se manifesta d'abord entre eux pour des objets sans importance, à la diète de 1731, dont Horn fut nommé maréchal pour la troisième fois. Gyllenborg ne passait pas pour un

homme d'une grande portée, mais il était rompu aux intrigues de cour. Persuadé qu'il ne serait jamais bien vu de la reine, il s'efforça de paralyser son influence sur Frédéric. Ce plan réussit, grâce à la belle Mlle de Taube, dont on se servit pour gagner le roi, qui contracta même, dit-on, avec elle, un mariage de *la main gauche*. Le clergé, à la diète de 1739, crut devoir adresser à ce sujet des remontrances au monarque.

La mort du roi de Pologne, Auguste II, survenue le 1er février 1733, imprima une nouvelle direction à la politique de la France et aux partis en Suède. Peu de temps auparavant, les deux puissances avaient resserré les nœuds de leur ancienne amitié. Par une des conditions du traité, chacun des deux pays garantissait à l'autre sa *liberté*, condition qui excita vivement le mécontentement de la Russie, car elle s'était réservé la médiation entre la Suède et la Pologne, dans le but d'empêcher Stanislas de remonter sur le trône, quand il deviendrait vacant. La nation polonaise tenait pour ce dernier. Louis XV, qui avait épousé la fille de Stanislas, le soutenait aussi. La Russie et l'Autriche, au contraire, armaient contre lui. La guerre éclata en Europe. On eût dit que le spectre de Charles XII traversait le théâtre de ses anciens exploits; son souvenir n'était pas de ceux qui s'effacent. Il restait encore beaucoup des guerriers qu'il avait formés, mais ils n'avaient pas cette bouillante ardeur qui faisait frissonner la

jeunesse au seul mot de guerre. La France promettait de l'argent et la restauration de l'ancienne influence de la Suède, telle qu'elle existait en Allemagne après la paix de Westphalie, et sur les frontières de l'est, après celle de Tolbova. Le roi lui-même se laissa entraîner, et convoqua une nouvelle diète (1734), dans laquelle, depuis le mois de mai jusqu'à celui de décembre, la France offrit son alliance et de l'argent ; l'Angleterre renchérit sur ces avances, et la Russie demanda le renouvellement, pour dix ans, de l'alliance définitive qu'elle avait contractée avec la Suède. Le Danemarck demandait un traité semblable. Le plan de Horn consistait à décliner l'alliance française, et, si cette question était résolue par les états dans un sens contraire, à hérisser de tant de difficultés les conditions de cette alliance, que toute tendance belliqueuse serait anéantie. Horn éprouva que l'opinion était contre lui. Son adversaire, Gyllenborg, mit cette circonstance à profit ; il se sentait appuyé par la jeune noblesse, qui voulait la guerre. Il était tout naturel que, Horn embrassant le parti de l'Angleterre et de la Russie, Gyllenborg se tournât vers la France.

Le secrétaire de l'ambassadeur russe s'enfuit et se réfugia chez l'ambassadeur de France, Casteja, emportant beaucoup de papiers et plusieurs lettres qui compromettaient Gyllenborg et ses partisans, tous alors ouvertement attachés aux intérêts de la Russie et à ceux du duc de

Holstein. Gyllenborg, pour parer à cet incident, se rendit en toute hâte à l'ambassade française, proposant ses services au cabinet de Versailles. Le 11 octobre il avait combattu l'envoi des troupes en Pologne ; le 22 du même mois, dans une conférence entre les députés des états et le sénat, il tint un autre langage, et parut n'être que l'écho du baron Gœrtz. Le major-général, Charles-Émile Lewenhaupt, si malheureux dans la guerre, maintenant maréchal de la diète, et qui, jusque-là, avait été du parti de Horn, se jeta dans celui de Gyllenborg. Cette assemblée fut très-orageuse. L'ordre des paysans, qui n'était pas représenté dans le *comité secret*, protesta contre toute alliance qui serait formée à son insu, surtout s'il en pouvait résulter une guerre. Mais plus les paysans et le ministère désiraient le maintien de la paix, plus le parti de la guerre gagnait de terrain dans les grands cercles de la capitale. C'étaient les jeunes officiers de la garde qui donnaient le ton. Les dames s'en mêlèrent aussi ; celles de la cour proposèrent des toasts pour ou contre la guerre, et ces toasts furent répétés à toutes les tables. Les héroïnes patriotes et leurs admirateurs portèrent des rosettes, des bijous, des tabatières en forme de *chapeau*, comme symboles de liberté ; le parti opposé prit le nom de parti des *bonnets*. Le comité secret reconnut qu'il était de l'intérêt de la Suède de *tenir à l'amitié de la France, d'appuyer le roi Stanislas et d'abaisser la Russie*. Six mois après la

clôture de la session, l'alliance avec la France fut décidée ; mais la cour de Versailles refusa de la ratifier, parce qu'on avait renouvelé avec la Russie les traités existants, traités contraires à l'esprit qui avait présidé à l'union de la France et de la Suède. Ce refus de la France fut le signal de la déclaration de guerre des partis en Suède. Une effrayante animosité s'empara des esprits. Les résultats de la diète de 1734 avaient ramené le roi à Horn et l'avaient éloigné de Gyllenborg, qui en appela à la nation. Les principaux soutiens de son parti étaient Charles-Émile Lewenhaupt et le comte Tessin. Le premier s'était concilié l'estime publique par sa bonne foi; on savait qu'il agissait en honnête homme, même lorsqu'il s'abandonnait sans réserve à l'esprit de parti, tant par l'effet de son caractère exalté, que par suite de son intelligence bornée. Mais une ambition turbulente, une véhémence qui dégénérait souvent en emportement, une opiniâtreté qui touchait à l'obstination, étaient nécessairement des dispositions dangereuses, n'ayant pas pour guide un esprit éclairé. En se séparant du parti de Horn, pour s'attacher à celui de Gyllenborg, il avait entraîné la plus grande partie des généraux et des officiers. Quant à Tessin, il réunissait tant de qualités, qu'il ne faut pas s'étonner s'il figura bientôt en première ligne sur la scène. Tel était l'état des choses et la disposition des esprits, lorsque la diète fut convoquée pour le 15 mai 1738. Tessin en fut

élu maréchal. On avait généralement adopté, à cette époque, pour désigner les partis, les noms de *chapeaux* et de *bonnets*. L'alliance avec le cabinet de Versailles, qui d'abord n'avait pas été ratifiée, fut conclue pour 10 ans. La France devait payer à la Suède 300,000 thalers, par chacune des trois premières années. Cinq sénateurs, les comtes Bjelke, Bonde, Hord, Barck et Creutz, tous dévoués à Horn, perdirent leurs dignités; Horn lui-même, cédant à l'orage, déposa ses fonctions.

Cette diète dura longtemps et fut remarquable par l'acharnement avec lequel les partis s'attaquèrent. Le 31 janvier et le 7 mars 1739, les épées furent tirées à la chambre des nobles, au cri de « *pro patriâ et libertate.* » Les *chapeaux* triomphèrent, et le comte Gyllenborg fut mis à la tête du ministère. On envoya immédiatement deux régiments en Finlande, et Tessin à Paris, pour veiller aux intérêts de la Suède. Entre autres instructions que reçut ce diplomate, se trouvait celle de conclure une triple alliance entre la Suède, le Danemarck et la France. On devait offrir au Danemarck le partage des provinces qui seraient enlevées aux Russes. Au mois de juin 1738, Malcom Sinclair, major dans la garde, qui avait séjourné longtemps à Constantinople, fut chargé d'une mission secrète auprès du divan. A son retour, il fut lâchement assassiné en Silésie (17 juin 1739), et dépouillé de ses dépêches. On accusa

le ministère russe de ce crime, qui produisit une violente exaspération. On décida sur le champ l'envoi de 6,000 hommes en Finlande (août), sous les ordres du général Buddenbrock : on voulait la guerre *sur-le-champ* ou *jamais*. Mais on se jeta dans l'embarras par cette provocation, qu'on ne s'était pas préparé à soutenir. Le cabinet russe paraissait vouloir éviter les hostilités. L'impératrice Anne mourut (octobre 1740) ; elle avait, à l'exclusion de la princesse Elisabeth, fille de Pierre-le-Grand, laissé le trône de Russie à sa nièce, enfant de deux mois, dont elle confiait la tutèle à Biron, qu'on haïssait plus encore qu'on ne le craignait.

Une diète extraordinaire fut convoquée le 4 décembre 1738, pour aviser aux préparatifs de la guerre. Lewenhaupt fut encore proclamé maréchal de la diète. L'animosité contre les Russes allait croissant. La guerre fut déclarée le 21 juillet 1741, et Lewenhaupt nommé général en chef. La Russie s'attendait à cette rupture. Le maréchal Lascy et le général Keith passèrent les frontières avec 10,000 hommes, et offrirent au général Wrangel, à Willmanstrand, un combat où il fut complètement battu, blessé et fait prisonnier.

Ce fut à cette époque qu'eut lieu la révolution, qui plaça Elisabeth sur le trône de Russie. Lewenhaupt, au lieu de profiter de cette occasion pour porter ses forces en Russie, resta dans l'inaction. Les Russes attaquèrent, au mois

de février 1742. L'armée suédoise se retira jusqu'à Helsingfors sans se défendre. L'ennemi, en faisant un circuit, lui coupa la route d'Abo, l'enveloppa complètement et l'obligea à signer une capitulation, en vertu de laquelle elle déposa les armes. Toute la Finlande fut obligée de prêter serment de fidélité à l'impératrice Elisabeth.

Une nouvelle diète (1743) se réunit, et le baron Ungern von Sternberg, un des chefs *des bonnets*, fut nommé maréchal. On résolut de sacrifier les généraux au mécontentement du peuple et de faire la paix avec la Russie, en élisant un prince agréable à cette puissance. Adolphe-Frédéric fut choisi, et à cette condition, la Russie consentit à restituer la Finlande à la Suède. Les généraux Buddenbrock et Lewenhaupt, condamnés à mort, furent décapités. 1749 vit instituer les ordres royaux.

Frédéric Ier, frappé d'apoplexie en 1748, abandonna presqu'entièrement les affaires, dont il laissa la direction à son successeur et au sénat. Il mourut le 25 mars 1751. Ce prince avait des qualités aimables. Il avait fait preuve plusieurs fois sur les champs de bataille d'un courage brillant. Son principal défaut était une indolence invincible, qui, jointe à une certaine vivacité, imprimait à toute sa conduite un caractère marqué d'hésitation et d'incertitude. Il saisissait et abandonnait avec une égale facilité les projets, les plans, les personnes et les choses,

toujours afin de ne gouverner que pour son plaisir ou à sa commodité, ou dans le but d'employer des personnes qui se soumettaient à servir d'instrument à ses desseins, quoiqu'il ne leur cachât pas le mépris qu'elles lui inspiraient. La reine et ses domestiques étaient ses véritables conseillers ; il craignait plus l'une et obéissait davantage aux autres. Son règne fit prospérer le commerce et l'industrie. En 1731, la compagnie des Indes fut fondée à Gothenbourg. L'académie des sciences, instituée sur le plan du grand Linnée, ouvrit ses séances en 1739 : celle de peinture et de sculpture est due au comte Tessin. Mais ce qui jeta principalement un grand lustre sur cette époque, ce fut le *nouveau code*, présenté aux états et accepté par eux en 1734 et sanctionné par le roi en 1736.

CHAPITRE XXVIII.

—

Maison de Holstein Gottorp.

—

ADOLPHE-FRÉDÉRIC.

═

Adolphe-Frédéric était un bon prince; son épouse, Louise-Ulrique, sœur de Frédéric II, avait plus d'esprit que lui. Ambitieuse, emportée, sans suite dans sa conduite, elle exerçait sur le roi un pouvoir funeste. Aucun monarque n'était plus fait pour gagner l'amour du peuple; aucun ne l'était moins pour arriver au pouvoir absolu par la force des armes. Ainsi la révolution qu'on voulait opérer à la diète de 1756 n'échoua que par son irrésolution. La jeune cour se déclara de plus en plus hostile au sénat. Louise-Ulrique chercha à se former un parti parmi ses amis personnels et les militaires. Ce parti, à la diète de 1756, dont le comte Axel Fersen était maréchal, fut poursuivi par suite d'un complot ayant pour but d'étendre le pouvoir royal. Plusieurs personnes, et notamment le comte Erik Brahe, en furent victimes. Les *cha-*

peaux, qui dominaient, commencèrent la guerre de Poméranie, qui offre peu d'événements importants, mais un grand nombre de traits honorables pour les armes suédoises. Au reste, ce règne n'a de remarquable que la fondation de Suéaborg, l'équipement d'une flotte canonnière par le célèbre Ehrensward, et la prolongation de la lutte entre les *chapeaux* et les *bonnets*.

Le 12 février 1771, Adolphe-Frédéric fut frappé d'apoplexie, et mourut dans sa soixante et unième année. La bonté est aussi une puissance sur la terre : le deuil sincère du peuple, décrit par les contemporains, montre quelle place il occupait dans le cœur de ses sujets, à une époque où les mots *roi* et *peuple* étaient sans signification en Suède à côté des intérêts des corporations, des particuliers et des partis. Il laissa trois fils, dont deux, Gustave et Charles, montèrent sur le trône.

CHAPITRE XXIX.

—

Famille de Holstein Gottorp.

—

GUSTAVE III.

═

Gustave III était né le 24 janvier 1746. La nature l'avait doué de grandes qualités : il était éloquent, affable, séduisant dans ses manières, et il avait fait des études approfondies sur l'histoire. Il épousa, en 1767, la princesse danoise Sophie Madeleine, et se trouvait à Paris à la mort de son père. Dès qu'il eut reçu la nouvelle de cet événement, il reprit en toute hâte la route de la Suède, en passant par Berlin. Le couronnement de Gustave III fut célébré le 29 mai 1772, au milieu de graves préoccupations. La révolution qui devait changer le sort du pays fermentait déjà dans sa tête; il avait gagné la confiance des jeunes officiers, qui tous témoignèrent le zèle le plus ardent pour ses intérêts. Ce fut le 19 août que la révolution éclata. Le 21, la nouvelle constitution était lue et acceptée.

Gustave III, pendant les premières années de

son règne, jouit d'une popularité méritée et de l'amour sincère de ses sujets; mais ses dépenses et son luxe effrénés le jetèrent souvent dans le besoin. La diète de 1786 ne voulant pas payer ses dettes, il déclara la guerre à la Russie afin de confondre ses intérêts avec ceux de l'état, et de satisfaire ainsi son humeur ambitieuse. Cette guerre eut des jours glorieux pour les armes suédoises, particulièrement sur mer. La bataille navale de Hogland (1788) et celle de Swensksund (juillet 1790), rehaussèrent la gloire militaire de la nation; mais en Finlande éclata la conjuration d'Anjala, qui anéantit tous les projets que Gustave III nourrissait contre Catherine II. Il fut obligé de convoquer les états à Stockholm (1789), afin de se procurer les moyens de continuer les hostilités, mais à cette diète, la noblesse se montra hautaine et inflexible. Il proposa *la loi de sûreté et d'union*, que les trois états roturiers acceptèrent, mais que les nobles refusèrent de signer. Cette constitution conférait au roi un pouvoir absolu. La paix avec la Russie fut conclue à Werele, le 14 août 1790.

Les embarras d'argent nécessitaient, malgré la répugnance du roi, la prochaine convocation d'une nouvelle diète. Il fut décidé qu'elle se tiendrait à Gefle. La conduite du monarque indisposait de plus en plus la nation. L'amour du peuple s'était éloigné de lui. Cette assemblée ne dura qu'un mois; et accrut au plus haut point

l'exaspération de la noblesse. Le 16 mars 1792, dans un bal masqué à l'opéra, il fut mortellement blessé d'un coup de pistolet, tiré par le capitaine Ankarstrom, et expira treize jours après.

Gustave III était d'une taille moyenne; il avait de grands yeux bleus, pleins de vie, une figure belle, quoiqu'un peu efféminée. Aucun roi n'aurait eu un règne plus heureux s'il avait su s'appuyer sur les faits accomplis en 1772. Mais la nature, qui lui avait départi de si brillantes qualités, ne l'avait pas doué de celles qui pouvaient faire son bonheur et celui de son peuple ; son esprit turbulent, excité par une imagination active et obscurcie par de vieux préjugés, ne lui permit pas de suivre la route que lui traçaient la prudence et la justice. Sa volonté n'était pas réglée par des principes sévères, purs et vertueux. Il déploya toujours plus d'esprit que d'intelligence. Son ambition était sans bornes; mais il n'attachait à la gloire d'autre idée que celle d'une puissance brillante, et la faisait consister plutôt dans une bonne renommée ; ses fautes tenaient à l'éducation qu'il avait reçue et à l'époque où il vivait. Il était plutôt Français que Suédois, et s'exprimait avec une égale facilité dans les deux langues. Il avait une mémoire prodigieuse, de la lecture et du goût, des manières exquises et une grande éloquence; aucun prince, du haut d'un trône, n'a parlé avec plus de dignité; aucun n'a été plus aima-

ble dans la vie privée. Il possédait une grande connaissance des hommes, de la présence d'esprit, de la constance. Il manquait d'énergie dans le caractère; il avait le courage moral et politique. Il fonda l'académie suédoise (1786), et gagna lui-même le premier grand prix d'éloquence; le sujet à traiter était l'éloge de Torstensson. Ses œuvres sont imprimées en 5 volumes. Il aimait le théâtre et composait des pièces; on lui doit la fondation de l'opéra; sa cour était le séjour des poètes. Les noms de Creutz, d'Oxenstjerna, de Léopold et de Kellgren rehaussaient le sien. Il institua l'ordre de Wasa pour récompenser les inventions ou les perfectionnements dans l'agriculture, les arts et l'industrie.

CHAPITRE XXX.

—

GUSTAVE IV ADOLPHE.

═

Il y avait onze ans que Gustave III était marié, quand il lui vint un fils : c'était *Gustave — Adolphe* (1778). Il ne nous appartient pas de discuter la source des bruits qui coururent à ce sujet; la joie fut grande à la cour. Gustave III étant mort, son fils fut proclamé roi, et le prince Charles, régent, avec une autorité suprême. Renterholm se signala pendant cette régence; il avait été un des membres les plus véhéments de l'opposition. A la mort du roi, il était en voyage : il fut rappelé par le duc. Il ne manquait ni de vertus, ni de talents; mais son ambition démesurée, jointe à un caractère soupçonneux, le firent souvent dévier de ses principes. Il se laissait entraîner à tout ce qui portait un caractère de noblesse. Son expérience des affaires était nulle, et sa haine contre l'ancien régime implacable. Cependant il exerçait tant d'influence, que le prince ne faisait hors de sa présence absolument rien, pas même sa correspondance privée. Le baron Stael von Holstein, qui était tombé en disgrâce auprès de Gustave III, à cause de ses idées

libérales, fut envoyé en France avec des instructions secrètes. Tous deux étaient des visionnaires, et ils se livraient, comme le duc Charles, aux aberrations du mysticisme. D'après le conseil de Renterholm, le régent éloigna, au bout de deux mois, tous ceux qui avaient joui de la confiance de son frère. Les auteurs de l'acte de sûreté furent les premières victimes. Toll fut envoyé en Pologne, et Armfelt à Naples. Les hommes de l'opposition remplirent les vides laissés par les favoris de Gustave III. La régence publia plusieurs ordonnances qui respiraient un grand esprit de liberté. L'école militaire fut fondée. Six mois ne s'étaient pas écoulés, que Renterholm, le plus grand adversaire de Gustave III, proclamait l'acte de sûreté, son meilleur ouvrage. Les faveurs étaient exclusivement réservées à la noblesse. Thorild, grand écrivain, qui avait publié un livre sur la liberté de la presse, fut arrêté et condamné à l'exil. Le mécontentement devint menaçant; il se forma des rassemblements, et le gouvernement crut voir la capitale assiégée par le jacobinisme. Malgré le commerce assez important que la Suède faisait avec la France, les finances étaient dans un état déplorable. La dette s'était accrue jusqu'à 23 millions pendant le règne précédent. Les hommes les plus versés dans les affaires demandaient la convocation de la diète; mais Reuterholm s'y opposa. Sur ces entrefaites, on crut avoir saisi le fil d'une grande con-

spiration, à la tête de laquelle était Armfelt, ministre à Naples, et dont le but était d'opérer une révolution en Suède, avec l'aide de la Russie. La dame d'honneur de la princesse, madame Rudenskoeld, en était l'âme. Armfelt fut condamné à mort, et son nom attaché au pilori. La belle Rudenskoeld subit la peine de l'exposition. Ce cruel jugement aliéna tous les esprits, qui ne désiraient plus que la majorité du roi. L'alliance avec le Danemarck nécessita des armements pour protéger le commerce, le patriotisme procura les moyens de subvenir aux dépenses.

Le mariage du roi était pour la régence un objet très-important. Elle comptait sans doute profiter de l'empire qu'une jeune femme exercerait sur le cœur du jeune prince. On s'adressa d'abord à Louise Charlotte de Mecklenbourg-Schwerin ; mais l'impératrice Catherine fit tellement jouer les ressorts de l'intrigue, que non-seulement elle fit rompre l'alliance déjà convenue, mais qu'elle amena le duc à conduire son pupille à St.-Pétersbourg, pour y faire connaissance avec la grande duchesse Alexandra. Les conventions de cette union étaient déjà arrêtées, lorsque la question du libre exercice de sa religion par la princesse vint tout déranger et tout rompre.

Le voyage en Russie avait été entrepris pour favoriser les desseins secrets de Renterholm, qui donna plus d'une preuve d'inconséquence

dans le cours des négociations. Le jeune roi avait été soumis aux plus rudes épreuves, et sa constance fut admirée, même en Russie. A son retour, Reuterholm changea de système : tous ceux qu'il avait persécutés furent comblés de faveurs. Thorild eut un emploi en Poméranie, Mlle de Rudenskoeld une pension et un domaine en Gottland; Toll reçut aussi sa grâce. On résolut de faire couronner le roi sans convoquer les états, afin de les priver de la participation à la confection des lois. Le roi repoussa cette idée, et adressa à Reuterholm des reproches bien mérités sur son orgueil, son esprit vindicatif, sa haine pour la mémoire de Gustave III et de ses amis, enfin sa mauvaise gestion des finances du royaume.

Gustave-Adolphe fut déclaré majeur le premier novembre 1796, et prit dès lors les rênes du gouvernement. Le duc Charles déposa ses fonctions. On remarqua beaucoup de froideur entre lui et le roi, et la cour adopta une économie conforme à l'état des finances. La justice et l'ordre qui présidèrent à toutes les affaires promettaient un gouvernement sage et paternel, quoique peu brillant. Le jeune roi, ne voulant s'abandonner à personne, n'eut point de favoris; il partageait l'aversion profonde que le peuple suédois a toujours ressentie pour cette espèce d'hommes. Il traitait avec honneur les fonctionnaires que les affaires appelaient auprès de sa personne. Au moyen de cette sage

administration, les dépenses n'excédèrent plus les recettes. On avait renoué les négociations relatives au mariage du roi avec la princesse russe ; mais elles furent bientôt définitivement rompues. Le roi jeta les yeux sur la princesse Frédérique-Dorothée Wilhelmine, et leur union fut célébrée en 1797.

Ce règne avait commencé sous d'heureux auspices ; mais on ne tarda pas à s'apercevoir que le roi n'agissait pas toujours d'après de mûres réflexions. Il commença par manifester de l'horreur pour les événements qui s'étaient passés en France, et par rechercher l'alliance de la Russie. La liberté de la presse reçut de nouvelles entraves. Quelques années de stérilité occasionnèrent des troubles. Le système prohibitif qu'on adopta porta ses fruits. Les négociants se plaignirent de la stagnation des affaires ; les employés de l'insuffisance de leurs traitements, et le peuple de la cherté des denrées : c'était à la fois l'effet de la disette, de la guerre sur mer et d'une politique maladroite. On avait longtemps évité de convoquer une diète ; il fallut y recourir pour ne pas s'exposer à de graves reproches pour l'avenir. L'état des finances rendait, au reste, cette convocation indispensable. Le jour de l'ouverture fut fixé au 10 mars 1800, à Norrkœping. Ils s'éleva à la chambre des nobles une forte opposition, dans laquelle se firent remarquer H. Hjerta et G. Adlersparre. Le comte Brahe était maréchal, et quoiqu'on eût accordé

au gouvernement tout ce qu'il demandait, le roi perdit cependant beaucoup de sa popularité par le penchant qu'il manifesta pour le despotisme. Le général Toll figurait aussi sur cette scène : mauvais génie du père, il continua le même rôle auprès du fils. Ce fut à cette assemblée qu'on proposa une contribution de quatre millions et demi, payable en argent, pour améliorer la valeur du papier-monnaie. On prohiba l'usage de toutes les pièces d'argenterie dont le poids excédait dix onzes. Des comités se formèrent pour évaluer la fortune de chacun. Au milieu de ces embarras éclata la rupture avec l'Angleterre. Plus de 200 vaisseaux suédois (1801) furent retenus dans les ports de cette puissance. Les magasins regorgeaient de fer; tout le commerce reçut un coup terrible. La Suède se réunit à la Russie et au Danemarck pour renouveler la neutralité armée; mais la flotte anglaise entra dans le Sund. Des négociations ne tardèrent pas à s'ouvrir. La mort de Paul, qui eut lieu dans ces entrefaites, hâta la conclusion de la paix. Bientôt les douanes furent cédées pour dix ans à une compagnie, moyennant une certaine redevance annuelle. Wismar fut vendu 1, 500, 000 thalers.

La reine, qui n'aimait pas la Suède, où elle n'était pas heureuse avec un époux qui la traitait en tyran, désira revoir sa famille, et le roi partit pour Bade. Ce voyage fut la cause première des désastres qui fondirent sur son

royaume, et ensuite sur sa famille. Il était animé d'une haine profonde contre la France et surtout contre Napoléon. De plus, il avait adopté les idées mystiques du célèbre Joung (Stilling). Après dix-huit mois d'absence, il revint dans ses états.

Gustave-Adolphe ne pouvait plus contenir la haine qu'il portait à Napoléon. Il renvoya au roi de Prusse sa décoration de l'aigle noir, quand il sut que ce prince avait accepté celle de la légion d'honneur, et il s'engagea avec empressement dans la coalition formée contre la France. Ayant reçu de l'argent de l'Angleterre, il conduisit en Poméranie une armée de 12,000 hommes. Mais la perte de cette province et la prise de Stralsund mirent un terme à ses exploits, et, lorsqu'après la paix de Tilsitt, il ne voulut pas se soumettre au système continental, la Russie et, bientôt après, le Danemarck lui déclarèrent la guerre. Un seul allié lui restait, l'Angleterre. Cependant, s'il eût été soldat courageux et bon capitaine, il aurait pu résister à ses ennemis; mais il n'avait aucune qualité supérieure. Il ordonna une levée, qui lui fournit 50,000 hommes. Mais les opérations furent si mal combinées, l'armée finlandaise, qui s'immortalisa par une héroïque résistance, fut si mal soutenue, qu'à la fin de l'année, la Finlande était conquise jusqu'à Tornéo. De plus, l'amiral Cronstadt avait trahi sa patrie et livré Suéaborg, l'une des plus fortes citadelles de l'Europe. Tous les

hommes sages prévoyaient la chute de la monarchie suédoise : le partage de ce royaume était déjà convenu à Erfurt. Pour se soustraire à cette honte, les troupes qui défendaient les frontières de la Norvége se révoltèrent et marchèrent sous les ordres de G. Adlersparre contre la capitale. Le roi, qui n'avait pas voulu convoquer les états, avait été déjà arrêté, le 13 mars, par le général Adlercreutz, un des chefs les plus fameux de l'armée finlandaise. La déchéance de sa famille et son exil à perpétuité étaient décrétés le 10 mai.

Telle fut l'issue d'un des règnes les plus désastreux qui aient pesé sur la Suède. La Poméranie et la Finlande, ces deux boulevards du royaume, étaient perdues ; cent mille guerriers avaient succombé, dans une courte campagne, sous le fer ou les maladies. Gustave-Adolphe, dénué de courage et d'étendue dans les vues, fut un des princes les plus despotes : aucun conseiller courageux ne se trouva là pour combattre cette malheureuse disposition. Dans un temps d'orage, le règne d'un tel prince ne pouvait manquer de finir par une catastrophe.

CHAPITRE XXXI.

—

Maison de Holstein-Gottorp.

—

CHARLES XIII.

═

Le sceptre, offert à *Charles de Sudermanie*, qui prit le nom de *Charles XIII*, resta neuf ans entre ses mains. Il signa la paix de Fredrics-hamn, en 1809. La Suède y perdait la Finlande jusqu'à Tornéo, et les îles d'Aland, dans l'Archipel de Bothnie. A la paix de Paris (1810), la Suède recouvra la Poméranie et la citadelle de Stralsund démantelée. Christian-Auguste, prince d'Augustenbourg et gouverneur général de la Norvège, fut élu prince royal, sous le nom de Charles-Auguste; mais il ne fit qu'apparaître dans sa nouvelle patrie. Il mourut subitement en 1810. Alors le choix se porta, le 22 août de la même année, sur le prince de Ponte-Corvo, Jean-Baptiste-Jules Bernadotte, général de la république Française, maréchal d'empire et allié à Napoléon. Ce fut l'espoir de plaire à ce grand homme et de regagner la Finlande dans la lutte qu'on prévoyait entre la France et la

Russie, qui attira les regards de la nation sur ce guerrier. Si cette élection a eu d'autres résultats, on doit les attribuer à de grandes fautes politiques et principalement à l'orgueil du monarque français, qui voulut traiter la Suède, plutôt en province conquise qu'en état indépendant, et qui, au milieu d'une paix profonde et à la veille d'une guerre avec Alexandre, s'empara de la Poméranie suédoise, désarma les troupes qui la gardaient, et les emmena prisonnières sur les bords de la Loire. Napoléon n'avait laissé d'autre alternative que la guerre ou la soumission; les Suédois aimèrent mieux s'exposer à la colère du puissant empereur, qui tenait encore entre ses mains les destinées de l'Europe, que de renoncer à leur indépendance. Les offres qu'il faisait à la Suède, si elle consentait à embrasser sa cause dans la campagne qui allait s'ouvrir, ne pouvaient inspirer une grande confiance à Charles XIII, après la réponse qu'il avait reçue de Napoléon, lorsqu'il avait réclamé son appui : « Adressez-vous à Alexandre, il est grand et généreux. » La politique du prince royal lui montrait d'ailleurs l'acquisition de la Norvège comme préférable à la rentrée en possession de la Finlande. L'Angleterre et la Russie donnaient leur assentiment à cette acquisition; Napoléon refusait le sien. Pour ceux qui savent dans quel état se trouvait alors la Suède, ce refus peut être considéré comme un des événements les plus heu-

reux pour le pays et pour la dynastie qui la gouverne aujourd'hui. Si Napoléon eût donné à ce royaume les garanties et les dédommagements que l'Angleterre et la Russie, mieux inspirées que lui, s'empressèrent d'offrir, il eût été difficile au prince royal de refuser son concours à la France; or, il est de toute évidence que jamais la Suède n'eût pu faire pencher la balance du côté de Napoléon, comme elle la fit pencher plus tard du côté de l'Angleterre et de la Russie, et que le résultat eût été, pour ce royaume, plus désastreux encore qu'il ne le fut pour la Saxe et pour le Danemarck. C'est ce que le prince royal avait pressenti. Ceux qui ont dit et répété qu'avec un régiment et un drapeau, il eût pu arriver à Pétersbourg en même temps que Napoléon à Moscou, ont complètement ignoré, ou n'ont pas su apprécier les obstacles qu'il eût éprouvés pour pénétrer seulement en Finlande, et les malheurs que cette tentative eût attirés sur la Suède. C'était la perte de toute sa marine, la destruction de tous ses ports. Dès lors tout moyen de défense se trouvait anéanti. Ce ne fut donc que par nécessité et par une politique aussi sage que clairvoyante, que la Suède s'unit à l'Angleterre et à la Russie. Elle adopta d'abord un système de neutralité; la diète d'Oerebro décréta la conscription, la radiation de la dette nationale étrangère et la levée des troupes. Les antiques liens avec l'Angleterre, qu'on s'était efforcé de rompre, fu-

rent renoués par l'intérêt commun. Le prince royal usa de toute son influence, pour rétablir des relations amicales avec l'ancien ennemi du peuple, et pour éteindre cette haine mortelle que les Suédois nourrissaient contre un redoutable voisin, qui, depuis un siècle, leur avait arraché toutes leurs possessions au delà de la Baltique. Lui seul avait compris que la Scandinavie, renfermée dans ses frontières naturelles, aurait chance de conserver son indépendance et de prospérer au milieu des jouissances d'une longue paix.

Deux puissances formidables se disputaient l'empire du monde. Les autres états, à l'exception de la Péninsule Hispanique et de la Grande-Bretagne, étaient traînés à la remorque du vainqueur, plutôt comme vassaux que comme alliés, et la crise était telle, qu'aucune nation ne pouvait rester neutre dans la lutte. Il est de règle constante en politique, qu'entre deux alliances, on doit toujours choisir celle de l'état le plus éloigné, et dont la base repose sur une civilisation plus avancée. Mais dans cette circonstance, la nécessité entraîna la Suède dans une voie contraire. Ce pays réunit ses forces à celles de la coalition qui allait écraser les restes de ces légions valeureuses qui avaient échappé au désastre de Moscou. Les Français avaient été vaincus par le climat, et non par les armes de la Russie. Napoléon et ses grands généraux étaient encore là; ils inspiraient encore des

craintes profondes aux princes de l'Allemagne. Aucun de ceux-ci ne possédait alors la confiance de ses peuples ; aucun ne pouvait leur servir de point de ralliement, et il en fallait un pour électriser les masses. La coalition, qui n'en avait point dans son sein, jeta les yeux sur le prince royal de Suède. Lorsqu'il parut en Allemagne, on eût dit que Gustave-Adolphe s'était élancé de sa tombe. L'espérance, fortement ébranlée par les batailles de Lutzen et de Bautzen, se ranima tout à coup. Dans l'entrevue de Trachenberg, le prince traça aux monarques la ligne qu'ils avaient à suivre pour enchaîner la victoire. La bataille de Gross-Beeren, gagnée par lui, sauva la résidence des rois de Prusse. Celle de Dennewitz ouvrit la Saxe aux attaques de l'armée du Nord ; et à Leipzig, Charles-Jean acheva le désastre qui délivra l'Allemagne du joug sous lequel elle gémissait. Pendant que la grande armée des alliés poursuivait sa marche vers le Rhin et la Hollande, il se dirigea, avec les forces suédoises, vers le Holstein, et après la prise de Glüekstad par le général Boyé, il contraignit le roi de Danemarck à céder la Norvége (janvier 1814) à la Suède. Mais, avant que les forteresses de ce royaume eussent pu être livrées, le prince royal quitta le Holstein sur les instances de ses alliés, afin de se porter sur le Rhin. Il laissa ainsi le champ libre à l'insurrection, qui ne tarda pas à éclater en Norvége, sous le prince Christian, héritier présomptif de la couronne de Danemarck.

Après la paix de Paris, en vertu de laquelle la Suède rendit à la France la Guadeloupe, que lui avait cédée l'Angleterre pour un million de livres sterling, Charles-Jean s'avança rapidement vers la Baltique. Des troupes s'embarquèrent pour ouvrir une nouvelle campagne, à laquelle le vieil et faible roi Charles XIII voulait lui-même prendre part. Elle fut de courte durée. Les Suédois pénétrèrent en Norvège ; l'armée du pays était tournée, et celle des vainqueurs n'attendait que le signal pour livrer la dernière bataille, celle qui devait décider du sort de la Scandinavie. L'issue n'en pouvait être douteuse. Les troupes suédoises, supérieures en nombre, aguerries, mieux commandées, avaient une confiance aveugle dans leur chef, et étaient pourvues de tout. Celles de Norvège, sans approvisionnements, manquant du plus strict nécessaire, et privées de chefs habiles, s'abandonnaient au découragement. Dans ces conjonctures, fut conclue la convention de Moss, qui eut pour résultat la reconnaissance, par la Norvège, de Charles XIII, comme roi, et de Charles-Jean comme prince royal. Elle reçut en récompense, la constitution la plus libérale qui existe en Europe, et des avantages plus réels que ceux que les Suédois avaient retirés de la révolution de 1809.

Depuis la conclusion de la paix jusqu'à la mort de Charles XIII, le gouvernement n'eut à combattre que des embarras financiers. Le prince Charles-Jean fut l'âme de l'administra-

tion, comme il avait été l'âme de la guerre. Pendant la maladie de Charles XIII, il avait fondé l'académie d'agriculture. Le roi mourut en février 1818, laissant le trône à son fils adoptif.

CHAPITRE XXXII.

—

Famille de Ponte-Corvo.

—

CHARLES XIV JEAN (BERNADOTTE).

—

Du pied des Pyrénées, cette famille est venue remplacer celle de Wasa sur le trône de Gustave-Adolphe. Son fondateur est *Bernadotte*, maréchal d'empire, prince de Ponte-Corvo. Son règne s'écoule dans une paix profonde, qui a favorisé l'exécution de grands travaux publics, tels que la construction des canaux de Gœtha et de Sœdertelje, et la réparation de celui de Hjelmaren. Une nouvelle route a été ouverte entre Trontheim et les provinces suédoises. Le cours des fleuves s'améliore ; les forteresses de Warnœs (Carlsborg) et de Kongsholm s'élèvent lentement. La sollicitude du monarque se porte à la fois sur le bien-être de l'armée, et sur les progrès de l'agriculture. Le sol, dans les bonnes années, produit déjà un excédant qui sert à couvrir le déficit des mauvaises. Malheureusement, la passion pour les liqueurs enivrantes est devenue si commune dans le peuple, que la

distillation de l'eau-de-vie forme une branche de commerce fort importante. Ce penchant détruit dans son germe l'espoir des générations futures. Le gouvernement a compris l'imminence du danger. Il s'est formé des sociétés de tempérance, à la tête desquelles figure le prince royal. Il paraît même que cette année le clergé est entré en campagne contre ce dangereux ennemi.

Un grand terrain marécageux (*Dagsmosen*, en Ostrogothie) a été conquis à l'agriculture par les soins du gouvernement. La propagation de la race ovine a reçu des encouragements qui ont porté leurs fruits, et une des bergeries les plus considérables du royaume, celle de Nœs, dans le Smoland, appartient à la couronne.

Le peuple attend un code, et les résultats des travaux d'un comité d'enseignement. Quoique le roi ne parle pas la langue du pays, la littérature a pris un grand essor sous son règne, qu'honorent encore des travaux historiques importants. Parmi les universités, celle d'Upsala est la plus favorisée. Le roi l'a magnifiquement dotée, et lui a donné une somme de 30,000 thalers pour le nouveau local de sa bibliothèque.

Mais ce qui reste à désirer pour la tranquillité de la Suède, c'est le progrès de la liberté constitutionnelle, progrès impatiemment attendu, et qui résultera tôt ou tard de la réforme d'une constitution qui, de l'aveu de tous, se ressent de la précipitation avec laquelle elle a été faite.

Deux peuples, d'une même origine, réunis sous un même sceptre, avec des constitutions aussi disparates que celles de Norvège et de Suède, forment une anomalie trop frappante pour être maintenue au temps où nous vivons. Tout porte à espérer que les bons esprits de la Scandinavie, reconnaissant le danger de leurs querelles intestines, ne s'occuperont enfin qu'à rechercher les moyens légaux de mettre plus d'harmonie et plus d'unité dans leurs institutions.

Le roi Charles-Jean a un fils, Oscar, prince royal, marié depuis 1823, à Joséphine, princesse de Leuchtenberg. De cette union sont nés plusieurs enfans. La Suède a les yeux fixés sur eux : son espoir repose sur cette génération nouvelle, qui croît pour son bonheur.

FIN.

peuples d'une même origine, réunis sous un même sceptre, avec des constitutions aussi séparées que celles de Norwège et de Suède, présentent une anomalie trop frappante pour être maintenue au temps où nous vivons. Tout porte à espérer que les bons esprits de la Scandinavie, reconnaissant le danger de leurs querelles intestines, ne s'occuperont enfin qu'à rechercher les moyens légaux de mettre plus d'harmonie et plus d'unité dans leurs institutions.

Le roi Charles-Jean a un fils, Oscar, prince royal, marié depuis 1823, à Joséphine, princesse de Leuchtenberg. De cette union sont nés plusieurs enfans. La Suède a les yeux fixés sur eux; son espoir repose sur cette génération nouvelle, qui croît pour son bonheur.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE.



12



